



**Le foyer; comédie en
trois actes [par] Octave
Mirbeau, en
collaboration avec**

**Thadée Natanson.
Représentée pour la
première fois, sur la
scène de la Comédie-
française, le 7
décembre 1908. Avec
l'acte supprimé à la
représentation**

Octave Mirbeau

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

THÉÂTRE

Les Mauvais Bergers, pièce en cinq actes 3 fr. 50

Les Affaires sont les Affaires, comédie en

trois actes il6" mille) 3 fr. 50

Vieux Ménages, comédie en un acte 1 fr. »

Le Portefeuille, comédie en un acte 1 fr. »

Il a été tiré du présent ouvrage :

30 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

10 _ du Japon.

3 de Chine,

En collaboration avec THADÉE NATANSON

Représentée pour la]>remière fois, sur la scène de la Comédie-Française, le 7 décembre 1908

Avec l'acte supprimé à la représentation j

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR 11, RUE DE GRENELLE

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation
réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la
Suède et la Norvège.

The play Le Foyrr is entered according to act of Congress, in
the year 1908,

by O. Mihaliev & Th. Natanson, in the office of the Librarian
of Congress

at Washington. All rights reserved.

iqoq

A Henri Robert A Henry Bréal

Reconnaissance.

JEAN JOLIET

FRÉDÉRIC Vaudry.

jyjmes

LA BARONNE THÉRÈSE COURTIN. . Bartet.

MADemoiselle RAMBERT Pierso\.

MADAME PIGEON Amel.

MADAME RATURE Persoons.

MADAMt: PiVlN Lynnès.

MADAME TUPIN Lherbay.

JULIE Faylis.

De nos jours, à Paris.

Le texte que nous publions, notamment celui de la scène III du deuxième acte, est le seul conforme aux représentations de la Comédie-Française. Nous engageons donc les directeurs de théâtre à s'y reporter.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Balcourx, lu Comédie-Française.

ACTE PREMIER

La scène représente le cabinet de travail du baron J. G. Courtin. Ameublement Empin?.

Sur le devant de la scène, à gauche, un divan moderne audessous d'un portrait de l'Inipiiratrice Joséphine, qui paraît être de Prudhon; — à droite, nue lable à thé de fabrication anglaise, où sont placés, au lever du rideau, le café, des liqueurs. Le milieu de la pièce est occupé par une ^grande table-bureau, ornée de beaucoup de bronzes. Cette table est chargée de dossiers, de papiers. Devant la table, un grand canapé environné de sièges. A gauche de la table, une cheminée ne portant que le buste de Napoléon I*', de Canova, en marbre. A droite, une bibliothèque tapisse de livres t ut le panneau. Sur un guérilon, des bibelots. Par les deux fenêtres du fond, on aperçoit les arbres du jardin. Dans Técarte-

ment des fenêtres, un beau meuble. Portes à droiie, à ga iche; à gauche, au fond, porte du billard, élevée sur des degrés; au premier plan, une porte dans le mur. Une banquette au tout premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE THÉRÈSE, BIRON, UN VALET DE PIED

(Au lever lU» rideau, Thérèse est debout devant lu table à tlié. Biron à distance.)

THÉRÈSE

Biron, de la fine Champagne?... de la chartreuse?... quoi?...

BIRON, se rapprochant.

De la fine Champagne. . . de la fine Champagne. . . Dans un grand verre, voulez- vous?

THÉRÈSE

Tenez.

BIRON

Merci... (Reniflant son verre.) Toujours la faiiiieuse eau-de-vie de 1822?

THÉRÈSE

Toujours.

BIRON, Brandissant son verre en s'éioi|^ant.

Voilà l'inimitable eau-de-vie de France !

THÉRÈSE, au valet de pied.

Portez ces liqueurs au billard... (Le valet prend le

SCENE II

Les Mêmes, moins LE VALET DE PIED.}

BIRON

Il a de la chance... (Se rapprochant.) Il a de la chance.

THÉRÈSE, toujours à la petite table, le dos tourné à Biron.

Qui?

BIRON

Le jeune homme dont vous n'oubliez pas la glace pilée.

THÉRÈSE, même jeu.

Voulez-vous du cognac?

BIRON

Hein ?.. Vous venez de m'en donner.

THÉRÈSE

Oh ! pardon !

(Elle rit.)

LE FOYEU

BIRON, après un temps, désignant le billard, son verre à la main.

Quel âge a-t-il

THÉHÈSE

Le cognac?

BIRON

Vous vous moquez de moi... non, pas le cognac... le petit jeune homme... le petit d'Auberval.

THÉRÈSE, rectifiant.

M. d'Auberval.

BIRON, buvanl.

Ououin.

THÉRÈSE, allant vers le canapé.

Je ne sais pas... ça vous intéresse?

ACTE PREMIER

BIRON, n-giirdaiit veis le billard.

C'est lui, m;inleiiant, qui joue au billard avec €ourtin... et qui perd... naluiellement... 11 a de la chance...

THÉIÎÈSE. f^isrint sa place sur le can;i|M'.

Biron, vous êtes idiot... et si vous saviez combien ridicule !

BIRON

Je sais... je sais... Oui, moi, je retarde un peu, comme vous disiez à déjeuner... Tiens!... Tout le monde ne pfut pis jouer les jeunes millionnaires anarchistes... Milhonnaire? Oui, enfin!

THÉI'iESE, s'iusialiant sur le canapé.

Cet été... que comptez-vous faire?

BIRoN, lendanl un coussin.

Eh bien, voilà... vous voir, vous voir et vous revoir?

THÉI'.ÈSE.

Joli programme.

BIRON

N'est-ce pas?

THÉRÈSE

Et puis?

BIRON

Et puis, vous voir... vous voir... et vous revoir... Ah !

(II se rassied.)

THÉRÈSE

Un peu monolone... C'est tout?

BlRON, de plus près.

Vous dire, aussi souvent que je pourrai...

THÉRÈSE, interrompant.

Vous ne fumez pas?

(Elle désigne une boîte de cigares.)

BinON.

Merci!... (. \prèsuiie hésitation, il tire un énorme cigare d'un étui.) Même d'aussi près... (Il tire une trousse de

sa poche.) la fumée ne vous incommode pas ?

(Il tire de su poche un coupe-cigares.) THÉRÈSE.

Vous n'êtes pas forcé de rester aussi près.

BlRON, regardant Thérèse qui sourit, et coupant rageusement son cigare.

L'êtes-vous assez, méchante, avec moi!... Par exemple, ce qui est extraordinaire, c'est que vos roseries, au lieu de me refroidir... (ii allume son cigare.) Dites-moi? ., Il fuuic donc beaucoup^ M. d'Auberval?

ACTE PREMIER

THÉRÈSE, sèchement.

Je n'ai pas remarqué.

(iJiron va jeter son alliimetle à la cheminée.) BIRON, naniuois.

Vous n'avez pas remarqué... Ah! (Un temps.) Avez-vous remarqué qu'autrefois vous n'aimiez pas la fumée, du moins, vous n'aimiez pas ma fumée?... C'est curieux... Comme on change!

(Il se rnssied.)

THÉRÈSE

Oui... (Un temps.) Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous comptiez faire cet été?

BIRON, souriant.

Vous voir...

THÉRÈSE, en même temps.

Sérieusement...

BIRON

Cet été... mon Dieu!... comme tous les étés... sans doute Deauville, et puis Dieppe... peutêtre Aix aussi...

THÉRÈSE

Aix?... Pour vos douleurs?

BIRON, rageur, et se levant péniblement.

Pour mes douleurs... parfaitement... Vous ne

8 LE FOVELL

ratez pas une occasion de me dire des choses désagréables.

THÉRÈSE, toiuiilantc.

Je vous assure que j'ai dit ça...

BIRON, a|ipuvaiU.

Et si mes douleurs me le permettent...

THÉRÈSE, iiièinc ton.

Allons, Biron... voyons.

DIRON, même ton.

Si mes douleurs me le permettent...

Comme vous êtes susceptible !

BIRON

J'irai en Engadine... Ah!... (Lu temps.) Irezvous en Engadine ?

THÉItÈSE.

Je ne sais pas du tout... Je ne sais rien... Le baron a fort à faire, cette année...

BIROiN, levant les bras.

Booouh!...

THÉHÈSE.

A l'Académie, son rapport sur les prix de verlu.

BIRON

Penh !

ACTE PREMIER

THÉRÈSE

Au Sénat, la ilisciission de la loi sur l'enseignement primaire...
Ah!... la Commission de la réforme du mariage.

BIRO^,. haussant les épaules.

Ça !

THÉRÈSE

Et puis Le Foyer... Le Foyer surtout.

BIP. ON, in'crfssé.

Quoi Le Foyer? Dt^s embêlements ? toujours? Des embête-
ments d'argent?

THÉRÈSE

D'argent... oui... peut-être... je ne suis pas très au courant. ..
enlin des ennuis... Et les autres oeuvres... Et les brochures... les
brochures!

BIP. ON

Courtin est fou...

(Il s'assied siii- un fauteuil.)

Ah ! la charité est encore plus absorbante que les affaires.

Bl il ON, soupirant.

Dans ces condiiiions... je crains bien que jusqu'à l'automne...

10 LE FoYEH

THÉRÈSE

Mais non... mais non... les ciioses s'arrangent... Je suis bien sûre que nous nous verrons àDeauville... que nous nous verrons à Dieppe... C'est quelque chose.

BI R ON, soupirant.

Celaït quelque chose... Aujourd'hui ce n'est plus rien.

THÉRÈSE

Biron, si vous voulez que nous restions amis...

RIRON, sf Ievanl.

Mais qu'est-ce que j'ai dit?... Je n'ai même plus le droit de rien dire... C'est épatant !

THÉRÈSE

Allons... revenez vous asseoir... (Regardant vers le

biUarii.) Et puis, uc cricz pas comme ça !

BlRON, se rasseyant et plus bas.

C'est vrai aussi... Deauville... L'Engadine... ça ne vous rappelle donc rien? Les femmes ont un talent pour oublier...

T H K li È S E, jouant avec sa robe.

J'aime mieux ne pas me rappeler... 11 y a troplongtemps!...

ACTE PREMIER

BIRON

Trop longtemps!... La première année de Deauville, il n'y a pas dix ans... et Aix !... {Mélancolique.) Ma parolc, je ne sais pas comment j'ai le courage d'y retourner. Thérèse...

THÉUKSE, un iloigl sur les lèvres.

€hut !

BlRON.

Soyez bonne... Qu'est-ce que cela peut bien vous faire que je vous appelle encore Thérèse... de temps en temps?

THÉRÈSE

Vous m'aviez promis...

Bon!... Qu'est-ce que ça peut vous faire? Et moi?... Oh ! depuis dix ans, quand je vois revenu* 1 été... (\ mesure qu'il se rap-

proche, Thérèse recule.)

Thérèse., cette après-midi... à Aix... sur le lac...

THÉRÈSE

Je vous en prie... ne nous attendrissons pas...

BIRON, s'exaltant.

Gomme vous étiez belle... Une robe de toile

blanche qui craquait... (Il se penche, risque un geste.)

Vous portiez des bas à jour...

THÉRÈSE, retenant la main de Biron.

Eh bien... Eh bien !...

BIRON, ôiim et breiionillant.

Des bas à jour... des bas mordorés... (Thérèse

rit, Biron se lève péniblement et niarihe.) RieZ... YlQZ...

Moi, j'ai de \i\ peine...

THÉRÈSE

Mon ami, je n'ai pas vouhi vous chagriner... mais aussi pourquoi?... Il avait été convenu...

niRON, énergique.

Ah! Il me faut au moins mes souvenirs... (De très près.) Voilà six mois, songt^z-y... si vous ne me laissez même pas mes souvenirs...

(Il s'assied.)

THÉRÈSE, très gentille, presque câline.

Voyons!... voyons!... Bien que vous soyez,, mon cher Biron, un être souvent grossier, égoïste, assez brûlai, très mal élevé... (Biron proteste.) Si, si, vous le savez bien... vous avez desqualités.

BlPiON, en même temps.

Tout de même!

THÉRÈSE, poursuivant.

Que j'ai aimées beaucoup... Je les aime tou-

ACTE PREMIER

jours... Je vous aime toujours... mais autrement... (liiroa veut parler.) Lalsscz... Ce n'est ni de votre faute, ni de la mienne. (Biron veut encore

parler, elle lui ferme la bouche.) Plus UU mOt, je VOUS

en prie... Cela m'est pénible. Et vous ne changeriez rien à ce qui est.

(Elle se lève.)

DIRON, éclatant.

Eh bien, moi, je ne peux pas m'y faire... Je ne peux pas m'y faire... d'abord parce que je ne peux pas m'y faire... c'est très

simple... Jamais!... jamais je ne vous ai tant désirée... C'est fou!...
Je ne pense qu'à vous!... Je n'en peux plus !

THÉRÈSE, qui a regardé une fois ou deux du côté du billard
Biron s'est rapproché.

Ne criez pas comme ça ! ^

(Elle va s'asseoir sur le divan.)

Ces six mois ont été six mois d'enfer... Je suis à bout... à bout
!..,

THÉRÈSE

Ne criez donc pas comme ça... Venez ici. Oh ! si vous pouviez
au moins perdre cette détestable habitude de crier.

14 LE FOYER!

BIRON, un peu plus bas.

C'est affreux aussi... Je suis malheureux, moi!

THÉRÈSE

Vous ne pouvez donc pas parler comme tout le monde!... As-
seyez-vous

(Elle lui indique un siège près du divan.) BIRON, s'asseyant et
versant du vin.

Si malheureux, ma petite Thérèse, si malheureux ! . . .

THÉRÈSE

A la bonne heure... j'aime mieux ça...

DIROX, même tmi.

Avoir passé tant d'années à se donner l'un par l'autre, toutes les joies... toutes les joies permises...

THÉRÈSE

BIRON, souriant.

Et même pas mal de joies défendues !

THÉRÈSE

Biron!... Biron !...

BIRON

Mais en quoi êtes-vous faite? 11 n'y a donc pas moyen de vous reconquérir, de vous réchauffer?

ACTE PJEMIER

THÉIIÈSE.

Vous avez (le ces mois !...

(Elle ril.t

niRON, très excite.

Celte bouche !... Heiih !... Et ces dents !,.. ces dents!...

THÉIIÉSb:, 1res sèchii'.

Je vais me tacher tout à fait.

l'.IRON.

Vous êtes méchante... eh bien... soyez mécliante... .l'adore ça, moi... Vos yeux, vos beaux yeux colères... Ah! ils me rappellent des choses admirables... Vous savez bien, quand vous êtes... oui, enfin... quand vous devenez tout à fait... méchante... (Secouant la tête.) Haaouah ! Une chatte

en colère... (Thérèse sourit et s'étire un peu.) La jolic

chatte !... Ah! c'est que je vous connais... Je vous connais si bien...

Vous êtes bête !

BIRON, (léijagé, s'animant.

N'empêche!... 11 y a entre nous des années, des années... des choses... des choses... Il y a entre nous des liens... On ne les biMse pas

comme ça... (Très tendrement à sou oreille.) J'ai été

gentil avec vous, moi... (Elle le repousse un peu.)

Toutes vous fantaisies... toutes vos curiosités...

THÉRÈSE, sans trop se fâcher.

Taisez-vous!

BIRON

Ce jour d'été, ici... où il faisait si cliaud... les volets clos...

(Thérèse, ijiii s'est levée, va s'a*seoir à la table-bureau.)

THÉRÈSE

Vous êtes odieux... (La tête dans ses mains.) VoUS
êtes odieux.

BIRON

Moi?... En quoi suis-je odieux?.. En quoi?

THÉRÈSE

Vous cherchez je ne sais quelle joie honteuse •à me faire
rougir.

BIRON, delioul.

Oh!

THÉRÈSE

Si... Si... C'est abomin[^]ihle... C'est abominable.

BIRON, s'approchaiil.

Je ne vous dii\ii plus rien... là... plus rien...

Je vous demande pardon... (U cherche la main (le Tliércsc.)

ACTE PREMIER

THÉRÈSE

Puisque vous n'êtes pas plus raisonnable...

(Elle s'éloigne.)

BIRON, la suivant.

Je vous demande pardon...

THÉRÈSE

Il n'y a plus qu'un moyen...

BIRON

Puisque je vous demande pardon...

THÉRÈSE, décidée.

Qu'un moyen... ne plus vous voir du Lout...

BIRON, s'éloignant.

Ça y est... Je l'attendais, le moyen... Il est gai... Allez! Allez!

THÉRÈSE, s'asseyant.

Voyagez!...

BIRON.

C'est ça... l'Egypte... le Japon... l'Amérique... Allez!... Allez!

THÉRÈSE

Votre yacht s'ennuie à Marseille... VArgo... Cette bonne Argot... Faites une croisière sur VArgo.

18 LE FO\Ei\

BIRON

Oh ! sans vous !... (Un teiisps. — Toiil ù coup.) You-
lez-vous?

THÉRÈSE

Je n'aime plus la mer.

BIRON, bourru.

Vous n'aimez plus rien. (Brusquement, revenant à
elle.) Tenez, ne parlons plus de moi... mais de vous...

THÉRÈSE

Pourquoi faire?

BIRON, énergique.

Si... une bonne fois... !Un temps.) Jeudi... rue de la Pai.x... je
vous ai vue... je vous ai vue en fiacre...

Eh bien?

RIRON, s'appuyant à la table.

Vous en fiacre !

THÉRÈSE

Mon Dieu ! Vous me faites peur.

BIRON

Mais vous n'avez pas le droit. C'est d'une absurdité !

ACTE PREMIER

THÉRÈSE

A'ous êtes vraiment drôle !

lilRON

Et d'une maladresse!... Vous ne pouvez pas mieux afficher notre rupture... Crier à tout le monde le changement...

THÉRÈSE, interrompant.

Biron !... A la fin !

r.lRON.

Xon... laissez-moi dire... Je ne plaisante plus... Nous ne sommes pas des enfans, que diable !... Je vous jure que c'est un scandale...

THÉRÈSE

Xon !

lilUON.

Si... Pour vous... pour moi... pour le monde... pour Gourtin... J'aime Courtin... moi. Mais oui ! C'est un homme de mérite. Il a des ennuis (Consi-

(Ic-rant le buste de l'Empereur.) AveC Ça... leS chanceS

d'une restauration de l'Empire ! (Tournant le dos au buste.)
Fuut ! Beaucoup d'ennuis... Il n'a pas que Le Foyer.

THÉRÈSE

Ca le regarde !

iO LE FU YEK

BIRON

Ah ! cet enlèvement !... ça vous regarde aussi... ça vous regarde, vous suivoit... Et puis vous n'êtes pas faite pour aller en liacie. (Geste de Thérèse.) Non... Une vie p'ale... tM(>diocre... vous? ça n'a pas de sens!... Il vous faut le luxe, toutes les choses chères... Je m'étais fait un devoir, moi... une joie...

THÉRÈSE, se levant pour aller s'asseoir sur le canapé.

Jetez-moi maintenant vos générosités à la lêle...

BIRON

Il n'est pas question de ça!

THÉRÈSE

C'est bien vous!

p. IRON.

11 n'est pas question de moi... Voyons... réfléchissez une minute... de sang-froid... (Thérèse, (lui

a croisé ses jambes, fait aller son pied.) Depuis que VOUS

n'acceptez plus rien de moi... tout ce qui se passe ici, c'est lamentable... à pleurer... L'écuière vendue... la livrée diminuée . vous recevez beaucoup moins... Des bijoux disparaissent tous les jours... Vos bijoux...

ACTE PREMIER

THÉRÈSE, jouant avec une longue chaîne de cou garnie de très grosses perles.

Mes bijoux?... Qu'est-ce que vous chantez?

BIRON

Oui... oui... .l'en ai trop agité dans ma vie... On ne me la l'ait pas... Moi aussi je sais comment ça s'imite... Vos toilettes.. .

THÉRÈSE

Tenez... ça, c'est idiot... Je dépense beaucoup moins, je veux bien... Mais il y a longtemps que je n'ai eu un ensemble de choses aussi réussies que ce printemps...

BIRON

Oui... Enfin. C'est possible... Vous savez admirablement vous arranger... mais, moi, je sais ce que je dis. (croisant les bras.) Et le Fragonard du salon?

THÉRÈSE

Quoi?

BIRON

Le Fragonard?

THÉRÈSE, bâillant.

Qu'est-ce que cela vous fait? Parce que vous «me l'avez donné?

Blî.ON.

Pas du tout.

22 LE FOYEU

THÉUÈSE.

Alors?

BlîON.

Parce que vous ne l'avez plus. (Geste iic Tiièrèsc.)
Naturellement.

THÉRRSI:, très agacée.

Vous m'horripilez.... Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Enfin, vous m'horripilez!

HIRON

Où tout cela vous mènera-t-il?

THÉRÈSE

Je n'y pense pas.

BIRON

Mais c'est le désastre... le désastre prochain.

THÉRÈSE

Va pour le désastre... Je me sens parfaitement heureuse ainsi...

BIRON

Heureuse!... Et moi?... Ah! vous les trouvez les mots qui consolent! (Thérèse rit.) Riez... riez...

inconsciente! (Il marche ci tout à coup revient à Tiérèse.)

Il est donc bien riche M. d'Auberval?

THÉRÈSE, iuteri'oiipant, furieuse.

Qu'est-ce que vous dites?

ACTE PREMIER

BIRON

Rien. (U se remet en marche.) Je ne dis rien... je ne dis rien...
Je ne dis rien !

THÉRÈSE, le siiiiv;nit.

Vous serez donc toujours le même... avec de l'argent plein In
bouclie?... Quel homme! Ah! vous me laites cruellement repentir
de ne pas vous avoir fermé ma porte... Je l'aurais dû.

lilKON, se retoiuant.

Ne vous fâchez pas... voyons, ne vous fâchez pas!

THÉRÈSE, s'dloignant.

Taisez- vous... puisque vous ne savez dire que des sottises ou
des inconvenances.

. BIRON.

Thérèse...

THÉRÈSE

Laissez-moi...

BIRON.

Je ne voulais pas vous froisser.

Laissez-moi, je vous prie. (Se lelournant vers lui,
très énergique.) Mais dorénavant, je vous défends...

(Avec un gesle iiiii semblile rejeter quelque chose.) Du TCSte,
qu'est-ce que cela me fait? (ehc ic tuisse.) Vous ne pouvez pas
comprendre.

BIRON

Je vous assure...

THÉRÈSE

Ne parlons plus, voulez-vous?

(Elle se dirige vers le billard dont elle iiionte les degrés.) BI-
RON, qui s'arrête cl fait des gestes poiir la retenir.

Thérèse... Thérèse!

THÉRÈSE, sans récouler. ouvrant la porte.

Vous n'êtes pas gentils... Ah! vous jouez encore!

BIHONj continuant de gestiulcr.

C'est malin... c'est malin!...

THÉRÈSE

Laissez votre partie.

ACTE PREMIER

THÉRÈSE, descendant les degrés.

Ah! si on n'avait pas été vous chercher!

D'AUBERVAL, paraissant à la porte et suivant Thérèse.

Vous ne voulez pas faire une partie?.. Si, si,, venez!

(11 la maintient jiar le bras, sur le degré.) THÉRÈSE.

Jamais de la vie !

D'AUBERVAL.

Vous n'aimez pas?

THÉRÈSE

.l'ai horreur de ce jeu-là... de tous les jeux,, d'ailleurs.

D'AUBERVAL.

Est-ce que le billard est un jeu ou un sport?

THÉRÈSE

Je ne sais pas.

D'AUBERVAL, à Biron, dont il s'est approché, et qui est à eali-fourehon sur une ciiaise.

Lu jeu ou un sport?

BIBON, désignant Courtiu qui vient de paraître.

Consultez l'Académie.

COURTIN

L'Académie ignore le sport... Elle ne connaît que les jeux.

D'AUBERVAL.

Et les ris...

COURTIN

Que les jeux et les exercices.

D'AUBERVAL.

Alors, le billard?

COURTIN

Il tient sans doute un peu des deux...

BIRON, interrompant.

Qui a gagné?

D'AUBERVAL.

J'ai perdu... les deux parties.

r.IRON.

J'en étais sûr... Jeune homme, vous n'êtes
pas de force. (Se levant, et tapant sur l'épaule de Coiulin.)
Voilà notre maître à tous.

COURTIN

Comme vous êtes aimable!
Mon ami, il est en veine d'amabilité. (Elle
s'éloigne. — D'Auberval la suit en causant.)

ACTE PREMIER

COURTIN, redescendant, à Jiroli.

Tout de même, d'Auberval fait des progrès.

LIÉON, *e retournait, reparaissant Thérèse et d'Auberval par-
dessus l'épaule de Courtin.

Oui... Oui.

COURTIN

Il arriverait à vous battre, que cela ne m'étonnerait pas.

BIP. ON, même attitude.

Nous verrons... nous verrons...

(Ils remontent en continuant de causer.)

THÉPiÈSK, qui redescend, bas à d'Auberval.

Avez-vous parlé avec le baron de l'emploi de l'été?

D'AU IJ El! VAL. bas.

Impossible de placer un mot... La charité tout le temps... la charité sans arrêter... la charité sans pitié...

THÉRÈSt.

Pourquoi vous oh.s!.inez-vous à lui teni/ têic?

Clli ON, à Courtin, poursuivant une conversation.

Vraiment?... vous le trouvez intelligent?... Vous m'étonnez !

28 LE FOYEI{

COUKTIN.

Je vous assure... Un peu paradoxal, un peu gamin... mais doué. .

BIIfO>'.
.

C'est-à-dire qu'il lit des feuilles avancées, et, dans les salons, ra lui donne une attitude. Un socialiste en gilet à ileurs... Un farceur.

COL'RTIN.

Plus convaincu que vous ne pensez... Ce qui me fait peur, justement, dans le socialisme, c'est qu'il séduit tous les jeunes gens. Mon cher Biron, je ne sais pas, en vérité, quel avenir nous préparent nos impitoyables cadets.

njr.o>.

Bah ! ils feront comme nous : ils vieilliront.

D'AUBEPiVAL, qui l'tait en vi\c cdiversation avec Thérèse.

N'est-ce pas, baron, que Le Foyer aura bientôt dix ans d'existence?

cour, TIN.

Pas tout à fait... nous sommes dans le huitième exercice...
Tout de même, il y aura neuf ans en octobre prochain.

D'AL'BEP. VAL, à Tlicièso.

Vous voyez que j'avais raison...

Je n'aurais pas cru...

O'AUBKRVAL.

Je suis d'un ferré sur L^ Foyer! ...

COUP.TIN

Rappelez-vous, ma chère amie, que c'est à ñotre premier été...

BIRON, s'approcliant.

Mais oui... rappelez-vous, à Deauville...

THÉRÈSE

C'est bon...

COUR TIN

A Deauville, que nous cherchions un nom...

RIRON, à Thierès.

Et c'est vous qui l'avez trouvé.

THÉRÈSE

Vous avez une mémoire, vous !

BIRON, balançant la td-lc.

J'ai une bonne mémoire.

THÉRÈSE

Une mémoire impitoyable!

D'AU BER VAL, à Thérèse.

Mais alors, l'idée du Foyer est de vous? Vous êtes une fanfaronne de l'indifférence?

THÉUtSt.

Le nom, peut-être. L'idée c?L bien du baron.

eOURTIN.

C'est vrai, je L^ revendique.

BIRON

Vous ne pourriez pas la renier... (A d'Aubervai.) Courtin a fait là-dessus des volumes... des volumes... Mais vous ne connaissez pas cette littérature-là... Vous devez préférer quelque chose de plus léger... de plus croustillant...

COURTIN, reprenant.

...illeux... croustilleux.

(Biron hausse les épaules.)

D'AURERVAL.

Moi?

RIRON.

Ne vous en défendez pas... C'est de votre âge.

D'AUBERVAL.

Pardon... la littérature légère, si elle plaît, c'est surtout aux vieux messieurs... (Thérèse rit, Biron s'éloigne.) Moi, cc qui me passlonnc, c'est la sociologie.

ACTE PREMIER 3t

BIP» ON, levant les bras au plafond.

La sociologie ! Poseur !... (itevenant) Alors, comment ignorez-vous les livres du baron?

D'AUBERVAL.

Pardon ! Pardon ! Ils sont classiques ! (Récitant.) Baron J. G. Courtin : Napoléon I" charitable; Perrin, 1888; 1 volume in-16. Baron .1. G. Courtin : La Chariié sous le Consulat; Perrin, 1890; 1 volume in-16. Baron J. G. Courtin : La Question ouvrière; Perrin, 1894'; 2 volumes in-18. Baron J. G. Courtin : La Chariié ordon-

née; Perrin, 1896; 1 volume in-8. Baron J. G. Courtin, (Insistant et saluant.) de l'Académie Française: La Rue et V Atelier; Perrin, 1898. Baron J. G, Courtin : Une Paria; 1901. Baron J. G. Courtin : Féminisme ouvrier; 1903.

courtin, souriant.

C'est qu'il n'en oublie pas.

BFRON.

Oui, oui... (A Thérèse.) 11 a iuuc l)onne mémoire. (A Courtin.)
Il sait lcs tilres.

D'AUBE R VAL

Et les idées... (a Biron.) Voulez-vous?...

32 LE FOYEJi

BIP, ON, vivement.

Non... oh ! non !...

COUR TIN, réjoui.

On n'en dira jamais assez, mon cher enfant, sur notre petite
ouvrière parisienne. (Biron se verse

un verre de cognac et va s'assi-oir ;i droite.) On n CH tera

jamais assez pour réparer la plus choquante des injustices.
Nulle part, la charité ne trouve plus ■d'occasions de s'exercer.

(Thérèse offre une cigirutt- à d'Auberval assis près d'elle.)
D'AU B E R VAL, alluniant sa cigarette, bas à Thérèse.

Le voilà reparti.

THÉRÈSE, bas.

Allons... Taisez-vous!

COURTIN

Au Parlement... dans les journaux... il n'est •question que des
ouvriers... toujours les ouvriers!... Tout pour les ouvriers... Moi,
depuis longtemps, c'est le sort de l'ouvrière qui m'intéressait... et,
plus encore que de l'ouvrière mariée, le sort si périlleux de la
jeune ilUe...

BIRON

La midinette! La midinette!

COU II TIN

Les couselles, Biron... les cousettes...

D'AUBERVAL, ù Thérèse.

Cousettes? (Thérèse fait en souriant le geste de coudre.)

Ail ! oui !... Charmant !

COURTIN

Vous trouverez le mol dans d'Aurevilly... dans Balzac...
(Grave.) Les pauvres filles de ^eize ans, de dix-huit ans...

lîIRON.

...ou de treize ans...

COURTIN

Celles-là aussi... toutes celles qui sont à l'âge où il faut défendre la jeune (ille contre la femme qui naît en elle, la préserver des tentations de la rue, des suggestions de la misère, et souvent, ce qui est plus triste, de l'exemple des parents, en lui créant un intérieur, un abri...

lîIRON.

...un foyer... voihil... Le Foyer. (Déposant son verre) Uuefaçon de détourner les mineures...

(Il rit.)

THÉRÈSE

Oh!

3i LE FOYEI!

BIRON, levant un tloigl.

Du vice... du vice...

THÉRÈSE

Vous êtes insiipporable!...

COURTIN

Ma chère amie, la plaisanterie de Biron est cruelle... mais assez heureuse...

BIRON, se carrant.

Vous voyez...

Sans doute. Au début, quand nous allions chercher nos pupilles à la porte des ateliers, des magasins, nous n'étions pas seuls à les attendre... Les temps difficiles sont passés... Nous avons à présent nos ateliers à nous, et plus de pensionnaires que nous n'en pouvons héberger... (s'approchant de Biroii.) C'est plutôt l'argent qui manque...

RI II ON, s'éloignant.

C'est toujours ce qui manque...

COURTIN

Heureusement, ces dames, la baronne en tête, ont su imposer nos produits aux grands magasins... à tous leurs fournisseurs...

(Un domestique entre, emporte les liqueurs, le café, et sort.)

ACTE PREMIER

D'AUBE K VAL, à Thérèse.

Très malin... Décidément, fanfaronne de l'indifférence...

THÉRÈSE

Vous tombez mal... c'est encore une idée du baron...

COURTIN

Vous nous avez beaucoup aidés... Il faut dire que nos enfants travaillent à merveille... La mode des paillettes, des dentelles, surtout, a été un bonheur pour les chères petites... Depuis qu'on porte tant de cols en broderie, nous ne souffrons pas aux commandes...

D'AUBERVA

Oaire à leurs yeux !

COURTIN

■ On a de bons yeux à quinze ans...

D'AUBERVAL.

On les use...

THÉRÈSE

Pauvres petites!

COURTIN

Mais, n'est-il pas charmant, cet échange de bons procédés entre les pauvres enfants, et leurs

bienfaitrices?... Vous les secourez et elles vous parent...

THÉRÈSE

L'échange n'est guère équitable...

BIRON

Gomme tous les échanges... Dans un échange, il y a toujours quelqu'un qui est roulé...

(Il rit.)

THÉRÈSE

Oh! Biron!

Celui-là est tout à fait gracieux... La charité et les rubans!... Et puis... Quoi?... C'est la vie... Elles ne sont pas au Foyer pour faire la fête, ces petites... pas encore !... Le Foyer, c'est toujours deux cents malheureuses, qui, au lieu de mourir de faim...

D'AUBERVAL.

...se tuent à travailler...

COURTIN, choqué.

Oh!...

BIRON

Que voulez-vous, jeune sociologue?... Il faut des pauvres et des riches.

ACTE PKEMIEU

D'AUBERVAL.

Dites qu'il faut des pauvres aux riches.. .

BIRON

Eli bien... moi... le socialisme ne me fait pas peur, ah ! et je dis hardiment qu'il faut des riches aux pauvres...

(:()1:RTI><, à .rAuberval.

Ecoutez-le... LA Riion.) J'ajouterai seulement : de bons riches... Voyez Biron, notre grand remueur d'affaires... il gagne))caucoup ci argent...

BIPiON, iiiedestc.

Oh!... oh!...

CCURTIN.

11 en donne aussi beaucoup.

CIRON, Ijunlioindrae."

C'est un fait... On me tape... Je suis excessivement tapé...

U'AUBliRVAL.

Et à quoi aboutissez-vous avec tous ces dons... et tous ces tapages?... A peine une miet'.e de sucre pour sucrer l'Océan...

COURTIN

J'avoue que nous ne faisons pas tout... On ne peut pas tout faire...

1 11 va à S'in liuie;iu.)

BIRON

Pas tout faire, à la fois... (U s'assied sur le canapé.)

C'est évident.

COUR TIN

Mais on fait quelque chose.

D'AUDERV.\L.

Au petit bonheur... Toujours la tombola.

(Il s'a^s cil [iri's de Thérèse.) COURTiX.

Il est bien certain cjue le hasard... que la chance gouverne tout en ce bas monde...

D'AUBERVAL.

Et la Justice?

(Biroii. hausse les épaides.)

COURTIN

Mon cher enfant, on s'expose à de graves déceptions quand on ne compte que sur la Justice... Vous êtes jeune, enthousiaste... vous rêvez... Mais vous reconnaîtrez vous-même, bientôt, que nous ne sommes pas mûrs pour le règne de la

Justice... (S'appuyant à son hurean.) Heureusement,

pour compléter l'effort de la charité, il y a mieux... il y a la résignation...

(Entre Dufrcrf. un papier à la main.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, CHARLES DUFRÈRE.

COURTIN, poursuivant sans faire attention à Dufrère.

La résignation... l'admirable vertu des déshérités... Oui, par bonheur, les pauvres ont la résiornation...

BIRON

C'est leur force...

D'AUBERVAL.

Croyez-vous, monsieur le baion, que les pauvres ne finiront-point par se révolter un jour, contre cette chai'ité qui entretient leur misère, pour sauvegarder les richesses des riches?...

BIRON, éclatant.

C'est inouï!... Mais, éminent sociologue, les pauvres sont justement les pauvres, parce qu'ils sont incapables de se révolter... Ils n'ont même pas le temps d'y songer... Le travail, la misère, ça abrutit...

THÉRÈSE

C'est ignoble ce que vous dites là...

BinON, gaiement.

Ah! ah! ah!

COURT IN, à Hiron.

Prenez garde... Si les pauvres manquent de loisirs, d'autres en ont qui pensent pour eux... et les mènent... Et c'est bien là, le danger...

THÉRÈSE, (Jérôme Diifière qui attend.

,>lon ami...

COURTIN, poursuivant.

Eh! c'est bien là, le crime... (Ouvrant un dossier.)

Tenez, voilà le dossier des Prix de vertu que m'a remis l'Académie. (Mettant son lorgnon.) A mesure que je l'étudié, je suis émerveillé... Je voudrais vous faire toucher du doigt tous ces trésors d'abnégation, de sacrifice... Mais les pauvres sont contents de leur sort... ils ne demandent rien ...

DIRON

Evidemment...

cour.ii^.

Et savez-vous ce qui m'émeut le plus... ce qui, en même temps, me fortifie le plus dans mes idées?... C'est que ce sont les êtres les plus humbles, les plus dénués, les plus ignorants... disons le mot... les illettrés...

ACTE I' REMI K li it

r.IRON.

Ecoulez ça, d'Auberval !

COUKTIN.

Qui accomplissent les plus belles actions...

BniO.N.

Braves gens!...

COURT IN

Voilà ce que je voudrais l'aire comprendie... non pas aux socialistes... ils sont trop l'ous... mais aux radicaux socialistes, qu'on peut faire réfléchir... Beaucoup sont l'iches...

ni H ON.

Trop riches !

COURTI.N

On en dit trop aux pauvres... On les instruit trop... (Geste oratoire) \ou? préléndcz, messieurs, qu'il y a trop peu d'écoles, moi, j'ose affirmer qu'il y en a trop...

BIRON, apphualissant.

Bravo! Bravo!

COUR TIN, api es Tin clin à l'œil sur Dufrère.

Il n'est pas désirable que l'instruction s'étende davantage... Car l'instruction est un commencement d'aisance, et l'aisance n'est pas à la portée de tout le monde...

lilRoN.

Je propose raffiechage... (ciangeant <ie ion.; On ne vous écouter pas.

GOUUTl.N.

Llu moins, j'aurai crié: « Casse-cou! » (Se tournant vers Dii-frère.) Qu'est-cc qu'il y 8, Dufrère?

(11 prend le papier ijue lui tend Dufrère et le parcourt.) THÉ !
Est:, a Dufrère.

Vous voudriez bien que nous vous rendions le baron?

DUT RÈl'.E.

Madame, même mon cabinet est plein et j'ai dû faire entrer des visiteurs au salon...

BIRON

Nous parlons... nous partons... (a d'Aui.ervai qui
baise la main de Tiiérèse) Jeunc hommC, j'ai mOU
auto, et si vos opinions vous permettent d'aller en auto, je
vous emmène...

D'AUBERVAL, .i fiièrèse.

A demain, madame.

COURT IN

Ab ! messieurs, ne manquez p;is d'être exacts?. . . Il faut être
au Foyer avant deux heures...

thérèsl;.

Monsieur d'Auberval... 18i, rue de la Chapelle.

U'AUr. ERVAL.

Je sais... Je sais...

cou p. TIN.

Personne ne doit arriver après la duchesse.

Bill ON.

La duchesse?

COURTIN

"La duchesse de Saragosse.

(D'Auberval sort.)

BIRON, à Thérèse, qui sa laisse iiaiser la inain de mauvaise grâce, et désignant d'Auberval.

Vingt-six ans?

(Thérèse hausse les épaules. Biron sort.)

SCENE V

Les Mêmes, moins BIRON et D\4UBERVAL, et puis UN VALET DE TIED.

COURTIN, à Dufrère, à qui il a parlé bas, plusieurs fois, à la lia de la scène précédente en lui montrant le papier.

Ainsi, d'abord, ce M. Ludovic Belair.

44 LE L'OYER

DUFIIÈIE.

Je l'introduis?

coir.TiN.

Oui... Il est assommant... 11 faut que je m'en débarrasse...

(Thérèse prend un livre sur le guéridon et sort par la porte de gauche, tandis que Dufrerc sort pai- la porte Je droite.)

UN VALET DE PIED, entrant et .-uinonrant.

M. Ludovic Celair !

SCENE YI

COURTIN, LUDOVIC BEL.4in, p„is CHARLES DUFRÈRE.

BEL Al 11, à qui Goiirtin a .séné Li main, avant de s'asseoir dans le faillenil qu'on lui désii;ne.

.Mon cher maître, .tout à l'ieuix^ dans votre antichambre...

COURT IN

E.\cusez-moi, mon cher confrère, de vous avoir fait attendre...

Ce n'est pas à vous à vous excuser, mon cher

ACTE PREMIER

maître, mais à moi qui viens accaparer un temps précieux, el que le malheur réclame... (S'asseyant.) Daus ce beau salon, assis, entre deux bonnes sœurs et un vieillard, au milieu des enfants, des nourrices, de D'auvres femmes, je ne pouvais m'empêcher de songer à quelqu'un dont vous avez écrit la vie, dans votre admirable livre : La Charité ordonnée... Je songeais à saint Vincent de Paul...

COÏÏFTIN.

Monsieur...

UELAIK.

Et je roiiïfiissais de l'objet de ma visite, qui va déranger de si nobles occupations...

COURT IN

Mais, monsieur... je me dois à tout le monde.

UKLAIR.

Je n'oublie pas, mon cher maître, que je suis devant l'homme dont on a pu dire qu'il administrait la compassion de ses contemporains...

COUUTIN, souriant.

Oui... Oui... Une phrase d'Anatole France, mais du temps où il commençait déjà à se moquer de nous...

46 LE FOYEi;

BELAI P..

Anatole France !... Oli !... Je n'en crois rien.

COL' RMN.

Laissons cela... Je disais... Ah! nous n'avons le di'oit de noLis soustraire à aucun de nos devoirs...' J'ajoute, je me liâte d'ajouter que je n'en connais pas de plus agréable que celui de signaler le mérite au suftVacre de l'Académie.

BELAIR

Je sais, mon cher maître, je sais, par Mme Labellevigne, tonte l'indulgente bienveillance que vous avez pour mon petit volume... et je viens vous en remercier... Il est certain qu'il dépend de vous que mon travail soit couronné, et je voudrais, si vous le permettez, insister encore...

cou p. TIN.

Outre le mérite réel de votre livre, je n'ignore aucun des titres que vous avez à faire valoir. Beaucoup m'en ont instruit... Vous comptez, monsieur, — et je vous en félicite — tant d'amis.

BELAIPi, un peu goûé.

Croyez l)ien...

COURT IN

Si je n'oublie aucune des personnes qui s'inté-

ACTE PREMIER

ressent à vous... (Feuiiiotani un dossier) dans le monde, dans les journaux, au Sénat, à l'Institut, jusque dans le gouvraement, et jusque dans mon dépaitemment, j'aurai, si vous obtenez le prix Cornard-Cabasson, une centaine de lettres à écrire, pour l'annoncer...

BEL Ain, mi'me jeu.

Mon cher maître, je suis confus...

cour.TiN.

Quoi donc? Monsieur, on a les amis qu'on mérite...

(Un petit silence.)

BEL Al IL

Alors, c'est le prix Cornard-Cabasson?

COUBTIN.

Il ne vous phdt pas"?

ItELAIR, vivement.

Au contraire, mon cher maître... l'n très beau prix... Je n'au'ais pas osé...

cou UT IN.

En réalité, si vous l'obtenez, laissez-moi vous dire que ce n'est pas seulement par égard pour le nombre de vos amis, ni uniquement en considération de votre talent. (Ueiair s'ineiine.) Non... Il

m'est agréable de voir coïncider en vous le jeune défenseur des idées qui sont chères à tous les vieux amis de l'ordre...

r. t:LAIR, vivement.

Oh ! sous ce rapport !...

LU met la iliairi sur su poilriuc.) COURTIN.

Je le sais... Aussi, connaissant vos idées, je tiens beaucoup à vous mettre en garde contre im penchant qui vous entraînerait, peut-être, plus loin que vous ne pensez.

BEL.'Vin, très humble.

C'est vrai, mon ch[^]r maître, on m'a reproché... certaines hardiesses... dans la peinture des choses de l'amour.

COUUTIN.

Elles ne me choquent pas... Elles ont de la Li'âce... Non... Je voulais parler du pencliant que vous avez pour la satire, on ne se défie jamais assez du penchant pour la satire... A force de décrier les mœurs du temps, on fraie son chemin à la liévululion...

r.KL.\IR.

Dieu m'en garde!

ACTE l'ileMIER W

coL'HT!^.

Je savais qu'il suffirait de vou? avertir... Retenez bien ceci... Rien n'est capital, pour le maintien de l'ordre, comme de taire le mal... H est beaucoap moins impuriant de faire le bien que de taire le mal... Taire le mal... taire le mal... l'empêcher, si l'on peut... mais, surtout, le taire...

1! KL AIR, ini peu étonné.

Yoilà une maxiuié que je n'aurai garde d'oublier.

COiniTIN.

Elle vaut d'être méditée.

(Il se lève.)

BEL AIR, se levant aussi.

Alors, mon cher m-îtie, vous me permettez de compter sur votre appui".'...

couniiN.

Vous pouvez y compter absolument.

(Il lui tend la main.)

Merci, moucher maître... (H se dirige vers la porto, reconduit pai- Coutin.) Si je nc craiguais pas d'abu-

i^O LE FOYER

ser, je vous demanderais la permission de vous mettre à contribiiLion, pour une série... (n s'arrête.) pour une série sensationnelle que je prépare, au Figaro, sur ce que j'appelle le « Personnel de la Cliarité »... les « Salons charitables »...

cou HT IN.

Mais c'est fort délicat!...

BEL AIR

Merci, mon cher maître... merci encore...

COURTIN

Taire le mal... taire le mal...

(Bclair approuve et sort en s'iiicliiant profondément. Il serre la main de Dufrère (|ui paraît à la porte.)

SCÈiXE YI COURTIN, CHARLES DUFRÈRE.

COURTIX,

Vous le connaissez?

DUFRÈRi.

Je crois bien... C'est une conquête du jDarti conservateur.

cou It TIN.

Ce petit boniioinme ?

DU ni ÈRE.

Oli!... Une toute petiie victoire bonapartiste.

COURT IN

Comment?

DUFRÈRE.

Il a débuté avec moi à la Revue littéraire.

COURTIN

Mon cher ami, vous vous moquez de tout... Mais c'est un très bon signe que ces évolutions.

DUFRÈRE.

Oh ! il ne s'en tiendra pas là... (Montrant la liste.) L'ordre est de nouveau dérangé. R - ^ a là les

52 LE FOYER!

dames quêteuses du Vestiaire de Saint-Martin, de L'Obule, du Bol de snipe et du Foyer... Voulez-vous les voir, ou faut-il que je les expédie? Il y a tant de monde.

COURTIN.

Non... Voilà trois semaines que je les ajourne... Faites-les entrer.

(Difficile sort, et il leur fait les quatre dames. Elle? entrent une à une, hésitantes, elles vont serrer la main (que leur présente le lutin, <•{, après beaucoup de salutations, s'asseient de « liaies côté du bureau.)

ACTE I'RLMiEU

COUP, TIN

Tant pis, mesdames, laïl pis!

M Al) AMI-. RATURE.

On a pourtant bien du mal, monsieur le Président.

(Assentiment général.)

MADAME TUPI^.

Les gens ne veulent plus donner qu'aux œuvres de leur quartier.

MADAME l'IGEO-X.

C'est vrai qu'il y a Irop de concuirence... Tous les jours une œuvre nouvelle !...

MADAME PI VIN'

Une volerie, la plupart du temps!... Il faudrait une loi, monsieur le Sénateur.

MADAME l'1GEo>

Les automobiles qui nous font un tort !

MADAME PI VIN

Les loteries, donc!

MADAME RATURE

Les souscriptions pour les mineurs...

MADAME PI VIN

Pour les volcans de Kutranaer...

COUP.TIN

Personne ne sait mieux que moi, mesdames, combien votre tâche est pénible... et aussi combien elle est méritoire... Ne vous laissez pas aller au découragement... Il l'aut vous inoénier à découvrir de nouveaux moyens...

MADAME PIGEO>', soupirant.

Il faudrait découvrir tous les jours, monsieur le Président... ? \os petits moyens ne nous servent pas longtemps... J'en avais uu qui m'avait d'abord réussi, les femmes de chambre... je leur apportais des rubans, des bouts de dentelle.

MADAME TUPIN.

Moi des romans... des romans un peu lestes... Il fallait bien.

MADAME PIGEON

Mais ce ne sont pas elles qui donnent.

MADAME P.ATUnt:.

Quand je pense que dans des appartements de vingt mille francs, on trouve des gens qui osent vous donner deux sous...

MADAME PIVI.^.

On trouve... on trouve... Vous avez de la chance... Moi, ils sont toujours sortis.

ACTE I'RE.MIER

MADAMl-: RATURE.

C'est étonnant ce que les gens sortent à Paris. . . On a beau venir à l'heure des repas.

MADAME PI VIN, indignée.

Ils ne mangent même plus chez eux, monsieur le Président...

MADAMii TUPl>', triste.

Et puis, il y a des concierges qui sont terribles...

MADAME PIGEON

Je voulais vous dire, monsieur le Président... Au Petit sou des Faubourgs, ils ont une nouveauté, dont ils paraissent très contents... Ils confient aux mamans des tirelires à faire remplir par les bébés... Les cliers mignons s'habituent ainsi de bonne heure à la charité, à l'économie aussi... Et en même temps, ça leur sert de joujoux... (Elle se lève.) J'ai apporté un modèle, monsieur le Président... (Elle remet le modèle à Courlin qui

l'examine.) Vous voycz... Il représente le cœur de Jésus... C'est en porcelaine...

MADAME IUPIN.

Oh ! que c'est joli !...

(Elles se sont levées et regardent le modèle à leur tour.)

courirriN.

Les enfants? Je n'y avais pas songé... Oui, c'est assez heureux.

MADAME PIGEON

11 y a aussi des zoua\es... des moutons... des poupées...

(Le 'modèle passe de main en m;iiiti ; los dames reprennent leurs places eu cliucliot:iiil.)

COULiTiN.

Mesdames, rappeli-z-vous mon système... Faites-vous renseigner dans les mairies, sur les naissances, les mariages, les enterrements... (Les dames font des signes d'appndjaion.) la première communion.

.MADAML TUI'IN, extaii(iue.

La première communion... Ah !...

MADAME PIGEOA'.

Les enterrements... je ne dis pas... monsieur le Président... mais les gens heureux !...

(Elle soupire en levant les bras.) COURT IN.

Mon Dieu, mesdames... Il en est de la charité comme de la cuisine... Il y a le tour de main... (Approbation.) Faire passer voire carte, c'est bien, mais c'est trop simple... 11 Tant voir les gens, leur parler...

AGTK PREMIER c7

MADA.Mt: PI VIN.

Leur parler? Nous ne demandons que ça... Mais où? Quand?

cou UT IN

Il faut bien vous dire, mesdames, que la charité est un art... Il y a l'art de donner... (Dénégation (le Mme Piviii.) Il y a aussi l'art de se faire donner... Tenez... [Par exemple... si vous connaissez

certain secrets... (E1U-s écoutent le coi icnilu, approuvant ça et là, par des gestes, dt s iiiouvmicnls de. tête.) qUClque

trait piquant ou mystérieux, dans la vie de ceux que vous sollicitez... Il ne vous est pas défendu... d'y faire allusion... discrètement...

MADAME r.ATUUE et MADAME TUPIN.

Uni... Oui...

"COUTIN

Adroitement.

MADAME PIGEON

Adroitement... bien sûr...

MADAME PFVIN, expression méchante.

Oli ! moi... je connais une dame !...

(Elle fait un geste de menace.) COUKTIN.

Il ne faut pas compler que sur la vanité.

(Entre Dufrère.)

DUFr. ÈRE.

Mlle Rambert est là...

LES QUATRE DAMES, cliucliotant.

La directrice du Foyer... la directrice du Foyer. . .

DUFKÈRE.

Elle n'a que peu de temps...

COURT!?;

Eh bien... nous sommes en famille... isurie geste de Courtin, Dufrère sort.) Donc, mesdames, agissez de votre mieux... On peu!, tout laire, au nom de la charité...

(Elles ap]>roiiveut. — Entre M.idemoisello Ratnberl.)

ACTE PREMIER

COURT IN

Mon Dieu, madame la directrice, je crois que je n'ai plus rien à vous dire... Voyons... (L'amenant sur le devant de la scène.) L'étabHssement est nettoyé?

MADE.MOISELLE RAMJJERT.

A fond, monsieur le Président.

COURT IN

Nos enfants sont bien propres?... Ces bains?...

M A D E M O I S E L L E R A M B E R T.

Tout sera terminé ce soir, avant le coucher !

(.Mme Tupin montre aux autres le buste de Napoléon.)
C O U R T I N.

Parlait ! parfait !

M A D E M O I S E L L E R A M B E R T

Ce n'aura pas été une petite affaire... Pensez que nous n'avons que trois mauvaises baignoires, dont une tout à fait hors d'usage...

C O U R T I N, l'interrompant.

Et la révérence?... Tout le monde sait la révérence à faire à la duchesse '^

M A D E M O I S E L L E H A M B E R T,

Tout le monde... Demain matin, on répétera encore, après la messe... Quelques-unes sont

gauches et lourdes... mais il y en a, je vous assure, monsieur le Président, qui sont délicieuses... Et nous en avons une, une gamine, qui, malheureusement, portera plus de chapeaux qu'elle n'en confectionnera...

C O U R T I N, interrompant.

Ont-elles appris à parler comme il ^aut^'

Très bien.

CÔUP.TIN.

Ah !... la coiiiure !... La baronne me disait encore combien ces cheveux Iroj) tirés sont laids...

.M A D E M o 1 s E F. L E R A M B E \ T.

Mme la baronne peut se rassurer. J'ai tenu compte de ses observations.

(Le cliiichotenient îles daines quêteuses, qui n'a pas cessé, au-
gincnle. Cnurlin, en se retournant, les fait taire.)

cou B TIN.

Je n'ai pas besoin de vous répéter combien j'attache d'importance à ce que l'impression soit bonne... Pas seulement à cause de la duchesse...

MADemoiselle UAMBERT, inciroiiiipant.

Monsieur le Président...

ACTE ITiFJHEU

COURT IN, poursuivant.

Mais le Comité sera au grand complet... la Presse sera représentée...

Soyez tranquille, monsieur le Président, rien ne clpclierra... rien ne cloclierra !

COUHTIN.

Je sais que vous êtes une femme de tête...

.MADEMOISELLE RAMUERT, 1j;is à Couilliii. Monsieur le Président... (Sou regani va des dames

quêteuses :ï coLiitin.) Si VOUS pouviez éloigner ces dames un moment?...

COURTIN

Ahl... Se touillant vers les dnuics quêteuses.) Mesdames, je ne veux pas vous retenir davantage.

(Déceplion des liâmes quèieuses qui commencent à prendre con-ê.> D'ailleurs, nous comptons sur vous, demain, à deux heures...

(Elles s'inclinent.)

MADAME PIGEON

Et le petit cœur de Jésus, Monsieur le Président?

COURTIN

Nous verrons tout cela, samedi prochain...

(Elles s'inclinent de nouveau.) Au revoir, mesclames,
au revoir!

(Elles sortent lentement une à une.)

SCÈNE X MADEMOISELLE RAMBERT, COURTIX

COURTIN, revenant s'asseoir devant la taille, un peu inquiet.

Tous avez quelque chose de grave à me dire ?

MADemoiselle RAMBERT, embarrassée.

De grave... d'ennuyeux, oui... Nous avons, monsieur îe Président, un ennui au Foyer!

COUUTIN, vivement.

Ah !

MADemoiselle RAMBERT

Un gros ennui...

cou HT IN, Micnie ton.

Quoi donc?

MADemoiselle RAMBERT

Une de nos surveillantes... Mlle Barandon... a

oublié dans un placard, une petite qu'elle avait enfermée...

COURT IN, stupéfait.

Comment?

MADemoiselle ItAMDERT.

Elle l'y a laissée tout un jour... el toute une nuit !...

r-our.TiN.

C'est fou!... alors?

MADemoiselle RAMBERT

Quand on l'a retirée, ce matin... on l'a retirée dès que Mlle Barandon s'est rappelée... naturellement, la petite était sans connaissance...

(Courtin se lève.)

COURTIN

Mais c'est effrayant!...

MADemoiselle RAMBERT.

Malgré nos soins, elle est morte...

COURTIN, épouvanté.

Morte ?

MADemoiselle RAMBERT

Morte !... oui... à midi.

6i LE ROYER

COURTIN

C'est effrayant, ce que vous dites là!... c'est effrayant!...

(Il se promène en se tenant la tête. — Mlle Barandon: rianibet le suit du
iei,'ucl.)

MADemoiselle RAMBERT.

Par bonheur, j'ai pu la faire transporter dans la chambre de Mlle Barandon... sans que personne la voie...

COURTIN, s'anêtant et se retournant.

Vous êtes sijre que personne...

MADemoiselle P, A M I> E R T,- vivement.

Personne, monsieur le Président... personne... C'est Mme Antoinette... la concierge... qui la veille... D'elle au moins je suis sûre...

COURTIN, reprenant sa niarclic.

Laisser une enfant tout un jour... et toute une nuit... dans un placard I... (Levant les bras.) Je n'ai jamais vu ça!... On n'a jamais vu ça!... Eh liien,

c'est du joli... du joli !... (Sanètant devant Mlle Rambert.) Qui est celte petite?.. Gommment s'appellet-elle?

MADemoiselle R A M I! E R T.

Caroline Mézy !

ACTE [RKMIE R G

COU P. TIN

(jardine Mt'zv?... ni f;!it un geste cxiiriment qu'il ne la connaît fias.) A-l-t'lIc clcS {}aieillS?

Sa mère...

COURTIN

APari.s'?

M A D E M o i S E L L E R A M B E R T.

Elle était placée à Pais... Une coureuse... Elle est partie en province... je ne sais où...

COURTIN

Personne ne vient la voir?

Jamais... heureusement...

COURTfN, allant cl venant.

Enfin... Comment peut-on oublier une enfant, dans un placard? C'est inimaginable !... On nous traitera de bourreaux...

MADemoISELLE RAMBERT, calme.

Monsieur le Président, c'est une punition réglementaire...

COURTIN

Joli rèdement!...

MADemoISELLE RAMBEHT.

Approuvé par le Comité... Deux heures de placard . . .

cou H TIN.

Deux heures!... Quatre heures de placard !... Bien... Mais vingt-quatre heures !

MADemoiselle RAMBERT

Un accident... Il arrive des accidents... Il n'y a pas qu'au Foyer...

COUrtIN.

Un accident! Un accident!... (Changeant de ton.) Evidemment... (Changeant de ton.) Mais nous avons une responsabilité terrible...

MADemoiselle RAMBERT

Oh! Cette petite Mézy avait eu, une fois ou deux, des troubles au cœur. Le docteur ne voudra pas nous créer des embarras...

COURTIN, hochant la tête.

Ne voudra pas... C'est très grave. (Très vite.) Et l'abbé Laroze? Que dit-il?

MADemoiselle RAMBERT. très vite.

Mais il ne sait rien, monsieur le Président... Ah ! bien, merci ! Ce serait le bouquet !

ACTE PREMIER

COURTIN

Il ne l'a donc pas confessée?

MADemoiselle RAMBERT.

Elle était sans connaissance.

COURTIN

Enfin... on ne lui a pas administré les derniers sacrements?

MADemoisELLE RAMBERT, ins simplement.

A quoi bon?

COURTIN"

Une mort pareille? sans les secours de la religion? au Foyer?
Songez donc. Et dans ma situation !

;M A D E M o I s E L L E R A M B E R T.

Vous ne savez pas en quel état est notre pauvre aumôniei'.
Agité, nerveux, incohérent, comme il est...

COURTIN

N'importe... n'importe...

MADemoisELLE RAMBERT

Mais, monsieur le Président, il eût ameuté la maison, tout le
quartier... Il eût fait une cérémonie...

«8 LE FOYEU

COURT IN, marchant.

C'est effrayant!... c'est effrayant!... iS'iinèiant.) Et demain?...
La réception de demain? Oii'allons-nous faire?

MADemoisELLE RAMBEKT.

J'ai pris mes dispositions... Tout se passera très bien... (Un temps.) Seulement... permettez-moi...

cour.TiM.

Dites... dites...

MADemoiselle llAMBERT. timidenienl.

Devons demander... un petit peu d'argent...

cour, TIN.

D'argent? Encore? Je ne sais pas comment vous faites... Je vous en ai remis samedi dernier.

MADemoiselle RAMBERI.

Oh!... trois cents francs!

COURT IN, (iésagiéable.

C'est bon... nous verrons lundi...

MADemoiselle R A J I B E ! 1 .

C'est que... j'en ai absohiment besoin pour demain matin... au moins quinze cents francs!

(Couitiii lève les liras au plafciid.) YoUS SaVCZ bien qUC...

ACTE rREMIEU

toute la semaine... (Très terme.) j'ai dû payer sur ma bourse à moi.

COURT IN

Bon... Bon...

MADemoisELLE RAMBERT, rogue.

Ce n'e.st pas pourtant qu'on ne me doive lien...

COURT IN

Eh bien... C'est entendu... demain matin... (11 rnaiciic et lève les bia>.) Dans uu placai'd!... Une petite dans un placard!...

(La figure de l'abbé Larnzc apiiarait dans l'entreLàillement de la purle de drjite.)

MADemoisELLE RAMDERT, l'afterccvnt, à Courtiii, bas.

Surlout, monsieur le Président, je vous en prie... pas un mot, pas un mot à monsieur l'abbé... Tout serait perdu... Je ne sais pas comment nous ferions demain !

COURTIN

Soyez tranquille... Mademoiselle...

ill se remet peu à peu eu voyant s'avancer l'abbé.)

SCÈNE XI Les Mêmes, L'ABBÉ

L'ABBÉ

Monsieur le baron!... iCoiirtin lui teiul la main.) Ah!

mademoiselle Ramberl !

(Il la regarde de loin, sans biciaiv eillanco.) COURTIN.

Voilà le grand jour arrivé, mon cher abbé... Je gage que vous seriez ravi d'être à après demain...

L'ABBÉ, regardant Mlle Rambert qui s'éloigne un peu.

Ma foi, monsieur le baron, je ne dis pas non.. Je ne dis pas non!... Je redoute un peu cette

inspection.

Inspection?...

COURTIN

Une visite... une visite auguste, c'est vrai, mais une simple visite...

L'ABBÉ

Je ne tiens pas au mot... N'empêche que c'est

ACTE PREMIER

une visite... en quelque sorte officielle... Je suis ému... je suis ému... je ne m'en défends pas...

COURTIN

Mon cher nbbé... soyez sur que tout se passera le mieux du monde.

L'ABBÉ

C'est ce que madame la Directrice assure... oui... oui... Mais je pense qu'on ne saurait trop veiller à tout...

Vous avez raison, monsieur l'Aumônier... et justement, je disais tout à l'heure, à M. le Président, combien vous preniez soin...

L'ABBÉ, lui' coupant la parole, ironique.

Je vous remercie, madame la Directrice... vous êtes trop bonne... Par exemple, prenez garde de blesser ma modestie. Ménagez-la, mademoiselle, ménagez-la... Mais, laissons, s'il vous plaît, ma pauvre personne... Ce qui fait que je ne suis pas tranquille...

MADemoiselle RAMBEUT.

Eli là!... monsieur l'Aumônier... on ne vous mangera pas ..

L'ABBÉ

Je n'en sais rien... mailenoiselle... je n'en sais rien...

COURTIN

Nous n'avons pas affaire à des malveillants.

LABBÉ

On dit ça... On dit. ça... (Profitant d'im inonieirt où Mlle Bamberl délourne la tète-.) J'ai à VOUS parler.

(II se dirige au fond de U scène, vers la fenêtre.) COU P. TIN, à Mlle Ramberl.

Madame la Direclrine, je me ferais scrupule, vraiment, d'abuser de voire temps, si précieux aujourd'hui...

MADemoiselle BAMBERT.

.Mais pas du tout, monsieur le Président...

cou B TIN.

Vous n'avez plus rien à me dire?

MADemoiselle BAMBERT.

Plus rien, monsieur le Président... (Ai'abbé l^-

roze.) Monsieur l'Aumônier... (Il détnirnc seulement la

tiMe.) Si vous rentrez au F<))jer... je puis vous emmener... j'ai
une voilure..

ACTE TREMIU 7'J

LÀBBÉ.

Je vous remercie infiiiiimenl, mademoiselle... une pelile course
à faire encore.

MADemoiselle RAMBERT

Je pourrais peut-être...

L'AlJBÉ, très vite.

Ce n'est pas du tout voire chemin.

MADemoiselle RAMBERT

Je n'insiste pas... (L'al/lé sVst remis complètécient de

dos.) Au moins, vous rentrerez souper, monsieur l'Aumônier?

LWBBE, sans se retourner.

Assurément, madame la Directrice, assurément.

MADemoiselle RAMBERT

Monsieur le Président...

cou RTIX, lui tendant la main.

A demain.

(Sort Mlle Ramljert.)

SCÈNE XII

Les Mêmes, moins MADemoiselle RAMBERT.

Enfin!... Elle a horreur de me laisser seul avec vous... Ah! monsieur le baron, je ne suis pas fâché de pouvoir vous parler un instant, tête à tête...

COURTIN

Ni moi.

LABBÉ

J'ai hâte de libérer ma conscience...

COURTIN

Oh! oh! Il est donc arrivé quelque chose de bien grave ?

L'ABBÉ, s'asseyait sur le fauteuil qu'on lui indique.

Il n'est rien arrivé du tout, monsieur le baron...

COURTIN, s'acheyant à son bureau.

Alors'?

L'ABBÉ, s'agilant.

11 n'est rien arrivé... et pourtant, rien ne va comme il faudrait... Je m'en veux de troubler

ACTE PREMIER

voire sérénité... mais je vous assure qu'il y a beaucoup à reprendre au Foyer, beaucoup... beaucoup trop...

COURTIN, nonchalamment.

Naturellement... mais pourquoi vous tracasser?... Ce n'est pas à la veille du jour où le succès...

L'ABBÉ, rinténomphant.

Justement... (Changeant de ton.) D'abord, ce succès...

(Il lève les bras au plafond.)

COURTIN,

Comme vous vous tourmentez!

L'ABBÉ

Avec raison... monsieur le baron... avec raison... Voyez-vous, la gestion de Mlle Rambert n'est pas bonne... elle est même mauvaise... très mauvaise. Pas la moindre économie... des dettes. . . des dettes criardes . C'est un désordre ! . . . (Joignant les mains.) L'inlirmeric, monsicur le baron... les cuisines!... Et tout!... tout !

COURTIN

Hélas!... Je le sais... La faute n'est pas à Mlle Rambert... Elle n'est pas responsable de la

7H LE FOYEII

crise que nous traversons... Nous avons au Foyer beaucoup de dépenses, et, malheureusement, le zèle de nos amis se refroidit.

L'ABRÉ.

Bon!... Jjon!... Si ce n'était que cela!

COURTI^

Qu'est-ce qu'il y a encore?

L'ABBÉ

Il va... il y a... que Mlle Rambert est versatile au possible... Tantôt, elle est beaucoup trop indulgente... d'une indulgence, d'une familiarité, qui finissent par paraître déplacées, suspectes... (Sur un mouvement de Courtin.) Eli bien, Oui,

là !... (ciumgcaut de ton.) Je VOUS assure que je n'en fais pas une question de personne...

COUHTIN.

Je sais... Je sais...

L'ABBÉ, de plus on plus agité.

Mais la partialité de Mlle Rambert est choquante... Elle est choquante... Il y en a qu'elle câline... qu'elle cajole... qui sont vraiment trop gâtées...

cour. TIN.

Il y en a de si malheureuses !

ACTE PREMIER

L'ABBÉ

Oh! ce n'est pas ce qui l'rmeiit... Non... Ces caresses... ces préférences... que les enfants remarquent...

cour.TiN.

Petites jalousies, mon cher abbé... Souvent les rapporteuses ne valent pas cher...

L'ABBÉ

Je vous prie de croire que je vois par mes propres yeux... Et ce que je vois me fait trembler... Il arrive aussi à la directrice d'être inexplicablement sévère !

11 y en a de si insupportables !

L'ABBÉ

Ce n'est pas nne raison pour les battre...

COURTIN

On a des mouvements d'impatience.

L'ABBÉ

J'en ai entendu crier... J'en entends crier tous les jours. C'est désagréable! Et puis, comment vous expliquer?... Il y a toutes sortes de péni-

tences mystérieuses... et aussi je ne sais quelles récompenses... qui se distribuent le soir... beaucoup trop tard...

COURTIN

Que voulez-vous dire?

L'ABBÉ, ttnive.

Ici, monsieur le baron, je suis lié par le secret de la confession...

(Un peliL silence.)

cou Pi TIN, regardant vaguement au plafond.

Mlle Rambert a des bizarreries... je le reconnais... mais enfin, les enfants ne se plaignent pas...

L'ABBÉ, hochant la têlc.

Oh!

COUKTIN.

Ou si peu... Il faut la laisser faire... Ces petites misères, ces petites jalousies de fdlettes. . j'ai autre chose en tête... Ce dont je me préoccupe, c'est de nous trouver des ressources...

L'ABBÉ

Sans larder, alors, monsieur le baron, sans tarder...

ACTE PREMIER

COURTIN"

Je compte, demain, sur un don considérable de la duchesse... et puis, j'ai des projets...

L'ABDÉ.

Ah!... serait-il permis de vous demander où vous en êtes, avec ce monsieur dont nous avons eu la visite, au commencement de l'hiver?... Voyons... (ii ciierciic.) Monsieur...

COURTIN

Lerible ! Célestin Lerible !

L'ABBÉ

C'est ça... Je n'ai plus de mémoire... M. Lerible... Il a l'air d'un bien excellent homme?

COURTIN

Ne vous y fiez pas... (Changeant de ton.) J'attends toujours.'

L'ABBÉ

Puissiez-vous réussir, monsieur le baron, réussir avant qu'il soit trop tard 1

Vous parlez comme si tout était pei'du !...

L'ABBÉ

Non... non... Mais permettez-moi de vous le

dire respectueusement... peut-être avez-vous le tort de vous fermer les yeux comme exprès... Vous aimez tant à vous persuader que tout est pour le mieux !...

COURTIN

Mais tout est pour le mieux, Tabbé... tout est pour le mieux.

L'ABBÉ

Dieu vous entende, monsieur le baron... Pourtant, ne lui laissez pas tout à faire...

(Thérèse ;i ouvert la porte du billard, et s'arrête sur le sciil... Elle a son thnpcau, un tour de cou, une ombrelle.)

ACTE PREMIER S^t

A'oilà plusieurs fois que je vnis au Foyer, sans avoir le plaisir de vous renconlrer.

L'ABBÉ, rclenaiit, malgré Thérèse, ses mains et les caressant.

Je suis bien peu fortuné, vraiment... Vous qui n'y venez plus que si rarement, cette année.

THÉRÈSE, vite, et parvenant à dégager ses mains.

J'ai été prise... tout cet hiver... très prise... Je ne vous dérange pas, au moins?

L'ABBÉ, empressé.

Nous dérange !... (changeant (le ion.) J'exposais à monsieur le baron...

CORILIN, lui coupant la parole.

Nous nous entretenons de la réception d'ici... (Se frottant les mains.) Tout ira bien...

L'ABBÉ, soucieux.

Tout ira bien?... (Sur un geste impératif de Corilin.)

Tout ira très bien... Oui !... D'ailleurs, j'allais prendre congé... Je prie le ciel de m'être attardé, madame la baronne... Pouvons-nous espérer que vous nous reviendrez... «jue, de nouveau, nous aurons, au Foyer, la maman, la chère maman qu'on y réclame?

82 LE FOYER

THÉRÈSE, sèchement.

Certainement... Certainement !...

(Elle s'éloigne.)

L'ABBÉ

Tous êtes mille fois aimable et bonne... Je pars sur cette excellente promesse... Madame la baronne, votre humble serviteur... Ne vous dérangez pas, monsieur le baron...

[U s'incline plusieurs fois, et sort.)

ACTE PRE.MJEP

Vous êtes dure...

THÉRÈSE, se retournait.

Cette habitude de retenir mes mains dans les siennes... J'ai horreur de ça... Je ne sais pas.. C'est indécent !

(Elle ouvre la porte.)

COURTIN

Vous sortez tout de suite'?

THÉRÈSE

Oui... (Elle ferme la porte et redescend.) Vous avez quelque chose à me dire'^

COURTIN

Mon Dieu !

THÉRÈSE

Oh ! Je ne tiens pas tant à sortir. Je n'ai pu rester dehors, ce matin... 11 souffle dans les rues un vent chaud qui m'affole... qui donne envie de pleurer... ^Eiie s'assied sur le divan.) Votre samedi est très chargé?

COURTIN

Comme tous mes samedis.

THÉRÈSE

Je vous envie, de vous intéresser à tant de choses... Moi, je m'ennuie... je m'ennuie...

■81 LE FOYEi;

COURTIN

Oui VOUS empêche...?

THÉRÈSE

Quoi?... De faire comme vous ?

COURTIN, se rapprochant.

De donner aux mnlheureiix ce temps dont vou.s ne faites rien... Je n'en parle, remarquez, qu'au point de vue de votre santé... La charité, rien de plus hygiénique...

THÉRÈSE

.^i l'on pouvait distribuer de la joie... vraiment de la joie... à pleines mains !... Mais toutes vos œuvres, elles ne m' ntéressent pas...

r.OURTIN.

Dites qu'elles ne vous intéressent plus... Vous, à qui j'ai connu une si belle ardeur, autrefois...

THÉRÈSE

Dans ce temps-là, je ne pensais à rien... Je prenais du plaisir à tout... Il ne faut pas réfléchir à ce qu'on fait quand on tient à son bonheur...

COURTIN

Gomme vous avez raison !... Vous réfléchissez beaucoup trop... Laishiez-vous vivre (iin petit temps.) Le petit d'Auberval est ridicule, avec ses théories,

ACTE PREMIER

son pessimisme... Il y a un peu de sa faute... sa société ne vous vaut rien.

THÉJÈSE.

Je ne sais ce que vous allez chercher... Je m'étonne que vous ne me proposiez pas la gaieté d'Armand Biron...

COURTIN

Justement... Biron...

THÉRÈSK, agressive.

El puis, ne dites donc pas toujours « le petit d'Auberval ». H s'appelle d'Auberval... Robert d'Auberval...

COOUTIN.

Ma chère amie, c'est de Biron, justement...

T4ÉP.ÈSE.

En voilà un qui m'agace!... Dieu ! Qu'il m'agace !...

COOUTIN.

Depuis quand ?

THÉRÈSE

Depuis qu'il m'agace!...

COURTIN

D'Auberval lui fait tort... d'Auberval a trente ans de moins et s'habille à ravir...

86 LE FOYEIL

THÉRÈSE

Ça... oui !

La belle affaire ! Biron a pour lui des qualités plus sérieuses, et son intelligence...

THÉRÈSE

Je ne demande pas qu'un homme soit trop occupé de sa toilette, mais ce n'est pas une raison pour être mis comme liiron.

tSe levant pour aUer s'asseoir à la table-bureau.) Ce- qui fait ma joic, CC

sont ses pantalons... Avez-vous remarqué ses pantalons?

COUKTI^.

Oui... Eh bien?

THÉRÈSE

Ils sont toujours trop courts... lEiie rit.) Je ne sais pas comment il fait, ils sont toujours trop courts... (Elle poufTc de rire.) Avec ça, il a des prétentions à l'élégance.

COURTIN

Eh bien, moi, je lui sais gré...

THÉRÈSE

Parbleu ! Il vous singe !

(Elle ôte son tour de cou et le pose sur la (able.)

ACTE PREMIER

COURTIN

Je vous assure que ses efbtrts pour atteindre à la noblesse...

THÉRÈSE, riani et tombant dans le fauteuil.

Pouff!...

COURTIN

Xe riez pas, ma chère amie... Moi, je ne trouve pas le bourgeois gentilhomme si ridicule!... C'est un bel hommage que ces gens-là... Et puis, tenez, Biron... j'ai remarqué souvent ce qu'on peut tirer de lui, en faisant appel à des sentiments de générosité, aux belles manières.

THÉRÈSE, se levant et marcliant.

Je ne suis pas chargée de son éducation.

COURTIN

Sans doute...

THÉRÈSE.

Son optimisme aussi... son optimisme entêté d'homme heureux m'est intolérable...

COURTIN.

Laissez-moi préférer cet excès-là... Laissez-moi vous dire aussi — et c'est sur quoi je voulais attirer votre attention — qu'il m'est pénible de voir comment on en vient à traiter Biron, parfois.

THÉRÈSE.

Par exemple?

COURTIN

Oui... tenez .. à table, tout à l'heure... après déjeuner aussi. . Il arrive trop souvent à d'Auberval de manquer de tact... Il est bien

jeune... Et je n'aime pas... quand on vient d'être admis dans une maison...

THERÈSE, iitcirompniit sôchement.

Faites-lui vos observations...

COURTIN

Je ne dis pas... Si je vous en parle à vous, ma chère amie, c'est que, peut-être, sans vous rendre compte, votre manière d'être autorisée ou semble autoriser les saillies de d'Auberval... (Thérèse sourit.) Mai. ^ oui, votre façon de rire à tout ce qu'il dit...

THÉRÈSE

Pourquoi Biron ne comprend-il pas qu'il vient trop souvent?.. Cela devrait se voir quand on déplaît!...

GOURTIN.

Sérieusement... délestez-vous si fort le pauvre Biron ?

ACTE PREMIER

THÉRÈSE.

.Je serais ravie d'avoir une occasion de me brouiller avec lui.

COURTIN

C'est un vieil ami...

THÉRÈSE, agressive.

Lui auriez-vous encore demandé un service, qu'il redevient impertinent?

COURTIN

Pas le moins du monde... Mais non, il y a tout simplement que vous avez moins d'indulgence pour ses défauts, depuis que vous n'aimez plus ses qualités... vous vantiez naguère sa bonne humeur...

THÉRÈSE

Il rit trop et trop haut.

COURTIN.

Vous ne l'entendez que parce que vous ne riez plus avec lui.

THÉRÈSE

Mettons... Quel mal voyez-vous à ce que nous nous brouillions avec Biroii?

COURTIN

Ce serait au moins une maladresse. Il faut se

croire bien sûr de soi, pour se brouiller- avec ses amis puissants. Il ne manque pas de gens, de par le monde, envers qui la sévérité ne coûte rien...

THÉRÈSE

A l'entendre, nous serions menacés de je ne sais quel malheur !

COURTIN

Je cherche ce qu'il a bien pu vous dire...

THÉRÈSE

Rien de précis... Une des affaires où il vous a introduit serait-elle particulièrement louche?

cour.TiN.

Je n'ai pas accepté d'être d'un Conseil d'administration dont il ne fût pas membre.

THÉRÈSE

Excellente précaution... où je reconnais toute votre prudence... Enfin, vous n'avez pas quelque autre chose à craindre?

COURTIN

Rien... ma chère amie, absolument rien... Que voulez-vous que j'aie à craindre?

ACTE PUE MIE II

THÉRÈSE

Esl-ce que je sais?... C'est ce Biron avec ses insinuations.

GOURTIN.

Tranquillisez-vous... (Avec humeur.) Ma situation, sinon ma fortune, n'a rien à envier aux millions d'Armand Biron... Ces par-

venus sont extraordinaires !..., Une de ses manies, à celui-là, c'est de croire ruinés tous ceux qui n'ont pas, comme lui, sept ou huit cent mille francs de revenus...

THÉRÈSE

C'est vrai... Avec lui, on est déshonoré quand on prend un fiacre!...

COURTIN

Comment?

Rien... Je dis ça...

COURTIN, redevenu bienveillant.

Après tout, Biron n'est pas un vilain homme... Croyez-moi, ne le...

(Un valet de pied est entré, apportant une carte sur un plateau.)

92 j.E FoYE15

t'.OUirriN, regartiant la carte, au valet de pied.

Oh!... Et il attend!... Annoncez... annoncez

tout de suite !... (à Tliércsc, pendant que le valet sort.)

Ma chère amie...

THÉRÈSK.

Je décampe !...

(Elle sort presque en courant par la petite porte de gauche. — COUNIII jette dans un tiroir le tour de cou, et s'avanc vers la porte, souriant, épanoui.)

LIV VALET DE L'IEI), annonçant.

M. le Directeur de l'Assistance publique !

IIIIDEAU.

SCÈNE PREMIÈRE CÉLESTIN LERIBLE, CHARLES DUFRÈRE

(Au lever du rideau, Dul'rèrc est d -biut, à la clieniiuée, les)n;iins croisées derrière li^ d'is. d'-lestin Lerible est assis, limidement, sur le bord d'ucie chnise, tenant son chapeau sur SOS genoux serrés. Il regarde aulnur de lui. Un coup de tiidjre dans l'anticiia-nilire. Lerible se lève.)

UrFRÈRE.

Non, monsieur Lerible... Ce n'est pas encore le baron...

LERIBLE.

C'est bien ennuyeux... bien ennuyeux... El je vous tiens là... ,Gestc de u.ifrère.) Alors?... Vraiment? VOUS ne savez pas pourquoi M. le baron

gi LE FOYER

m'a fait demander? (Geste évasif de Dufrèie.) Pour

Le Foyer? (Même geste de Dufrère.) Olli !... (Avec navrement.) Gela va très mal au Foyer...

DUFRÈRE.

Vous me l'apprenez !

LERIBLE.

Hé!... L'on en parle... l'on en parle beaucoup...

DUFRÈRE.

Potins, monsieur Lerible... potins!...

LERIBLE.

Bien sûr... bien sûr!... (Un petit silence.) Vous êtes discret, monsieur Dufrère... vous avez raison... Hier, M. Biron que j'ai vu...

DUFRÈRE, intéressé.

Vous avez vu M. Biron?

LERIBLE.

Oui !... Oh! en passant... (Devant l'œil interrogateur de Dufrère.) Rien... rien !... (Regardant la pendule.) Deux

heures, déjà !... C'est que... voyez-vous... j'ai un rendez-vous obligatoire... C'est bien ennuyeux !

DUFRÈRE.

Mais le baron va rentrer d'un instant à l'autre...

(Lerible marche, ou plutôt glisse dans la pièce, touchant aux meubles, palpant les bibelots.)

ACTE DEUXIÈME

LELIBLE.

Bien ennuyeux... (Petit silence. — Regardant toujours autour de lui.) Ça ferait une belle vente ici... Mâtin ! (Sur un mouvement de Dufrère, il tourne sur lui-même, et reprend.) Oh! je dis ça... pour exprimer mon admiration... (Il va jusqu'au canapé, qu'il caresse du revers de la main.) Une vieille connaissance... Oui... oui !... ça vient de la faillite Pamard ?

DUFRÈRE.

Je crois...

LERIBLE.

M. Biron l'a eu pour rien... pour rien... Cne pièce de musée, monsieur Dufrère !

DCFRÈRE.

Ça vous intéresse aussi ' ?

LERIBLE*

Mon Dieu! tout m'intéresse... Ce pauvre M. Pamard!... Je le lui avais bien dit. Il a été

trop vite!... (il reprend sa marche glissée.) Qu'est-CC

qu'on m'a raconté? Il paraît que M. le baron a eu une grande déception, l'autre jour...

DUFRÈRE.

Ah!

-96 LE FOVEI!

LERIBLE.

Oui... Cette visite de la duchesse de Saragosse au Foyer. . . .

DUFRÈRE;

Eh bien'?

LERIBLE.

...n'a rien donné... rien donné... (Lovan les bras.) Cinq cents francs !

DLFRÈRE.

Raconlars !

LERIBLE.

Bien sûr... bien sûr!... (Levan les bras.) La charité devient un métier si dirieile, aujourd'hui... (Regardant la pendule.) NoH, Mionsicur Dulrèrc, je ne puis phis attendre... Vous pi^ésenterez

toutes mes excuses à M. le baron... (u se dispose à partir.) C'est bien ennuyeux.

DUFRERE.

La Bourse, hein?

LERIBLE.

C'est que... je ne vais jamais à la Bourse... La Bourse, monsieur Dul'rère, c'est pour les grands messieurs... Et puis, je vais vous dire, j'ai peur des juil's... Ils vont trop vite...

DUFRÈRE.

Alors, vous ne jouez jamais?... Quelle blague !

ACTE DEUXIÈME

LERIBLE.

Jamais.. . jamais... G'esl-à-dire... j'achète bien... par-ci... par-là... des titres bon marché... <juelques pelils titres, très bon marché... et...

DIIFRÈRE.

Allez donc... Et?...

LERIBLE.

Et j'attends !...

DUFRÈRE, riant, tandis qu'il reconduit Lerible.

Alors?... vraiment?

LERIBLE.

Non... non... Je ne peux pas... M. le baron me fera savoir, n'est-ce pas?...

(11 soil suivi (le liulVèrc. — Thérèse a entr'ouvert la porte (le gauchie. Voyant la scène vide, elle entre, se promène avec agitation et se relournc au bruit i[uc fait Dufrère en rentrant par la droite.)

SCÈNE II THÉRÈSE, CHARLES DUFRÈRE, pu.s JULIE

THÉRÈSE

Eh bien, monsieur Dufrère?

98 LE FOYEP.

DUFRÈRE.

Non, madame, le baron n'est pas rentré.

THÉRÈSE

Tous êtes sûr ?

DUFRÈRE.

Sûr.

THÉRÈSE

Et quelle heure est-il ' ?

DUFHÈRE.

Deux heures dix..,

THÉRÈSE, regardant une petite montre parmi ses breloques.

Deux heures dix.

DUFRÈRE,

Il arrive au baron de ne pas rentrer déjeuner?

Jamais sans prévenir.

(Elle brouille des bibelots sur le guéridon.) DUFRÈRE.

Je vous assure, madame, qu'il n'y a aucune raison de vous inquiéter. Le baron a été retenu au Foyer... voilà tout. Vous comprenez qu'après tout ce qu'on a dit sur la mort de cette petite... cette lettre anonyme reçue ce matin...

ACTE DEUXIÈME

THÉRÈSE

La pauvre petite, d'abord, est morte d'une maladie de cœur... C'est établi... Il n'y a de la faute de personne... Mlle Rambert n'a même pas voulu renvoyer la surveillante... Je trouve qu'elle a eu raison... Du moment que les médecins...

DUFRÈRE.

Mais il ne s'agit pas de la petite Mézy... Il s'agit d'une certaine
Louisette Lapar...

THÉRÈSE

Le fouet? Les brutalités?... Je sais... C'est absurde!... Ces
fillettes... ces femmes... tout ce monde a le goût du romanesque...
Comme au couvent.

DUFRÈRE.

En tout cas, cette lettre a singulièrement inquiété le baron... Il
auravoulu faire une enquête...

THÉRÈSE

Monsieur Dufrère... moi, c'est bien autre chose qui me préoc-
cupe... Depuis quelque temps, je vois si souvent le baron sou-
cieux, absorbé... Avec son caractère, vous conviendrez qu'il y a de
quoi s'émouvoir... Enfin, il a beaucoup changé., (Aimablement.)
Je connais la confiance qu'il a en vous Et que vous méritez...

100 LE FOYEU

DU FRÈRE, s'incliiiant.

Madame...

(Julie entre par la petite porte de gauche.) JULIE.

Madame la l)aronne, c'est le Bon Marché.

(Du fièrc se détouine inseiisililcmonl et considère une bonbon-
nière qu'il a prise sur le guéridon voisin du canapé.)

ïHÉRÈSi:.

Dites qu'il y a beaucoup de fendus.

JULIE, insi.stniit.

Mais, madame la baronne...

THÉRÈSE

Que je passerai...

JULIE, même ton.

Mais, madame la baronne, c'est un inspecteur.

THÉRÈSE, après un reg;ird à DnlVèrc qui ni' bronche pas.

Eh bien, ma petite Julie, faites-le allendre.

(Poussant Julie jusqu'à la porte.) Je Suis SORlic... le barOO

est sorti... il va rentrer... Ce que vous voudrez. (Julie sort.) Ab
!... Je voudrais bien qu'il rentre !...

DUFRÈRE.

11 va rentrer.

(Un petit silence.)

ACTE DEUXIÈME

THÉRÈSE

Je comprends, monsieur Dufrère, que vous ne trahissiez pas le baron. Mais vous avez bien le droit de ra'avertir si quelque mal-

heur nous menace.

DUFÈRE.

Il n'en est pas question.

THÈRESE

Alors d'où viennent les soucis qu'il a ? J'ai peur de l'interroger. Je n'ose plus lui demander d'argent... Il est positivement gêné... Pourquoi ?

Pour toutes sortes de raisons... Les dernières élections ont été coûteuses... le train de la maison... madame, excusez moi...

THÈRESE, aimable.

Allez donc !... (changeant de ton.) Pourtant, nous faisons des économies... il y a bien des choses..

DUFÈRE.

N'empêche... la maison est encore très lourde.

THÈRESE

Je croyais le baron heureux à la Bourse... bien renseigné...

DUFÈRE.

Justement non, madame. Une fois ou deux, ces temps-ci... il a suivi les conseils de M. Biron.

THÈRESE

De M. Biron? J

DUFRÈRE.

Oui, c'est toujours M. Biron...

THÉRÈSE

Je suis bête... naturellement... Eh bien?

DUFKÈRE.

Eh bien! Il s'en est mal trouvé...

TH ÉRÈSE.

Très mal?

DUFRÈRE.

Nous avons en ce moment, mille Chemins de fer du Pacifique... Cent quarante francs de baisse... On nous repoite depuis quatre mois...

THÉRÈSE, lui coupant la parole.

Oh! ça!... C'est inutile!... Je n'y colnprends jamais rien... (Se lamentant.) Pourquoi le baron achète-t-il des chemins de fer en Amérique? Pourquoi faire?

DUFRÈRE, souriant.

Ce sont des papiers...

ACTE DEUXIÈME

THÉRÈSE

Papiers ou chemios de i'er... Ce sont des inventions de Biron pour lui faire perdre de l'argent...

DUFRÈRE.

M. Biron nous a donné de très bons conseils... autrefois...

THÉRÈSE, jouant avec sa cliaine.

Autrefois !... (Se tournant vers Dufrère.) Enfin, pOUr-
quoine rentre-t-il pas? C'est agaçant!... (Un temps.) Et Le Foyer ?

DUFRÈRE, réservé.

Je ne connais pas bien la comptabilité du Foyer. Le baron se la réserve. Je suppose que là... aussi...

THÉRÈSE

Et ce Lerible... qui devait tout réorganiser?

DUFRÈ P, li, hochant la tête.

Oh!...

THÉRÈSE

Est-ce que ce n'est pas un ami de M. Biron?

DUFRÈPt;

Un ami!... M. Lerible n'est guère reluisant... Non, ils sont en relations d'affaires.

104 LE FOYEU

THÉRÈSE

Ça doit être du propre!... (Très agitée) Ah! il y a

des moments où tout va mal... (Un valet de pied entre. — Thérèse jirend et lit la carte tm'il apporte.) Bah ! Et pllis

des moments où tout va hien. (Au vaut.) Priez M. d'Auberval de monter...

(Le valet de pied sort.)

DUFPIÈ l'i li, prenant congé.

Madame...

THÉRf;SE.

En tout cas, mon cher monsieur Dufrère, je vous remercie beaucoup... Nous reprendrons cette conversation.

(Dufrère sort. Thérèse s'installe dans la bergère, un livreà la main, un miroir de l'autre. Entre Julie.)

JULIE

Mais, madame la baronne...

THÉKÈSF.

Qu'on me laisse tranquille!... C'est insupportable, à la fin. (Julie va pour sortir.) Diles donc, ma petite Julie, il me semble que je suis toute décoiliée.

JULIE, après avoir touclie aux ciieveiix de Thérèse.

Madame la b.ironne est tout à fait jolie.

(Julie sort. Thérèse ne quitte des ypiix son miroir pour le livre que quand le vali t de pied introduit d'Auherval).

SCÈNE IV THÉRÈSE, D'AUBERVAL

THÉRÈSE

Bonjour, lâcheur!

io6 LE FOYER

D AUBEKVAL.

Pourquoi lâcheur?

(Il lui baise ia main.)

THÉRÈSE

Parce que vous n'êtes pas venu aux Français, hier soir.

D'AUBERVAL.

YiDus n'avez donc pas eu mon mot?

THÉRÈSE

Non.

D'AUBERVAL.

Comment non?

THÉRÈSE

Non.

D'AUBERVAL.

Inouï !

THÉRÈSE, liant.

Eh bien... vous me dites dans votre mot...

(Elle tire un billet île son livre.) D'AUBERVAL.

Dans le livre que vous lisez! Oh! (Avec un gai reproche.) Vous savez mentir!

THÉRÈSE

Malheureusement pas... seulement pour rire... Ce n'est pas comme vous... Êtes-vous prêt?

ACTE DEUXIEME

D'AUBERVAL.

A quoi?

THÉRÈSE

A mentir. (Mettant un doigt sur le billet. • Vous m'ail-
noncez là... que je saurai l'emploi de votre soirée... (Un petit
siieace.) Eli bien?

D'AUBERVAL, gêné.

Je venais vous le dire,

(Il s'assied près d'elle.)

THÉRÈSE

Gomme vous êtes drôle, tout d'un coup!... Allons, où étiez-
vous?

D'AUBERVAL, sombre.

Au Cercle...

THÉRÈSE

Est-ce que votre cercle est brune ou rousse?

D'AUBERVAL.

Ne plaisantez pas... Je suis si malheureux !

THÉRÈSE

Pauvre ami!... Mais je ne savais pas. Et pourquoi ?

D'AUBERVAL, de plus en plus gêné, après un silence.

Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de la situation où vous
êtes?

Hein?

D'AUBERVAL.

Pourquoi ne m'avoir jamais dit la vérité?... Je ne suis donc rien pour vous?

THÉRÈSE

Quelle situation?... Quelle vérité?

D'AUBERVAL.

Je vous en prie... ne dissimulez pas... Je sais... je sais tous vos grands ennuis... Et moi qui ne voyais rien. (S'exaltant. Je ne veux pas que vous soyez malheureuse... qu'il y ait rien de changé à votre vie... Tout ce que j'ai est à vous... Oh ! que n'ai-je une fortune!... Une fortune!

THÉRÈSE, émue, mais hautaine.

Je vous remercie de l'intention... mais de quel droit venez-vous? Vous ai-je donné des droits pour me parler ainsi?... (Sèche.) Quand j'ai besoin d'argent, j'en demande à mon mari. Quand il n'en a pas. . . je m'en passe 1

D'AUBERVAL.

Pardon... pardon... Je vous ai blessée?

THÉRÈSE

Vous m'avez fait de la peine...

ACTE DEUXIEME

D'AUHERVAL.

Oui... je n'aurais pas dû... Pardon !

Ce n'est pas bien... de fixant.) On vous a dit du mal de moi. Non?... Vous avez entendu dire du mal de moi?... Enfin, vous avez entendu parler de moi, au Cercle, hier soir?

D'AURERVAL.

C'est vrai...

THÉRÈSE

Par qui?

D'AUDERVAL.

Que vous importe?

THÉRÈSE

11 m'importe beaucoup, au contraire. Dites.. dites...

D'AUCERYAL.

Il y avait là le général Fain...

THÉRÈSE

Puuut !

DAL'BERVAL

D'Auberive... Le Veneur... Steiner... d'Epiais.

THÉRÈSE

C'est tout?

liO LE FOYER

D'AUBERVAL.

Oui...

THÉRÈSE

Des gens que je ne reçois pas... que je ne connais pas... ou il peine... Et ils disaient du mal de moi?

D'AUBERVAL.

Non... On parlait même gentiment de vous... mais...

THÉRÈSE

Mais?

D'AUBERVAL.

On parlait de vous comme on parle des autres femmes.

THÉRÈSE, attendrie.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je sois, pour tout le monde, une femme comme les autres?

(Elle lui abandonne sa main qu'il baise.) A propOS de qUOi

cette conversation ?

D'AUBERVAL.

Vous aUez vous fâcher de nouveau... (Geste de Thérèse.) A propos des embarras financiers du baron... On a bien peur qu'il soit ruiné... On vous plaignait...

ACTE DEUXIEME IH

THÉRÈSE

Ils ont de la pitié de reste... Je ne suis pas à plaindre... (Un temps.) Vous ne dites pas tout,

D'AUBERVAL.

Eh bien, non... (Extrêmement gêné.) Ce qui m'a rendu le plus malheureux, c'est d'entendre trop souvent répéter... en même temps que le vôtre... le nom de...

THÉRÈSE, avec tranquillité.

Biron.

D' A U B E R V A L, stupéfait.

Oh!

THÉRÈSE, mêrue ton.

Croyez-vous que, depuis dix ans, ce soit la'première fois que cette calomnie...? (EUe reg^arde bien

en face d'Auberval ahuri.) Oul... je Sais... j'aurais dû

fermer ma porte à Biron... C'est mon mari qui m'en a empêchée... Il a bien fait, après tout... Biron est ce qu'il est... Mais c'est un excellent ami, à qui nous devons beaucoup... Et puis, qu'on dise ce qu'on voudra... Je m'en moque... Non, vraiment, les gens sont trop bête !

D'AUBERVAL.

Trop méchants !...

THÉRÈSE

Mais enfin, si j'étais la...

D'AUBERVAL.

Taisez-vous... laissez-vous!...

C'esi trop bête!... Vous ne savez pas?

D'AUBERVAL.

Dites... dites...

THÉRÈSE

Je regrette que tout ce que l'on vous a raconté de notre ruine ne soit pas vrai !... (Geste de. l'Aubervah) Le luxe! Croyez-vous donc que j'y tienne? Dieu non!... Je m'y sens... comment dire?... en prison... (Gaiement.) Tenez, je rêve quelquefois d'habiter un sixième... Oui... un sixième... sur une cour... ou bien au bout du monde... un tout petit coin... où on me laisserait tranquille et où je pourrais recevoir...

D'AUBERVAL, vivement.

Qui?

THÉRÈSE, de tiis [irès, bas.

Vous...

D'AUBERVAL, tristement.

Là aussi vous me résisteriez...

ACTE DEUXIEME

THÉRÈSE, lentement.

On n'a de force pour résister qu'à ceux... qu'on aime...

D'AUBERVAL, en même temps.

Qu'on aime?

Plus que son bonheur...

D'AUBERVAL, avec effusion.

Jamais... je ne me pardonnerai... Je voudrais m'agenouiller à vos pieds.

THÉRÈSE, un peu tristement.

Mon pauvre ami!... Ne me croyez pas pour cela meilleure que je ne suis... Savez-vous que vous me faites peur?... Je suis une femme comme les autres... une pauvre femme... (Entre un valet de

pied. — Thérèse prend la carte qu'il apporte, la lit, la lui laisse.)

Faites attendre au petit salon... (Le valet de pied sort.) Il faut vous en aller, mon ami...

D'AUBERVAL, suppliant.

Je pourrais bien... jusqu'à ce que la personne...

THÉRÈSE

Allez-vous-en... Non?... Ah! voilà ce que c'est... Maintenant, vous abusez.

LE FOYER D'AUBERVAL, se levant.

Pardon... je m'en vais... Je suis fou... J'embrasse encore quatre fois votre poignet... Et puis

je m'en vais!... (Embrassant le poignet.) Une...

Enfant !

Deux !

Enfant !

Trois !

THÉRÈSE

D'AUBERVAL, même jeu.

THÉRÈSE

D'AUBERVAL, même jeu.

THÉRÈSE, à mi-voix.

Allez-vous-en !...

D'AUBERVAL, même jeu.

Quatre!... (Il regarde Thérèse qui ne dit plus rien.), Je m'en vais... (Se dirigeant vers la porte de droiti-.) Il y

a dans Paris une dame que j'adore de toutes mes forces...

THÉRÈSE, émue, ."c forçant à rire.

Si je la rencontre... je lui dirai...

D'.AUUERVAL.

Sera-t-elle contente ?

ACTE DEUXIEME

THÉRÈSE

Beaucoup trop...

D'AUBERTAL.

Alors, je m'en vais...

(Il continue vers la porte de droite.)

THÉRÈSE, montrant la porte du billard.

Vous ne savez plus ?

D'AUBERVAL.

Ce n'est pas le chemin qui m'embarrasse.

THÉRÈSE

Tenez... J'aime mieux tout vous dire,.. Je ne sais pas ce que vous imagineriez... C'est Mme Durand d'Avranches... là !

SCÈNE Y THÉRÈSE, BIRON

(Au nioiaent où il est cnlré, Tlit-rèse ne s'est pas retournée, liiron la considère uu instant.)

THÉRÈSE, se retournant brusquement vers Biron qui recule.

Alors? Vous ne pouvez pas me laisser tranquille?... Je ne serai jamais plus tranquille?... Après ce que je vous ai dit hier au théâti^e, vous voilà de nouveau?... Vous voulez un éclat?... C'est un scandale que vous cliercliez ?... Qu'est-ce que vous venez faire?... (Ju'est-ce que vous voulez?... Qu'est-ce que vous voulez?

BIRON, acculé à la porte, timidement.

Vous parler un instant de bonne amitié.

THÉRÈSi:.

Vous n'êtes pas mon ami... vous me persécutez...

(Elle redescend.)

BIRON

Je ne pense qu'à vous ! Je ne peux plus vivre

ACTE DEUXIEME il

SaUS vous !... (Thérèse se retourne pour dire quelque chose, se tait, continue de descendre.) Je Suis prêt à faire n'im-

porte quoi pour vous... Dites?... que faut-il que je fasse?

THÉRÈSE, se retournant avec vivacité.

Me laisser tranquille... (Changeant de ton, presque en larmes.) Mou petit Biron, laissez-moi tranquille, je vous en supplie !... Laissez-moi tranquille.

(Elle essuie ses yeux.)

BIRON

Allons ! Bon ! Vous pleurez !

]S'on... je rage...

BIRON

Écoutez-moi...

THÉRÈSE, allant et venant.

Non... non... Vous voyez l'état où je suis... toute crispée... hors de moi... mais c'est bête... Pour vous-même... Laissez-moi un peu!... Je changerai peut-être... mais je vous en prie,

laissez-moi !... (Nerveuse.) Allez-VOUS-Cn... (Plus nerveuse.) Que je ne vous voie plus. (Encore plus nerveuse.)

Que je ne vous voie plus dans toutes les maisons où je dîne... dans tous les théâtres où je vais...

au Bois... dans les rues... dans les mairies... partout. Je ne sais pas comment vous faites... Je vous vois partout !

(Elle s'arrête.)

BIRON, souriant.

Je m'arrange... vous savez comme je suis !...

THÉRÈSE, rageuse.

Oh! oui...

(Elle tape du pied le lapis.) BIRON.

Au lieu de vous fâcher, cette insistance devrait vous attendrir... Qu'est-ce qu'il faut donc pour vous toucher?

Faire ce que je vous demande... Vous en aller d'ici... de partout... de ma vie...

BIRON

Je ne peux pas me passer de vous voir...

THÉRÈSE

Ça ne vous mènera à rien...

BIRON

Tant pis!... Je ne peux pas me passer de vous voir. . .

ACTE DEUXIÈME

THÉRÈSE, exaspérée.

Vous voulez donc que ce soit moi qui m'en aille ?... (Biron fait un geste.) Vous voulez que je me tue?

BIRON, très humble.

Vous me détestez donc bien?... (Thérèse s'arrête, considère Biron. — Un silence.) VoUS ne VOULez paS qUC

nous nous asseyions?

THÉRÈSE

Pourquoi faire?... Si... c'est stupide de tourner comme ça... Asseyez-vous !

BIRON

Vous ne voulez pas vous asseoir?

THÉRÈSE

Asseyez-vous!...

BIRON, s'asseyant sur un pouf près du divan et tournant pour suivre Thérèse des yeux.

Vous ne voulez pas vous asseoir?

THÉRÈSE, s'asseyant sur le canapé.

J'avais juré que je ne vous recevrais plus... jamais... Mais vous avez raison... Il faut en finir une bonne fois ! (Tapant sur le cana-

pé.) Il faut en finir!

BIRON

Allons!... voyons... ne vous emportez pas... Nous pouvons bien causer... Et d'abord, je suis votre ami, pas autre chose. Ah !...

THÉRÈSE

Je la connais, votre amitié !... Vous ne comprenez même pas... Je ne suis pas bien...

BIRON, vivement.

Vous êtes souffrante?.

THÉRÈSE.

Oui... c'est-à-dire... j'aurais besoin de repos.... d'être seule... d'être à moi.

BIRON.

Pauvre amie !

THÉRÈSE

Vous aussi, vous allez me plaindre?

Je ne comprends pas...

THÉRÈSE

Peu importe... (S'adossant.) Enfin, j'ai toutes sortes d'ennuis.

BIRON

Vous voyez... Ce serait impardonnable de vous priver d'un ami tel que moi !

ACTE DEUXIÈME 12t

THÉRÈSE

Parce que vous êtes riclie?

BIKON, vivement.

Il ne s'agit pas deçà...

THÉRÈSE, se levant.

Je n'accepterai plus jamais rien de vous..^ Alors?

(Elle s'accoude au dossier d'un fauteuil.) BIRON.

Me croyez-vous incapable de me mettre à votre disposition?

THÉRÈSE, interrompant.

Oh! je sais...

BIRON

Xon... pour rien... pour vous voir heureuse...

Pendant huit jours... oui... Après, je vous trouverai partout, sur mon chemin, à attendre...

(Elle se remet à marcher.)

BIRON

Vous serez bien libre.

THÉRÈSE

Mais non... je ne serai pas libre... D'ailleurs, je ne veux rien de vous, rien de personne... Est-ce net?

(Elle s'assied.)

BIRON

Et comment ferez-vous?

THÉRÈSE

Je changerai ma vie.

BIRON

On ne cliang-e pas sa vie.

THÉBÈSE, avec force.

Je changerai ma vie.

BIRON.

Une femme comme vous!... On ne change pas sa vie.

Vous verrez.... vous verrez !

BIROIN.

A votre âge...

THÉRÈSE, interrompant.

Alors je suis vieille? .

ACTE DEUXIÈME

BIRON, Vous êtes folle, Thérèse... Je vous adore !

THÉRÈSE, exaltée.

Si j'étais vieille, vous ne m'aimeriez pas... On peut m'aimer... on peut m'aimer... Vous ne savez pas la jeunesse qui est en moi... la force qui est en moi!...

BIRON

Et la folie qui est en vous... si... si... je sais... (Un temps.) Et je sais aussi que vous me reviendrez...

THÉRÈSE

Ça... c'est imbécile ! Vous me faites pitié !

BIRON

Vous me reviendrez... Oh ! parbleu ! On dit des choses... on dit des choses... on rêve... Des bêtises... des bêtises... (Lentement.) Vous me reviendrez... d'abord parce que vous ne pourrez pas faire autrement. Ah !

THÉRÈSE

Vous croyez?

.l'en suis sûr. Et puis parce que je vous aime...

(Éclats de rire de Thérèse.) mais qu'est-ce que VOUS voulez...

m LE FOYER

•comme je n'ai jamais rien voulu dans ma vie, et ■qu'à cette volonté-là...

THÉRÈSE

Attendez!... Je connais ces mots... je les reconnais... Je crois vous entendre... il y a tant ■d'années...

r.iRt)N.

C'est possible.

THÉRÈSE

Les mêmes mots... les mêmes gestes... Pourtant vous m'avez perdue !

BIRON

Non.

THÉRÈSE

Je n'ai pas repris ma liberté?

BIRON

Won.

THÉRÈSE

Non?

(Elle éclate de rire nerveusement.)

Pas pour longtemps... Riez... riez... pas pour longtemps... (Se levant.) Tout ce que j'ai voulu ardemment, je l'ai eu...

ACTE DEUXIÈME 12n

THÉRÈSE, avec violence.

Tout ce qui s'achète... Je ne me vends plus.

BIRON, haussant les épaules, sourire méchant.

Oh!... Nous verrons...

THÉRÈSE

Vous me feriez devenir folle... Je suis bonne aussi de vous écouter... (De très près.) Allez-vousen... Vous n'entendez pas?... Allez-vous-en!...

(Biron recule, Thérèse le suit.) YouS VOyCZ bien quC je vous chasse !

BIRON

Je vous laisse... Oh ! je vous laisse.

THÉRÈSE

Je ne veux plus vous voir, jamais... Je ne vous recevrai plus jamais... Yos lettres, je ne les lirai pas.

BinoN.

C'est de la démence.

(Biron en sortant se heurte à Dufrère, qui entre.)

SCÈNE VI THÉRÈSE, DUFRÈRE

DUFRÈRE, se retournant vers la porte.

Monsieur... je vous demande pardon... je vous demande bien pardon !

THÉRÈSE

Laissez... Laissez donc!

(Étonnement de Dufrère. — Un silence.) DUFRÈRE.

Madame, le baron est de retour... il a été retenu, en bas, par un journaliste... mais il me suit...

THÉRÈSE

Oh! non... Je ne suis pas en état de le voir...

Plus tard... (Courant jusqu'à la petite porte de gauche.) Je suis sortie... je rentrerai...

(Elle sort. — Dufrère ramasse lentement une petite cliaisi; que Thérèse a renversée au passage.)

SCÈNE VII DUFRÈRE, COURTIN, UN VALET DE PIED

(Courtin entre, suivi d'un valet de pied qui prend son pardessus, sa canne, son chapeau et sort.)

COURTIN

Comment?... Elle n'est pas là?

DUFRÈRE, regardant la petite porte.

J'apprends que la baronne vient de sortir.

COURTIN

Vous la disiez inquiète?... pressée de me voir?

DUFRÈRE.

Elle rétait, je vous assure... Elle ne peut tarder à rentrer.

COURTIN

C'est ennuyeux!... Mlle Rarabert va venir... J'aurais voulu voir la baronne avant... Souvent elle est de bon conseil...

DUFRÈRE.

Mlle Rambert?.. Je vous croyais au Foyer "^^

COURTIN

J'en viens... j'y suis depuis ce matin, mais pas de Mlle Rambert... Où est-elle? Où est- elle?... Je l'ai attendue jusqu'à trois heures... J'ai laissé un mot lui intimant l'ordre de me rejoindre ici... un mot bref!

DUFRÈRE.

Je m'en rapporte à vous...

COURTIN

Ah! cette journée!... Mon cher, ce que j'ai appris est inouï!....
Je le prévoyais d'ailleurs... La lettre de ce matin avait un accent
de sincérité...

DUFRÈRE.

Alors?... Ces scènes... de flagellation?...

COURTIN, protestant.

Flagellation... flagellation! (Changeant de ton.) Le fait est
qu'on les fouettait... Et puis, je sais des histoires, mon cher!...

DUFRÈRE, ironiquement, souriant.

L'abbé Laroze s'est donc décidé à violer le secret de la
confession?

COURTIN, protestant.

Non... non... Oh! non !...(changeant de ton.) C'est-

ACTE DEUXIEME

à-dire qu'il m'a désigné celles que je devais interroger... et soufflé
les questions... Il y a des détails... (Dufrère s'approche.) pas à ré-
péter... En tout cas, on les fouettait un peu rudement.

DUFRÈRE.

Nues?

COURTIN, vite.

Très peu vêtues... très peu vêtues...

DUFRÈRE.

Les témoins?

/ COUTIN.

Malheureusement exact...

alors... c'était bien. pire!

DUFRÈRE.

Ah !... Et Louisette Lapar?.

COURTIN

des témoins ou

ses blessures?

Elle est couchée... elle est blessée... 11 n'y a pas à dire... très blessée... de grandes raies sanglantes sur les épaules, le dos... Oui, enfm... Et de la fièvre... du délire... Elle m'inquiète... Ah!

(Un silence.)

DUFRÈRE.

Ces histoires de nourriture?...

COURTIN

Ça!... quand elles se sont mises à se plaindre... toute la kyrielle, naturellement... « Les ateliers sont infects... On travaille trop... On les éreinte... Il n'y a pas d'air...)^ C'est le cas de tous les ateliers...

Le fait est...

DUFRÈRE.

COUP.TIN

« Les dortoirs dégoûtants... pas de place entre les lits, pas moyen de se laver... » Est-ce que je sais?... Il est vrai que les dortoirs... Mais qu'y faire?... Tous les établissements de charité en sont là... Quand on a passé, comme moi, sa vie dans les établissements de charité... on se blase un peu... (Allant ei venant.) Qu'on me douuc de l'argent!... Qu'on me donne de l'argent!

DUFRÈRE.

Et qu'est-ce, au juste, que cet incident des conserves?

COURTIN

Fâcheux... assez fâcheux.

DUFRÈRE.

Enfin, quoi?... tous les jours, au régiment...

ACTE DEUXIEME

COURTIN

C'est vrai.

DU FRÈRE, poursuivant.

...des soldats sont empoisonnés...

COURTIN

Naturellement... Mais dans le monde, mon cher, dans le monde!

DUFRÈRE.

Il n'y a pas de plainte?

COURTIN.

Non... non... aucune plainte déposée... du moins pas encore... Depuis la mort de cette petite Mézy... vous pensez... on a fait des ragots, dans le quartier... Mais de là à exhumer le corps... à pratiquer l'autopsie... J'ai tenu, cependant, à rendre visite au Commissaire de police... Et je m'en félicite...

DUFRÈRE.

Ah!..

COURTIN

Un homme charmant... Vous concevez qu'il s'est mis en frais pour moi... de l'esprit...

DUFRÈRE.

On ne cherche pas à vous atteindre?

COURTIN

Rien du tout... Le mot d'ordre, m'a-t-il dit^ c'est: « Pas d'at-laires... pas d'alïaires!.., pour toutes les aïï'aires ! »

DUFRÈRE.

Ils sont d'ailleurs couverts par le certificat du médecin: ((Tempérament cardiaque... Grise cardiaque. » Le docteur est formel,

COURTIN

Ah ! c'est qu'on le suspecte un peu.

DUFREÈRE.

Comme médecin de l'établissement ?

Non... à cause de ses opinions politiques. « Il est très mal noté », m'a dit le Commissaire. C'est ennuyeux.

DUFREÈRE.

En somme, pas de mauvaises intentions contre vous? vous n'êtes pas visé?

COURTIN

J'ai sondé mon homme... Il est fin... Il m'a compris à demi-mot... ((Monsieur le Sénateur, m'a-t-il dit, j'ai connu un temps où nous dépendions du Ministère de l'Intérieur... Aujourd'hui,

ACTE DEUXIEME

nous ne dépendons plus que des journaux... Si vous avez une bonne presse... je ne mettrai même pas les pieds au Foyer... Mais avec une mauvaise presse! »... Aussi, le ton de ce petit journaliste, tout à l'heure...

DUFU EUE.

Vous avez été peut-être un peu nerveux, uu peu dur avec lui?

COUKTIN.

Non... Il faut impressionner ces gens-là... Je l'ai reçu dans la galerie, exprès... à cause des colonnes... Mon chapeau, ma canne... exprès... Il se forçait pour être impertinent, ce gamin !...

DU FRERE

Son journal n'est lu par personne.

COURTIN

Mais il fait la loi à tout le monde. Un temps.) Et «ette Rambert ! Oh ! elle peut se vanter!... Une femme infernale !

DUFRÈRE.

Est-ce que l'abbé n'est pas un peu porté à exagérer ?

COURTIN, regardant Dufrère.

Mon cher... vous n'avez pas l'air de vous douter de la responsabilité que j'ai.

DUFRÈRE

Enfin, que comptez-vous faire?

COURTIN, nerveux.

Je n'en sais rien... L'abbé Laroze, lui, parbleu!... tout cela ne le gêne pas. Il n'y a que Mlle Rambert de coupable... Il n'y a qu'à

renvoyer Mlle Rambert... Le bouc émissaire...

DUFRÈRE.

C'est un système qui a toujours réussi au clergé, depuis le grand prêtre d'Israël.

COURTIN

Il a du bon... (Changeant de ton.) Mais cette Rambert... vous ne savez pas quelle femme c'est...

SCÈNE VIII Les Mêmes, L'ABBÉ LAROZE

L'ABBÉ, s'épongeant le front.

Eh bien?... Renvoyée?

COURTIN

Pas même encore arrivée...

L'ABBÉ

Ah!... Extraordinaire!... Quelle coquine!...

(Changeant de ton.) Est-il vrai des journalistes ? . .

Depuis ce mot du Commissaire...

COURTIN

Dufrère en a vu deux, ce malin... Moi-même, à l'instant...

DUFRÈRE.

Il faut s'attendre à quelque attaque...

L'ABBÉ, scaulalisé.

On oserait s'attaquer à la charité!... Mais, voyons, la eliarilé est sympathique à tout le monde... La charité a toujours une bonne presse...

COURTIN

Détrompez-vous, l'abbé... Si vous aviez entendu ce galopin !... Ils n'en veulent plus... ils la suppriment.

L'ABBÉ, levant les bras.

Supprimer la charité !... Ce sont des tous... Il faut les enfermer... (Croisant les bras.) Par quoi veulent-ils donc la remplacer?

COURTIN

Par rien... Ils réclament la justice... voilà...

L'ABBÉ

La justice ! La justice !... Mais la justice n'est pas de ce monde.

COUBTIN.

Il ne faut pas trop le leur dire...

L'ABBÉ

C'est déjà bien beau de l'espérer dans l'autre

Il paraît que ça ne leur suffit plus.

ACTE DEUXIEME

L'ABBÉ

Bon!... Mais les pauvres?... Qu'est-ce qu'ils en font ?

COURTI^

Ils les suppriment aussi...

L'ABBE, se prenant la tête à deux mains.

Plus de pauvres !... Plus de pauvres ! Mais c'est la fin du monde ! (Changeant de ton.) Oh ! monsieur le baron, je vous en supplie... n'hésitez plus... i faut vous débarrasser de. Mlle Rambert... vous en débarrasser sur-le-champ !... Ecrivez... écrivez à tous les journaux que Mlle Rambert est parue du Foyer. . . partie. . . partie. .. Voilà ce que j'appelle une bonne presse.

UN VALET DE PIED, à la porte de droite.

Mlle Rambert demande...

(Courlin fait un geste pour qu'on introduise Mlle Rambert et se tourne vers l'ablie qui se frotte les mains.)

COURTIN

Vous allez voir comme ce sera commode!... <A Dufrère.) lufor-
mez-vous donc si la baronne est rentrée... Et qu'elle vienne.

(Dufrère sort.)

L'ABBÉ

Pas de sentiment, monsieur le baron. Pas d'explications, non plus... Vous êtes édifié... Soyez ferme.

(Entre Mlle Rambert.)

COURTIN, L'ABBÉ LAROZE, MADEMOISELLE RAMBERT

COURTIN

Ah ! vous voilà !

MADEMOISELLE RAMBERT

J'attends, depuis un bon moment, monsieur le Président.

COURTIN

Et moi, mademoiselle... je vous attends depuis ce matin.

MADEMOISELLE RAMBERT

Il fallait me prévenir... Vous savez que tous les
mercredis... (Geste de Courtin; haussement d'épaules de
l'abbé.) En tout cas, monsieur l'abbé le sait, lui

ACTE DEUXIÈME

L'ABBÉ

Oh ! moi, mademoiselle... je ne m'occupe que de mes affaires... que de mes affaires...

COURTIN

Vous devez savoir pourquoi je vous ai convoquée?

MADemoiselle RAMBERT

Aucunement...

(L'abbé rioclie, se frotte les mains. Mlle Rambert le regarde, hausse les épaules.)

COURTIN, tout à. coup furieux, croisant les bras.

Savez-vous, mademoiselle, quelle dislance il y a entre les lils?... dans les dortoirs?

MADemoiselle RAMBERT, étonnée.

Quoi?

COURTIN

Vingt centimètres, mademoiselle... à peine vingt centimètres... Et savez-vous combien de baiunoires ?

MADemoiselle RAMBERT

Ce n'est pas d'aujourd'hui... (Regardant Courtin avec surprise.) Me ne Comprends pas.

COURTIN, se calmant un peu.

C'est vrai... Je m'arrête à des vétilles... quand

j'ai à vous reprocher des choses si graves... si scandaleuses...

Si abominables!...

(Il .se frotte les mains.)

COURTIN

J'ai VU Louiselte Lapar...

L'AB BÉ, vivement.

Mademoiselle ne niera pas...

MADemoisELLE RAMBERT, à Tabbé.

Qui vous dit que je veuille rien nier? Je revendique, au contraire, la responsabilité de mes actes.

L'ABBÉ

De tous?

MADemoisELLE RAMBERT

De tous...

L'ABBÉ

Même de l'escamotage des obsèques... (Levant les bras.) oh ! de la pauvre petite Mézy...

MADemoisELLE RAMBEUT, regardant Coiirtin.

Est-ce à propos de la petite Mézy?

ACTE DEUXIÈME

COURTIN.

Il ne s'agit pas de la petite Mézy... Un malheur... est un malheur... Mais toutes les autres qu'on brutalise, qu'on martyrise?

Monsieur le baron, vous le savez, j'ai élevé de grandes dames... Vous n'ignoriez pas non plus comment j'entendais élever des filles pauvres...

COURTIN, interrompant.

C'étaient des théories...

MADemoiselle RAMBERT

On n'élève pas, comme des enfants de millionnaires, comme des filles de marquises, des petites malheureuses condamnées à rester, toute leur vie, ouvrières ou domestiques. Il faut les préparer à la misère qui les attend.

COURTIN.

Le fouet à la main?

MADemoiselle RAMBERT

On n'a pas toujours le choix des moyens quand on doit mater des créatures que tous les démons travaillent.

il ^ LE FaYER

COURTIN

Et les témoins?... Les autres... qui regarderaient?

MADemoiselle RAMBERT

L'exemplarité... Les punitions et les récompenses... avec Texemplarité... toutes les religions, toutes les morales, toute la vie repose là-dessus... depuis le catéchisme avec l'Enter et le Paradis, jusqu'à la loi avec les prisons, les médailles, la Légion d'honneur...

(L'abbé liausse les épauilles.)

COURTIN, sardonique.

Et la guillotine?... (Changeant de ton.) C'est un système.

MADemoiselle RAMBERT

C'est le mien.

COURTIN, se contenant à peine.

Eh bien, mademoiselle, vous trouverez bien que je vous prie d'aller l'appliquer ailleurs.

(L'abbé se frotte les mains.) MADemoiselle RAMBERT, très calme.

Mais je ne demande pas mieux...

ACTE DEUXIEME U

L'ABBÉ

À la bonne heure !

(Un temps.)

MADemoisELLE RAMBERT

Avec l'existence qui m'est faite... les soucis...

les reproches..., (Reganlant l'abbé qui hausse les épaules
et ricane.) la jalousie... l'espionnage. ..j'en ai assez.

COURT IN

Mademoiselle...

MADemoisELLE RAMBERT, interrompant.

Je suis à bout de forces et aidée... il faut voir!... Presque plus
de personnel... pas d'argent... jamais d'argent... Aucun n'est payé.
Les fournisseurs viennent me faire des scènes tous les jours... on
me menace... on m'insulte... en plein vestibule du Foyer... devant
les petites... On me traite de voleuse jusque dans la rue...

cou I! TIN, interrompant.

Mais, mademoiselle... vous vous méprenez. 11 n'est pas
question...

MADemoisELLE RAMBERT, interrompant.

La semaine dernière, vous m'aviez promis quinze cents
francs... Je ne les ai pas eusj naturellement.

COURTIN

Vous savez bien...

MADemoiselle RAMBERT, iilerrom|iant.

Voilà plus d'un mois que vous m'annoncez une somme, sur l'allocation des cent mille francs du Pari Mutuel... Je ne l'ai pas eue davan lage... Parbleu !

COURTIN

Mais, mademoiselle, vous savez bien que j'ai dû payer les entrepreneurs...

MADemoiselle RAMBERT, énergiquement.

Six mille francs, oui!... (Un petit silence.) Non^ non... Je n'aspire qu'à m'en aller...

COURTIN, aimable.

Je tiens à vous dire que, si je piiis vous aider...

MADemoiselle RAMBERT, très digne.

Je vous remercie.

COURTIN, poursuivant.

Et qu'en raison de la précipitation de votre départ...

(Geste de Mlle Rambort.)

ACTE DEUXIÈME

L'ABBÉ

Si, en effet, comme vous le disiez, je crois, mademoiselle... vous vouliez bien parler aussitôt... demain...

MADemoiselle RAMBERT

Eh là! monsieur l'abbé... Demain?... comme vous y allez !... Personne n'a dit demain... Je ne

suis pas une criminelle... (Regardant Courtiu avec insistance.)
ni une voleuse...

COURT IN, conciliant.

L'abbé entendait très piochainement...

MADemoiselle RAMBERT

Pas même, monsieur le baron... pas même !... Tout dépend.

COURTIN, se levant, hautain.

Mais de quoi donc, mademoiselle?

MADemoiselle R A M B E R T, énergi que.

Je ne veux pas... je ne supporterai pas... qu'on puisse dire que je ne m'en vais point du Foyer les mains nettes.

COURTIN, aimable.

Nous différons d'avis sur l'application de certaines méthodes pédagogiques... Gela n'entache

en rien voire probité, à laquelle je ne saurais trop rendre hommage.

Oh! mais... pardon!... Ces sortes de certificats... ne me siif-
fisent pas... Je veux bien m'en aller... je le désire même, mais le
jour seulement où la comptabilité du Foyer... (S'arrêiani

et regardant Courtin bien en face.) VOUS SCul, monsieur

le baron, savez combien elle est embrouillée... le jour seule-
ment où celte complabililé sera remise en ordre parfait... Sinon,
je ne m'en irai pas.

L'ABBÉ

Vous ne vous en irez pas?

(Il hausse les épaules.)

MADemoiselle R A M B E R T, très énergique.

Non, monsieur l'abbé.

COURTIN

Des menaces?

Nullement... Des conditions.

COURTIN

Vous vous permettez?... Prenez garde!...

Après tout ce que vous avez fait... ne m'obligez

ACTE DEUXIÈME U

pas à déposer contre vous une plainte au Parquet... une plainte que la pitié seule...

MADemoiselle R A M D E P. T, très douce.

Oh! monsieur le baron... je vous en prie.. Pour vous plus que pour moi... n'appellez jamais la justice au Foyer!

GOURTIN, colèrp, in;iiis gêné.

Qu'est-ce que vous dites?... Qu'est-ce que vous avez osé dire?

L'ABBÉ, à Couilin pour le calmer.

Je vous en prie... je vous en prie !... (A Mile Rambert.) Où prenez-vous, mademoiselle, que les dettes ne seront pas payées... que tout ne sera pas remis en règle... et bienlôt?

COUR TIN, à l'abbé, criant.

Ça ne la regarde pas... Les questions d'argent ne la regardent pas.

MADemoiselle RAMBERT

Je vois avec plaisir que monsieur l'abbé, eu homme d'ailaires, me comprend très bien, lui...

lis LE FOYER

(Détachant les mots.) Une fois les dettes payées... la comptabilité à jour... voire servante.

(Elle fait la révérence et sort sans saluer l'abbé. Courtin, qui n'a pas répondu à son salut, la regarde quelque temps, et, quand elle est sortie, tombe lourdement sur le divan. I

SCENE X .COURTIN, L'ABBÉ LAROZE

L'ABBÉ

Elle ne m'a même pas dit adieu... Mais elle s'en va... c'est l'essentiel.

COURTIN, toujours affaissé.

Elle n'est pas encore partie.

L ABBÉ

Allons donc! Mais si... de gré ou de force...

COURT IX, se levant et se promenant.

Vous avez eu tort de la brusquer... Elle peut nous causer énormément d'ennuis... Elle sait bien ce qu'elle dit. la canaille!

L'ABBÉ

Alors, mettez-vous en règle.

ACTE DEUXIÈME U

COURT [N

Du jour au lendemain, c'est impossible.

LAIJBÉ.

Qu'elle reste seulement huit jours... c'est tous les journaux qui seront pleins de nos affaires... Il faut payer.

COURT IN

Mais le moyen? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je cherche.

L'ABBÉ, exalté.

Tenez! monsieur le baron. . quand je devrais supplier tous nos amis... supplier les bons Pères... me jeter aux genoux du Nonce...

G ou li TIN, liaussaiit les épaules.

H vous donnera sa bénédiction... (En marciaint, il

•s'arrête devant la petite porte de gauche, l'ouvre, regarde, itp-
pelle.) Thérèse! Thérèse! (Refermant la porte.) Ah !

je ne comprends pas que la baronne ne soit pas encore rentrée
!

L'.VIÎDÉ.

Écoutez, monsieur le baron... Il faut prendre les grands moyens... les moyens révolutionnaires... Tant pis!... Si vous voulez consentir à

enlever la vice-présidence du Comité à la baronne Schomberg... je me fais fort...

COURTIN

Parce qu'elle est protestante?

Hé ! oui !

COURTIN

Vous êtes fou !... C'est tout un monde qu'on se ferme... Je regrette assez d'avoir, au moment de l'affaire, laissé mettre dehors Mme Salomon Lévi. (S'ailimant.) C'est curieux ! vous vous entêtez à faire de moi un ultra... Mais non... Je suis un impérialiste... un libéral... Ah ! VA puis, tenez, vous êtes assommant. Vous me voyez inquiet, énervé, et au lieu de me calmer... de me dire des choses sensées... vous êtes là à me raconter des histoires...

L'ABBÉ, penaud.

C'est bien ! C'est bien ! Si vous ne voulez même pas que je tente quelque chose!...

COURTIN

Mon pauvre ami !

(Entre Dufrère.)

SCÈNE XI Les Mêmes, DUFRÈRE

COURTIN, vivement.

La baronne?

DUFRÈRE, une carte à la main.

Non... C'est M. Arnaud Tripier...

COUR 'UN, sursautant.

Arnaud Tripier!... Ah! mais! Ah!... mais!... Vous êtes sûr? Arnaud Tripier?

DUFRÈRE, lisant la carte.

J.-B. Arnaud Tripier... ancien député.

(Il passe la carte à Conrtiii qui, apri-s y avoir jeté les yenx, la déchire.^

LABBÉ

Encore des ennuis?

COURT IN, sans répondre.

Mais... il n'est jamais Tenu ici?

DUFRÈRE.

Que je sache...

COURT IN, rénécliissant.

Cet Arnaud Tripier, à présent!... Il ne manquait plus que f\i !

L'ABBE, timidement.

Peut-on savoir?... Qu'est-ce que c'est?

COURT IN, à l'abbû.

Un de ces hommes qui rôdent au parlement les jours de crise, (insistant.) Un homme dont le gouvernement se sert pour des négociations louches... Comprenez-vous?... Est-ce que le gouvernement va mettre, lui aussi, son nez au Foyer?

L'ABBÉ

M. le baron... il ne s'agit peut-être pas du Foyer... Pourquoi voulez-vous qu'il s'agisse du Foyer !

Alors? pourquoi viendrait-il?

L'ABBÉ

Avec un gouvernement pareil !... Est-ce qu'on sait?

COURTIN, mai-clianl fiévreusement.

C'est impossible!... C'est impossible!... Ils n'oseraient pas.

ACTE DEUXIÈME

L'ABBÉ

Ils n'oseraient pas?... Avec ça! Ils ne respectent plus rien.

COURTIN, à l'abbé.

Mais taisez-vous donc, vous! (Il marche. — a Du-frère.) Que voulez-vous?... Il faut le recevoir.

(Dnfrère sort. — L'abbé Laioze prend son chapeau.) Quoi ?
vous partez aussi?

L'ABBÉ

Oh ! un homme du gouvernement !

COURTIN

Vous me laissez... tout seul?

L'ABBÉ

Monsieur le baron... nia robe ne ferait que l'exciter...

(11 salue et sort.)

GOURTIN, ARNAUD TRIPIER, UN VALET DE PIED

^Rcsté seul, Courliiii va à la glace, lisse nerveusement ses cheveux et ses f.ivorii', considère le buste de Napoléon.)

UN VALET, annonrant.

M. Arnaud Tripier.

ARNAUD TRIPIER, li'ger accent méridional. Monsieur le Sél-Mteur... (Il serre avec effusion la mairi

que Courtiiii lui lend.) Monsieiiii' Ic Sénateur, j'ai eu le bonheur de vous donner, parfois, des renseignements utiles. (Courlin incline légèrement la (cte.) Je vieUS

aujourd'hui vous en apporter un qui peut avoir

son prix. 'C.ourtin kii indi(iuo un siège.) Merci ! (S'asseyanl

et ôtant des gants douteux.) L'ordre du jour, au Sénat, va être complètement modifié, nos amis veulent faire venir tout de suit« la discussion de la loi sur renseignement.

COURT! N, négligemment.

Ah !

ARNAUD TULPIKIt.

Oui, vous concevez... On approche de la fin de la session... et le gouvernement désire...

COURT IN, interrompant.

Oh ! que je prenne la parole un peu plus tôt, un peu plus tard...

ARNAUD TRIPIER, jouant rétonnonient.

Comment? Vous allez prendre la parole ? Bah ! et moi qui... Oh ! ça, c'est admirable ! A la bonne heure, voilà qui est crâne !

COURTIN, se forçant pour sourire.

Que voyez-vous là d'extraordinaire?

ACTE DEUXIÈME

AUNAUD TRIPIER, très aimable.

Je vois... Je vois... A'ous ne voulez pas nous priver d'un beau discours. Tant mieux.

COURT IN, emphatique.

Si je monte à la tribune, Monsieur, ce n'est pas pour y chercher un vain applaudissement... c'est pour y apporter la juste

protestation d'une minorité qui ne s'illusionne pas sur ses forces, mais qui i^arde intact le respect de ses convictions el de ce qu'elli^ croit être la véritable tradition du libéralisme français... (Pins simple.) Et pourquoi, je vous prie, ne prendrais-je pas la parole?

ARNAUD TRIPIER, après une courte iiésitation.

Sans doute, sans doute... (Un temps.) Ah! quel malheur qu'un gouvernement — ceci entre nous n'est-ce pas — qu'un gouvernement comme celui que nous avons soit incapable de comprendre un caractère tel que vous.

G ou R TIN.

Oh!

ARNAUD TRIPIER

Que voulez-vous? Pas un homme d'esprit au gouvernement, pas un qui ait vraiment le pied parisien. Le Président du Conseil peut-être? et encore. Mais le reste?... Des avocats de leur pro-

vince, des médecins de leur canton... Ah! (Un temps.) Attacher de l'importance à des histoires de petites filles fouettées...

COURTIN

Ah! Ah!

ARNAUD TRIPIER

A de prétendus scandales? Bah!... Bah !... Ils feraient bien mieux de surveiller leurs instituteurs... Et parce qu'il y en a une

de morte, ils poussent des cris! Des provinciaux! des sectaires!
Est-ce qu'on fait une omelette sans casser des œufs ?

COURTIN

Mais, Monsieur.

ARNAUD TRIPIER, avec lyrisme.

La Patrie a ses martyrs, la religion a ses martyrs... (Un sourire.) Pourquoi la charité n'aurait-elle pas ses martyrs ? Eh oui !

COURTIN

Vous allez un peu loin. D'ailleurs, je ne comprends pas bien. Expliquez-moi quel rapport il peut y avoir entre des fautes, mettons des fautes qui auraient pu être commises, et la discussion de la loi sur l'enseignement.

ACTE DEUXIEME

ARNAUD TRIPIER, bonhonnête.

Aucun, évidemment. (Un temps.) Mais parce qu'il dépend du gouvernement que l'affaire aille ou non des suites... il s'imaginait déjà que vous n'auriez pu lui tenir tête.

COURTIN, agacé.

Quelle affaire?

ARNAUD TRIPIER

Mais l'affaire du Foyer.

COURTIN

Oh! oh! Le calcul est trop simple... la manœuvre un peu lourde.

ARNAUD TRIPIER

Des lourdauds, je vous dis. Ah ! ces mœurs nouvelles de la démocratie!... Leur politique? Penh ! Pour un rien ils vous mettent le marché à la main... Ils viennent vous dire: « Picnoncez à nous créer des difficultés et nous étouffons l'affaire... » Car aujourd'hui dans toutes les affaires il y toujours une sale affaire, hélas!

COURTIN, après réflexion, hautain.

Je ne demande ni grâce, ni faveur... Qu'ils fassent ce qu'ils veulent... Tant pis pour ceux qui auront suscité le scandale !

ARNAUD TRIPIER.

Evidemment, évidemment... (Sans avoir l'air dy toucher.) Au surplus, s'ils viennent vous demander l'emploi des sommes importantes qu'ils vous ont données, des derniers 100.000 Francs du Paris Mutuel.

cou HT IN', qui s'énerve, iutcrrompanl.

Ah! pardon !... pardon!... Dieu merci, aucun de nos établissements n'est soumis au contrôle du gouvernement. Ce n'est pas que j'aie rien à redouter, je serais le premier à réclamer la lumière, toute la lumière. Mais il y a là une question de principe : le gouvernement n'a pas le droit de demander leurs comptes aux

établissements de charité... Alors ilss'imaginentque je vais la voter, leur abominable loi?

ARNAUD TniPiEr,.

Oh ! ils n'exigent pas tant!... Vous renoncerez seulement à votre tour de parole, je suppose.

COURT IN, ironique.

Vraiment?

ARNAUD TRII'TEI!.

On peut être forcé de l'aire un voyage. On peut être malade. On a bien le droit d'être malade.

ACTE DEUXIÈME

COUÎTIN, énergi(iuement.

Mais pas le droit de se désijonorer. Quand on porte le nom que je porte... qu'on est membre de l'Académie Française... qu'on a l'honneur de représenter un département français... et le devoir de porter la parole au nom des intérêts les plus sacrés de la France!... Ah ! il faut qu'on me croie tombé bien bas pour oser me proposer un pareil marché.

ill marche... marche avec agitation. — Un silence.) ARNAUD TRIIMKR, d'un ton pénétré.

Monsieur le Sénateur... Rappelez-vous Leverrier... le pauvre Leverrier.

COURT IN, criant.

Leverrier! Leverrier!... un escroc!... un escroc!... C'était un escroc!

ARNAUD TRIPIER

En êtes-vous bien sur? C'était un homme puissant, lui aussi.

cour. TIN.

Allons donc!

ARNAUD TRIPIER

Un député... un ancien minisire... (insistant.) un di.'S leurs!... eh bien, ils l'ont exécuté sans pitié... exécuté...

COUKTIN.

Celait justice!... Un escroc, je vous dis...

ARNAUD TRIPIER

Oli ! monsieur le baron, quand on veut perdre un liomme !

cou RiIN, criant et marchant et se bouchant les oieilles.

Je ne suis pas un Leverrier... Je ne suis pas Leverrier...Vous m'insultez!... je ne suis pas Leverrier.

ARNAUD TRIPIER

Excusez-moi! Mais ce pauvre Leverrier était un ami. Tenez, j'ai déjeuné avec lui la veille de son arrestation, oui, la veille de son arrestation. (Un temps.) Trois Semaines après il passait en correctionnelle...

COURTIN

Vous êtes fou ! Vous êtes fou ! Vous ne savez pas ce que vous dites.

(Malgré ses efforts, il chancelle un peu et se retient au dossier (l'un fauteuil.)

ARNAUD TRIPIER, revenant pour le soutenir.

Monsieur le baron.

COURTIN, le repoussant, la voix un peu étranglée.

Ce n'est rien! une faiblesse!... J'ai eu une

ACTE DEUXIÈME ICI

jeune fatigué. Je n'ai pas déjeuné. Je suis fatigué, très fatigué. Laissez-moi, allez-vous-en.

ARNAUD TRIPIER.

Je vous demande pardon... bien pardon... Je ne croyais pas... je m'en vais.

COURTIN.

Allez-vous-en.

ARNAUD TRIPIER.

Je m'en vais. (Tout près de lui.) Croyez-moi pourtant, ces gens-là sont féroces... A votre place, j'irais les voir. Tenez, mon-

sieur le Président du Conseil?.. 11 fait grand cas de vous... Aujourd'hui vous pouvez encore causer... ^u touche répauc de Courtin qui frissonne.) Mais demain!...

(Entre TluTt'se.)

SCÈNE XIII Les Mêmes, THÉRÈSE

THÉRÈSE

Oh ! pardon !... Vous m'avez fait demander?

COURTIN

Un mot à vous dire... (Présentant.) M. Ai'naud Tripier...

ARNAUD TRI1>IEI!, s'inclinaiil.

J'ai déjà eu l'honneur, madame la baronne, de vous être présenté.

THÉRÈSE, après avoir regarde Conrtin {||iii fixe le lapis.

Je vous demande pardon, monsieur.

ARNAUD TP. IPIEI;.

Cet hiver... à l'ambassade d'Italie...

THÉRÈSE

En effet.

ARNAUD TRIPIER

Quelle charmante femme que la marquise Reversi !

Tout à fait charmante.

ARNAUD TRIPIER

Saviez-vous que sa grand'tante ei't servi de modèle à Stendhal pour sa comtesse Pielranera, de la Chartreuse?

THÉRÈSE

Ah!

SCÈNE XIV THKRÈSK, COLiRTIN

THÉRÈSE, allant très vite vers Courtin.

Qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes tout bouleversé... On me dit que vous m'avez fait demander jusqu'à quatre fois'?... Enfin, que se passet-il?

COURTIN

Des choses très graves...

THÉrtSE.

Où? Quoi?

i6i LE FOYER

COURTIN

Au Foyer... ici aussi... pour vous... pour moi, un scandale... (il se met à nKucher.) un scandale et la ruine.

tiéuèsl:.

Qu'esl-ce que vous me dites?... Depuis ce matin?... C'est cette lettre anonyme qui vous met dans cet état? Je ne vous reconnais plus.

COUr.TIN, très nerveux.

Cette lettre anonyme?... Mais vous lairezvous?... Me laisserez-vous parler?

THÉRÈSE

Quel ton!

COOUTIN.

Je n'ai pas le loisir de chercher mes mots... Cela presse... Vous savez, Dufrère vous a dit, que j'ai passé toute la matinée au Foyer.

THÉRÈSE

Oui.

COURTIN

Ce que j'ai recueilli... vous ne pouvez l'imaginer... Mais ce n'esl pas ça!

Alors?

ACTE DEUXIÈME

COLRTIN,

Je renire tout à riieiere... et je trouve une espèce de petit journaliste qui sait tout déjà, le prend de haut, nie lait la leron, avec qui j'ai la stupidité... la stupidité de discuter.

TIIÉUÈSE.

Mais enfin, mon ami... ce n'est pas vous qui avez enfermé cette pauvre enfant dans un placard.

COURT IN

Il s'agit bien de ce placard...

THÉRÈSE

Ce n'est pas vous qui avez donné le fouet.

COURTIN

Il s'agit bien du fouet... Je ne sais pas pourquoi vous me parlez de ces bêtises... Asseyezvous... En deux mots, on me menace d'une enquête... Vous avez vu cet Arnaud Tripier?

THÉRÈSE

Quelle tête sinistre! Il se teint, vous savez?

COURTIN

Ah! je vous en prie!... Et savez-vous ce qu'on découvrira, au Foyer, si on va au fond des

ir.G LE FOYER

choses, et même si on ne va pas très au fond?... Le savez-voiiis?

THÉIIÈSE.

.Mais non... C'est agaçant, dites?

COURT i.\.

On découvrira que nous n'avons plus rien... et des dettes...
C'est elīrayant!...

TIIÉHÈSE.

Eh bien... il n'y a qu'à tcouver de l'argent... On trouve de l'argent pour les œuvres de charité... Et si on n'en trouve pas... mon Dieu!...

COUÎTIN.

Vous êtes inouïe! Ou ne trouvera rien... lien... Vous êtes comme l'abbé Laroze... Lo pauvre homme ne voulait-il pas s'adresser à la nonciature?... Et il y croit... Il croit au miracle... aux .-aints... à la pitié de l'Église! Ces calotins!

THÉRÈSE, choquée.

Oh!

COURTIN

C'est vrai aussi... il finit prtr m'exaspérer, avec toutes ses histoires de Jésuites.

(U se laisse loīnher sur un faileiīil.)

ACTE DEUXIÈME KïT

THÉRÈSE, allant prOs do lui.

Les Jésuites... le fouet... la nonciature... Arnaud Tripier... je m'y perds. Mais si Le Foyer ne va plus... si Le Foyer ne peut plus aller... on le fermera, voilà tout !

COURT IN, les bras levés.

Yoilà tout.

(11 se lève el niarclip.)

THÉRÈSE

Naturellement... Il n'y a pas que Le Foyer, dans la vie... vous avez votre situation, votre rôle politique... l'Académie. Dieu merci! assez d'occupations et assez d'honneurs... (ciangcant do ton.) Ne me regardez pas comme ça, vous m'affolez... dites-moi où est le scandale?

COURT IN

C'est que vous ne savez rien encore.

THÉRÈSE

Alors... dites-le moi.

COURTIN

11 n'y a plus de Sénat... plus d'Académie... il y a des comptes à rendre... (Changeant de ton.) C'est difficile à vous expliquer... vous ne comprenez rien aux affaires... 11 s'agit d'affaires... de

comptes... Enfin... mettez que l'argent qui manque au Foyer... existe... qu'il y en ai(... qu'il y en ait même beaucoup...

THÉRÈSE

Et?

COURT IN, embarrassé.

Et que ce soit moi qui le doive... que j'en sois responsable... mais que je ne l'aie plus à madis-]Oosition... que je ne puisse pas le réaliser... Comprenez-vous?

THÉRÈSE, (Ictoiiniant les yeux et lentement.

Oui... oui... je comprends... J'y suis.

CoURTI>.

C'est heureux! (ii soupire. ;) Que voulez-vous?... J'ai eu deux années très dures... de grosses pertes à la Bourse... j'ai cru à la chance... j'ai...

THÉRÈSE, doucement.

]lon ami... ce n'est pas moi qui vous demande des explications. Ce ne serait pas à moi... vous n'êtes pas le seul coupable... Et vous ne me faites pas de reproches!... Gabriel, c'est très généreux... très généreux. Mais, pourquoi ne m'avoir pas avertie... prévenue? (Sc .lé-aiüam, résolue.) Maintenant, il ne s'agit plus de tout ça! Il faut trouver la somme! Voyons.

ACTE DEUXIEME

COURTIN

Elle est énorme.

THÉRÈSE

Ou'esl-ce que cela fait?... Il faut la trouver.... il n'y a qu'à la trouver.

(Devant la glace, elle ôte son chapeau.) COURTIN.

Je te dis qu'elle est énorme... Peut-être trois cent mille francs!

Ça ne fait rien... Il n'y a qu'à la trouver... Dieu merci, Ui n'es pas le premier venu... nous avons des amis...

COURTIN

^lais le temps? Le temps de réunir une somme pareille! Les amis? Qui? Qui? Et cette Rambert qui sait tout et me fait chanter!

THÉRÈSE, énergique.

Ça! nous allons voir.

COURTIN

Elle m'a mis le marché à la main... Et le gouvernement! Les canailles! ils seraient trop contents de me déshonorer ..

170 LE FOYEU

THIÉUÈSE.

Mais non... Un gouvernement cherche toujours à éviter le scandale.

COURTIN

Est-ce que ceux-là sont des liorames de gouvernement?... Pour un rien, ils perdent la tête. Un article de journal... et ils seraient bien capables de me faire arrêter.

THÉRÈSE

Tu es fou ! (Le remaniant, s'elTarant.) AlorS, raison de plus... (Criant.) 11 n'y a qu'à trouver la somme... la trouver... Voyons... Ut puis, calme-toi...

(Elle s'assied.)

cou it TIN.

Je l'admire, tiens !

TllÉliESE.

Écoule-moi un peu. La marquise d'Ormailles? Enfin, c'est votre tante... Elle n'a pas d'enfants... Elle vous aime beaucoup... Elle s'intéresse au Foyer.

COURTIN

J'y ai pensé. Pour elle, la somme est trop forte.

THÉRÈSE

Le baron Glanez ?

ACTE DEUXIÈME

COULLTO.

Celui-là... il faudrait lui expliquer... Peut-être qu'avec du temps? Mais je ne peux pas courir le risque d'un refus. Je me serais compromis pour rien.

THÉRÈSE

Robert?

COURTIN

Il est en Amérique.

THÉRÈSE

C'est vrai! Diable! Diable! Les Ponvalier?... Je suis bête... Mme d'Avranclies?

CoURTIN>.

Trois cent mille francs!... Nous ne trouverons personne... rien... rien... J'ai cherché, va !

THÉRÈSE

Le moyen de l'abbé?

COURTIN, haussant les épaules.

Un roman du Petit Journal.

THÉRÈSE

Lerible ?

COUR TIN

J'ai pensé à tout... et tout, tout est impossible?

•172 l,E FOYEU

THÉRÈSE

Alors?... Mais ne inarcliez donc pas comme ça... arrêtez- vous !

GOUr.TIN, s";irrelaiit dcviil ThiJiX'SP.

Vous n'avez pas compris?

THÉP.ÈSE.

.Mais non... j "ai horreur des cliaiades. cour.Tix.

Il nous faut quelqu'un à qui on puisse parler ouvertement...
Vous sentez la difficulté d'expli •quer même à Robert... même à
mon frère...

(H se rapiMMcho encore.)

TtLIiÈSb;, iiKiuièlo.

Que voulez-vous dire?

cou Pi TIN, presque bas.

Il nous faut un ami... un ami éprouvé.

THÉRÈSE, l.'ès vite, criant.

Biron?

COUnTIN.

Eh bien?

(Un silence.) THÉI'iÈSE, après un regard lixé sur Cuurtin, lri'< fort.

.Moi ? (Coiiriiii se tait.) Jamais de la vie !

ACTE DEUXIEME

COUR TIN, d'abord doucement.

Vous êtes une enfant... Cent fois vous avez eu recours à lui... pour des bêtises... des notes ennuyeuses... Il s'agit, à présent, de toute notre situation qui peut être irrémédiablement compromise... qui l'est... Et vous hésitez?

THÉRÈSE

Jamais... non... jamais...

COURT IN, so contenant mal.

Mais c'est lou ! C'est fou ! Vous ne réfléchissez pas... vous ne comprenez pas... Je ne vous en veux pas... vous ne comprenez pas... Réfléchissez.. . Vous avez bien confiance en moi ? . . . C'est la fin... je vous dis que c'est la fin.

THÉRÈSE

Jamais !

COURTIN

Faut-il que je vous en prie? Thérèse... voyons... vous n'êtes pas sottre... ni méchante?...

THÉRÈSE

Je vous Tai dit... je vous le répète... Jamais... Jamais...

COURTIN, s'animant.

Pourquoi? Mais pourquoi? Pourquoi? pourquoi ? mule que vous êtes !

THÉRÈSE, se contenant.

Ne VOUS emportez pas... Restons calmes... {me

crible son chapeau de cnu[is d'épingle.) VouS VOUS énci'-

vez... c'est vous qui devriez comprendre... Il y a des choses qui sont possibles... il y en a d'impossibles ! Ne me demandez pas l'impossible... ne me demandez pas la seule chose... Mais comprenez donc !

cour.TiN.

Ce sont des bêtises qui vous arrêtent... je [sais bien... des bêtises.

THÉRÈSE, les yeux baissés, la voix sourde.

Nous ne pouvons plus parler... C'est aïïreux !... Nous ne pouvons pas en dire davantage. (Le regardant.) Tenez... voulez-vous?... nous allons partir... laisser tout là...

COURTIN

Ce serait l'aveu... Je ne peux pas... Et puis, c'est absurde...

THÉRÈSE

.le vous en prie! Vous travaillerez... vous reprendrez vos livres... votre Histoire de V Impératrice Joséphine... je l'aimais tant !

COURTIN

Tout cela est trop loin de moi.

ACTE DEUXIÈME

THÉRÈSE

Ne dites pas ça... ne dites pas ça... Avec un peu de courage... vous referez votre vie.

COURTIN, violent.

En prison !

THÉRÈSE, affolée.

En prison! en prison!... Mon Dieu! Alors, partons... partons tout de suite... partons très loin.

COURTIN, saisissant les mains de Thérèse et la repoussant brutalement.

Oui... avec le petit d'Auberval?

THÉRÈSE, avec rage, frottant son poignet.

Ah ! il ne fallait pas prendre l'argent qui ne vous appartenait point.

COURTIN

L'argent appartient à tout le monde... On s'en sei't, voilà tout.

THÉRÈSE

Ça, c'est du Biron... On s'en sert... et puis on ne veut ni le rendre ni aller en prison.

COURTIN

Un baron Courtin ne va pas en prison pour des affaires d'argent.

THÉRÈSE

Un baron Courlin peut tout faire... escroquer, voler... consentir à toutes les ignominies, à toutes les saletés... mais il ne veut pas aller en prison... C'est trop commode.

COURTIN

Par un entêtement slnpide... des scrupules ■d'idiote... vous me condamnez... vous ne savez pas à quoi vous me condamnez... Je vous ai pourlantlaissé vivre à votre guise... (Pcidunt la tctc.j Cent fois j'aurais pu... j'aurais dû vous jeter à la porte de chez moi...

THIÉU ÈSE.

Ah ! parlez-en !

COURTIN

Je ne l'ai pas fait... El maintenant... Tenez. i\h ! tenez... vous n'êtes qu'une...

THÉRÈSE, très vite, lui coupant la parole.

J'ai entendu!... (Un petit silence.) Soit! ca m'est éi^al... tout m'est é'^1l... Mais vous aurez beau prier, menacer, vous ne me forcerez pas d'aller, -chez un amant dont je ne veux plus... dont je ne veux plus... gagner l'argent qu'il vous faut !

ACTE DECXIÈME

COUUTIN, se prccipituut sur Thérèse, Li main levée.

Misérable! Tais-loi!... tais-toi:... (ii va ivnppcr.

Tliéicsc se préserve le visnge avec les mains. Les mains

•de Courtin retomiiciit.) C'esl bien ! VOUS pouvez retirer Tos mains... .Je ne vous loucherai pas... Faites €6 que vous voudrez.

^Il va lenlement, ciMiime à bout de fijrces, tomber sur le di-
van, la lèle dans ses m;iiins. Long silence.)

THÉRÈSE, se retournant et i eganlant son mari.

Mon ami... mon ami... c'est abominable !...

COURTIN, sans regarder Thérèse, le corps plié en avant, sur le divan.

Abominable ! C'est moi qui suis abominable ! Ma pauvre amie !... (Thérèse va vers Courtin.) Pou-Tquoi faut-il que je vous aie

dil... tout ce que je viens de vous dire? Jamais vous ne l'oublierez!
C'est cette avalanche aussi! Je ne vois plus devant moi que des
gens qui courent... qui me repoussent... que je n'ai plus la force,
que je n'aurai jamais plus la force... de rejoindre. On me laisse
là... tout seul... Je suis perdu... je suis perdu... J'ai honte... Je suis
perdu...

(11 pleure.) THÉRÈSE, s'asseyant à son côté, lui prenant les
mains.

Ne tourne pas la tête... regarde-moi... Nous
pouvons bien nous regarder, va ! (kiic se rapproche encore.
LaissG... laissc... Nous sommes deux pauvres malheureux !

(Long siliMicc.)

GOUFFIN.

Qu'est-ce que j'ai fait?... Mon Dieu!... Qu'est-ce que nous allons
devenir?

THÉRÈSE, à lai-voix.

J'irai...

(Elle se lève.)

COUFFIN.

Non... non... je ne veux pas... je ne veux pas...

THÉRÈSE, en larmes, les genoux au tivan.

J'irai... il nous sauvera!... (Exaltée.) Par bonté de cœur... par
pure bonté... J'en jure ma vie !

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez Biion, un petit salon oiné de tapisseries, d'après Boucher, et meublé de pièces iiistoriques du dix-huitième siècle.

Une porte s'ouvre à gauche, sur un cabinet de toilelle que la disposition du décor permet d'entrevoir. La porte du fond, à gauche également, s'ouvre sur la chambre à coucier de Diron. A droite, porte donnant sur le vestibule. Au milieu du panneau de droite, entre deux fenêtres, une cheminée; au milieu de la pièce, une table. Sur un guéridon, à droite, un miroir dans un cadre doré, figurant des guirlandes de roses, dont r|uelques-uncs le couronnent du chiffre entrelacé de Mme Dubarry. Sur une console, une petite pendule de Falconnet. Canapé, bergères, fauteuils de tapisseries, ciiaises. Contre le mur une vitrine remplie.

La pièce est ensoleillée.

SCÈNE PREMIÈRE JEAN, puis GOUP.TIN

(Au lever du rideau, Jean traverse le salon, une paire de bottines à la main... Il voit entrer Courtin et paraît surpris)

JEAN

Moasieuf le bai'on!... Monsieur n'allendait

pas monsieur le baron, ce malin... Monsieur le baron est matinal... Monsieur ne lait que se lever...

GO un TIN, (les journaux à la main.

Dites à Monsieur qu'il s'agit d'une affaire importante.

JEAN

J'y vais... Monsieur sera ici dans un instant...

[\\ sort à gauche, au fouJ. Courlin, resté seul, parcourt les journaux, jusqu'à jce que Hirou apparaisse à la porte (lu cabinet de toilette. — Il est à peine vêtu... L>ii aussi tient des journaux à la main.)

SCÈNE II COURTIN, ARMAND BIROX

(C.courtii ayite et nionfre les joiuMiaux à lîiron.) BIP, ON.

J'ai lu... j'ai lu... (ii rit.) La nagellation... dites-moi?... (ii rit.) Elles n'allaient pas mal au Foijerl... D'ailleurs, tous ces temps-ci, la flagellation est fort à la mode... (S'approcliant de la table où il bouleverse livres et pnpirrs.) OÙ dOUC ai-je foUrré

un livre que mon libraire?... ^ii cherche.) Voyezvous, cette Rambert?... Elle ne s'embêtait pas!...

ACTE TROISIÈME

COURT IN, a-acé.

Laissez donc!

BIRON

i\Jais non... Un livre... mon cher. (U fait ciariucr
un petit baisor lui bout lio se? tbijts.) Je VOUDrai? VOUS
montrer ra.

COUR TIN, agacé.

Je vous en prie !

BIRON, clier.lKint.

Dansions les journaux, c'est la note Havas qui
est reproduite. (Tenda.nt lin journal à Courlin.) Là,

pourtant, on enjolive un peu... On parle déjà de vieux Mes-
sieurs admis au spectacle... Vous m'inviterez?... (il rit.) Ma foi, j'y
renonce... Je ne devrais jamais laisser traîner ces livres-là... Ce
qu'ils intéressent mes domestiques!... (Courtin, qui

a parcouru le journal, le lui reijd.) Sérieusement, mOU
cher, ce n'est pas ce qui vous inquiète?

COURTIN

Non... D'autant que la note est très peu claire... et qu'aucun
journal ne donne les noms... « Une personnalité politique ». Il y a

beaucoup de personnalités politiques, heureusement.

BIRON

Alors?

COUr.TIN.

Ce qui m'inquiète, ce n'est pas ce qu'on dit... mais ce qu'on ne dit pas... et que je sais...

BIF.ON.

Quoi donc?

COURTIN

Un juge d'instruction...

BIRON

Hein?...

COURTIN

Qui serait nommé...

BIRON

Un juge!... vous êtes sûr?...

A peu près.

bir;on.

A peu près... à peu près... Mon cher, un juge d'instruction n'est pas nommé à peu près... Il l'est, où il ne l'est pas;... D'où?... De qui tenez-vous le renseignement?

COURTIN

De Priou qui avait déjà entendu parler de quelque cliose, à la Chambre, et qui, le soir, a pu téléphoner place Vendôme...

ACTE TROISIÈME

BIRON

Priou... n'est pas un enfant... Tiens! Tiens!

COURTIN

Il est accouru étiez moi, affolé... Nous avons causé très tard... Je n'ai pu dormir de la nuit... vous savez comme il fume... Bref, nous sommes tombés d'accord, que vous étiez le seul homme... qu'il fallait vous mettre au courant.

BIRON, avec importance, boutonnant sa chemise.

Priou a raison... Vousavez bien fait... Mais... voyons, que sait-il exactement?

CUUBTIN.

Que le garde des sceaux a eu, tard dans la soirée, une longue conférence avec le Procureur général... à propos du Foyer!

Tiens! Tiens! Tiens!... (intéressé.) 11 y a donc du vrai?... Cette directrice?...

COURTIN

Des enfantillages... Non... on peut expliquer les choses.

BIRON

Eh bien! Que craionez-vous?

COLRTIN.

Mon Dieu! rien et loiU... Une instruction est une instruction, à tout le moins un scandale... On imprimera mon nom... Les journaux avancés vont se jcler là-dessus... Vous allez voir quelle aventure!... Et même les nôtres, pour me défendre... ce sera pire encore.

BIRO».

Sans doute, c'est embêtant... c'est embêtant... Vous voulez que je voie le garde des sceaux?

cou H TIN, vite.

Je viens vous en plier... Il est toujours votre conseil ?

BIRON

Mérindol ne plaide plus pour moi, naturellement . mais il a toutes les raisons de m'èlre agréable... toutes les raisons... et beaucoup d'autres, avec...

cou UT IN.

Pourriez-vous lui téléphoner?., le voir aujourd'hui même?

BlRON.

Attendez!... Est-ce que ce n'est pas, aujourd'hui, l'interpellation Galibiou?

ACTE TROISIÈME

COURTIN

Parfaitement.

BIRON

Eh bien! j'irai à la Chambre... Je le verrai à la Chambre... Et de la Chambre... je vous rejoins au Sénat...

COURTIN

Ah ! non... pas au Sénat... voulez-vous?

BIRON

Vous avez le plus grand tort... Il faut aller au Sénat, aujourd'hui... y porler beau... et qu'on y voie un baron Courtin très chic... le Courtin des grands jours...

COURTIN

Vous avez peut-être raison... J'irai... Je remets mon sort entre vos mains, mon cher Biron.

(11 lui serre les mains.)

BinON.

Mais vous tremblez? Vous êtes glacé...

COURTIN

Je me sens un peu nerveux... un peu désesparé...

BIRON, avec importance.

Courtin, mon bon ami, rassurez-vous... Je crois pouvoir vous promettre...

COURTIN

Sincèrement?... Ah! je ne suis pas si tranquille...

(Il soupire.)

BIRON

J'ai arrangé avec Mérindol des choses autrement compliquées.

COURTIN, songeur.

Il faut tout de même que le gouvernement ait de mauvaises intentions pour qu'Arnaud Tripier soit venu...

BIRON, interrompant.

Vous avez eu la visite d'Arnaud Tripier?... Et vous ne m'en dites rien? Que vous a-t-il pro-

posé ?

COURTIN

C'est vrai... J'oubliais... Je n'ai plus la tête à moi... Tout simplement de ne pas intervenir dans la discussion sur l'Enseignement...

BIRON, tapant dans ses mains.

Je voyais venir le chantage... (Gaiement.) Tout cela est excellent!

COURTIN

Vous trouvez?

ACTE TROISIÈME

BIRON

Diles-moi... Êtes- vous décidé à faire des concessions?

COUR TIN, se défendant.

Ah!...

BIRO>'.

A l'extrême rigueur... en feriez-vous?... Il faut que je le sache...
pour Mérindol...

COUKTIN.

Ils sauront bien m'y forcer... les canailles !... Un gros
sacrifice...

BIKON.

Alors... ça va bien... ça va très bien!

COURTIN

Vous êtes admirable !

BIROX.

Mon cher... du moment que vous cédez... (Courtin s'éloigne.)
D'ailleurs, tantôt, avec Mérindol, je saurai exactement où en sont
les choses... Dès maintenant, je réponds de tout.. C'est cuit... Pas

d'instruction... pas de juge d'instruction... C'est couru... Dans un fauteuil, mon petit Courtin.

COURTIN

Riron, je vous remercie... Vous êtes le premier qui me tranquillisez vraiment... Priou m'avait affolé... Je me ressaisis... J'ai encore quelques personnes à voir ce matin... Je me sauve...,

BIROÏN.

Je ne vous reconduis pas... Je vais m'habiller...

ni lui tend la main.)

COURTIN

Allez!... allez donc!

(Il remonte imJécis vers la droite, hésitant, trouble.) BIRON, remontant à gauche.

Ça va très bien!

COU.RTIN, avant d'ouvrir la porte.

Je ne vous téléphone pas... Je vous attends...

(Il tire sa montre.)

RIRON.

Au Sénat.

COURTIN

Ne me faites pas languir...

LIRON.

Dès que j'aurai vu Mérindol!... Sapristi, mon
cher... je suis votre ami... (Ouvrant la porte du cabinet.)

ACTE TROISIEME

Jean... Frédéric... je m'habille... (En se retournant,
il voit Courtin un peu redescendu.) Qu'est-Ce que VOUS
avez encore?

COURTIN, redescendant.

Il n'y a pas que ce que je vous ai dit qui m'inquiète...

BIRON, s'avancant vivement.

Allons... allons... je me doutais bien... Asseyez-vous là, dans ce
somp tueux fauteuil...

COURTIN, s'asseyant et regardant les portes de gauche.

On peut parler?...

BIRON, très intéressé, s'asseyant aussi.

Mon cher... vous pouvez y aller... (Montrant les tapisseries.) Si
VOUS saviez cc que ces bergers et bergères ont entendu... vous
n'en direz jamais d'aussi raides...

COURTIN, après un moment.

Mon cher Biron... je vous jure... que, ce matin, je n'étais venu que sur le conseil pressant de Priou... Je ne voulais vous parler que de cette affaire de juge... rien d'autre...

BIRON, attentif.

Aïl !

COURT IN, lia peu embarrassé, d'une voix moins affermie.

Et puis, votre accueil si cordial, si chaleureux^ m'encourage à plus de confiance... encore.

BIRON, méfiant.

Ah!

COUKTIN.

Ai-je tort?...

BIRON, froid.

Mais non, voyons!

COURTIN

Yoilà... J'ai de gros... très gros ennuis...

(Bii'on se renfrogne, Courlin s'embarrasse.) Un ITialheur

n'arrive jamais seul... (Un temps.) Le Foyer... mon pauvre Foyer... pour qui j'ai tant lutté... Oui... nous traversons une crise... — ce n'est qu'une crise — mais, une crise, en ce moment... vous en sentez bien tout le danger?... (Geste indécis de Biron.) Je VOUS demande votre avis...

BIRON, évasivement.

Mon Dieu!... continuez donc.

COURTIN

Si on ne lui vient en aide... Le Foyer peut être perdu... Tous mes efforts auront été perdus... Je^ ne puis me faire à cette idée... (Un temps.) Enfin...

ACTE TROISIÈME

j'ai pensé qu'un homme généreux... un homme -de cœur... un homme, comme vous, Biron...

BIRON

Dites donc... dites donc... mon petit Courtin... je ne veux pas être trop dur... je vois l'état où vous êtes... mais, sérieusement, comme vous ne vous mettez pas à l'envers, pour me taper de cent louis... sérieusement... vous ne songez pas qu'avec un boniment, vous allez, comme ça, avant le déjeuner, me faire cracher la forte somme pour une œuvre de charité! Ah! non!...

cou UT IN.

Qu'est-ce qui vous prend? Vous êtes extraordinaire...

BIRON

C'est trop bête, ma parole!... Vous finissez par ■ être dupe de vos phrases... Le Foyer l Le Foyer!

COURTIN, se levant.

Le Foyer est une œuvre extrêmement utile... foncièrement humaine... Une belle œuvre!...

BIRON

Fuut !

COURTIN

Vous m'avez dit, vous-même, du Foyer : « Voilà du bon socialisme! »

J'ai (Jil ra, moi?

Vous...

DIRON

Alors, j'ai dit ra pour rire!... Mais je me fiche du Foi/e>\ mon bon ami... Le Foyer, c'est de la blague... ça n'esl rien... Tenez, j'aimerais mieux vous voir une écurie de courses... Au moins, c'est quelque chose... et ça vous coûterait moins cher... à moi aussi!

COURTIN, levant les bras.

Une écurie de courses!

BIRON

De vous à moi... Le Foyer vous a été utile... vous vous en êtes servi pour toutes sortes de choses... Très bien... je trouve ça très bien, ahl Mais sapristi!... ne venez pas me raconter des histoires... qui feraient soui'ire un actionnaire...

(Un temps.)

COURTIN. leniement.

Et s'il n'y avait pas que Le Foyer!... (Un temps.) S'il y avait des comptes à rendre et qu'on ne puisse pas?

ACTE TKOISIÈME

BIRON, 1res vite, presque joyeusement.

Vous?... (Courtin baisse la tête.) A la bonne heure !... Ça, je comprends.

COURTIN, presque suppliant.

Vous êtes mon meilleur ami...

BIRON, avec réticence.

Je comprends... Je comprends... Combien faut-il?

COURTIN, hésitant.

Exactement... je ne peux pas vous dire... Trois cent mille francs... (Tri-s vite.) A peu près...

CIRON

Fichtre!...

COURTIN

Et je viens, franchement... tout bonnement...

BIRON, l'arrêtant.

Eh ! la somme est forte...

COURTIN

Pas pour vous...

BIRON

Non... je ne peux pas... D'ailleurs... je vais vous dire... Je vous demande le secret... Je suis un peu gêné en ce moment...

iU LE FOYEFI

COUR TIN, amer.

Oh ! je pourrais le répéter..., sans inconvénient pour vous... On ne me croirait pas...

Gomment avez-vous pu faire une brèche pareille?... Vous entreteniez donc des archiduchesses?... Troiscent mille francs!... (Se retournant vers Courtin.) Vous êtes douc bien riche?

COURTIN, se contenant.

Moucher... cette plaisanterie...

BIRON

Je veux dire qu'une somme pareille, on ne la prête qu'à un homme excessivement riche... et...

COURTIN, interrompant.

...qui n'en ait pas besoin?

BIRON

Mais, naturellement... on ne prête jam.ais d'argent à ceux qui en ont véritablement besoin...

COURTIN

Voilà les raisons que vous trouvez... pour refuser d'aider un ami ?...

BIRON

Je ne dis pas...

ACTE TROISIÈME

COURTIN

Réfléchissez... A la suite de ces plaintes...

BIRON

Puisqu'il n'y en a pas...

Comprenez donc que l'instruction...

BIRON

Puisqu'il n'y en aura pas.

COURTIN

Aujourd'hui peut-être... mais demain?... Vous n'allez pas, pour une misère...

BIRON

Une misère?... Vous êtes bon, vous.

COURTIN

Voyons... mon ami... mon cher ami. Moi, Courlin... le baron Courtin... Ce serait épouvantable I

BIRON

Je suis navré, parbleu !... je suis navré... mais tout cela ne l'ail pas que j'aie trois cent mille francs... ta votre disposition.

COURTIN

Vous avez tant d'argent!... vous gagnez tant d'ari^ent !

196 LE l'OYELL

BIRON

Naturellement, j'ai de Targent... Tout le monde a de l'argent... mais personne n'en donne... On ne donne pas d'argent... comme (•a... pour rien... pour le plaisir... Ma parole, vous êtes comme un enfant... On voit bien que vous n'en avez pas, vous !

COUR TIN, digne.

Ce n'est pas une lionle...

BIRON, vite.

Je ne dis pas ça... Mais comprenez donc que ce n'est pas possible... Vous ne savez pas... vous ne savez pas ce que c'est de ne pas en avoir... ne pas en avoir du tout... Et tout ce qu'on lait pour

en avoir!... Donner de l'argent... ça n'a pas de sens... A partir de dix mille... de quinze mille francs... l'argent, ce n'est plus de l'argent... C'est des affaires...

(U remonte jusqu'à la cheminée.) CODRTIN.

Allez! allez!... Faites l'homme d'affaires... l'homme intraitable... A vous entendre, on dirait que vous n'avez jamais obligé un ami... Et c'est moi qui vais vous rappeler tous les services que vous m'avez rendus !

ACTE TROISIÈME i

BIRON, se retournant.

Permellez!... Ah ! permettez!... Ce n'est plus la même chose...

COUR TIN, furieux.

Taisez-vous!... Qu'est-ce que vous ailez...? Mais taisez-vous donc !

(Il remonte. — Un silence.) BIRON, criblant les chenets de coups de pied.

C'est vous aussi qui me faites dire des bêtises...

COURT IN, s'approchant, hors de lui.

Des bêtises?... (De très près à Biron qui s'est retourné.)

Cynique que vous êtes!... (Le bras levé.) Une infamie !

B IRON, qui a soutenu le regard furieux de Courtin.

Et puis après?... (.Même attitude.) AUous, allons, les mots ne sont que des mois... Mettons que j'en ai dit quatre de trop... Ça s'oublie... (Suivant courtin qui s'éloigne.) Y a-l-il de quoi perdre la tête?... Est-ce le moment?... Songez donc plutôt à votre situation... (Changeant de Ion.) dout il faut sortir.

COURTIN, se retournant, maître de lui et ricanant.

Mon cher, parce que vous m'avez vu un peu

nerveux... je suis nerveux, le matin... ça ra'arrive... Parce que j'ai eu la puérilité de vous demander un service... On se trompe, voilà tout !... i\lais ne vous mettez pas en peine... Mon pauvre Biron, nous sommes du monde, nous autres, depuis des siècles... et je savais déjà très bien comme il faut vivre, (Se couvrant.) quand vous commenciez de gagner votre premier argent...

BIRON

Mais, nom de Dieu ! Gourlin, vous ne vous en tirerez pas avec un beau geste, ni avec des phrases... Ça, parbleu ! vous saurez toujours trouver des insolences... Mais il n'y a ici personne qui vous regarde... Pji'sonne ne vous entend... Et moi... vous savez comme je m'en

moque !... (Changeant de ton.) OlcZ doUC VOtrC cba-peau.

COURTIN, gène.

Mais... je m'en vais...

BIRON

Tenez!... C'est idiot... Quoi?... Pour le plaisir de faire le malin, vous allez vous perdre, tout à

fait... (Courliiii ùte sou chapeau, se tamponne le front.)

VOUS noyer. . . entraîner avec vous. . . Vous n'êtes pas

seul dans la vie... (Un temps. — Timiiiement.) Est-CC

que la baronne sait?

ACTE TROISIEME

GOIRTIN.

Tout... Elle sait tout...

Ah! la pauvre femme!...

COURT IN

Pauvre Thérèse!...

BIION.

Pauvre Thérèse !

COURTIN, poursuivant, aaier.

Et elle voulait venir vous trouver ce malin...

BIROX.

Hé bien?

COURT IN, plus amer.

Elle se croyait de force à émouvoir le cœur d'un ami... (n hausse les épaules.) Elle parlait de votre désintéressement... (Mèmegeste.) Ah! il me tarde de lui épargner une humiliation.

BIP. ON, criant.

Mais quelle humiliation?

COURTIN, sans répondre.

Moi... je ne voulais rien vous demander... J'aurais aussi bien fait... J'ai eu tout à l'heure un attendrissement stupide... (U hausse les épaules.) Mais je ne regrette rien...

BIRON

Vous allez Tempêcher de venir?

COURTIN, de haut.

. Ah! ça!...

BIROM, furieux.

Vous voulez donc que nous nous brouillions tous?... (Un temps.) Vous êtes donc fou... fou, complètement fou?... (Persuasif.) Ah ! croyez-moi, VOUS êtes mal inspiré, ce matin... Voyons, Courtin... Tout peut encore s'arranger... Non?... Tenez... je suis meilleur que vous ne pensez... (Un temps.) Revenez me demander à déjeuner... (Regardant la pendule.) à une heure. D'ici là... j'aurai peut-être trouvé un moyen...

COURTIN, interrompant.

Qui me coûterait trop cher...

RIRON.

Encore!...

Dieu merci !... il me reste des amis, qui ne font pas que des affaires...

BIRON.

Laissez-moi donc tranquille... Je vous connais... S'il vous restait, je ne dis pas une autre

ACTE TROISIÈME

ressource, une lueur d'espoir... est-ce que vous vous seriez adressé à moi?

COURTIN, ilramaliqie.

Eh bien ! s'il est vrai que j'en sois là... que je n'aie plus rien à attendre de personne... je sais bien qu'il me restera à faire...

BIRON, criant.

Une sottise... (Caime.) que vous ne ferez pas...

courtin, Je trouverai un moyen... (Il remonte en se couvrant.)

ou alors le courage... (Se retournant) de vous prouver que vous vous trompez.

^11 continue vers la porte.)

BIRON, criant.

Revenez donc me demandera déjeuner...

COURTI^

Adieu !

(Il sort.) BIRON, regardant la porte par où est sorti Courtin.

A une heure!... Je vous attends... (U redescend.) Poseur, va!...
(Un temps.) Bah! il reviendra...

(Il sonne.) il reviendra... (Il sonne de nouveau... Encore quelques secondes et Jean paraît.) Enfin !

SCÈNE m BIRON, JEAN, puis FRÉDÉRIC

JEAN, rabattant les manches de sa chemise.

Que Monsieur m'excuse, j'aidais Frédéric et Martin à vider la piscine.

BIRON, jovial.

C'est bon ! c'est bon ! (Changeant de ton.) Je vais m'habiller, je n'ai que le temps. (Jean ouvre la porte

lia cabinet de toilette, s'elTace.) Non. Ce n'est pas VOUS
qui m'habillerez.

JEAN, laissant aller la porte.

Ah!

BIRON, poursuivant.

Non. Vous... (Il le regarde, hésite.) le Cab élcc-

trique?... C'est ça, téléphonez de suite à Paul qu'il

se tienne prêt. (Pendant que Jean va téléphoner dans une encoignure, Biron continue en suivant le jeu de scène.) VOUS

allez le prendre, vous vous ferez conduire... (S'interronipant.) je veux que VOUS soyiez parti avant un «juart d'heure... vous vous ferez conduire rue des Lavandières -Sainte -Opportune, 19, chez M. Lerable...

JEAN, marmottant.

Chez M. Lerable...

BIRO>', poursuiranl.

Et VOUS me le ramènerez. Tout de suite. Je ne veux pas vous revoir sans lui : arrangez-vous.

JEAN, avec suffisance.

Monsieur l'aura.

BIRON

A la bonne heure ! (Chantonnant.) C'est Lerable, L.erable, Lerable, c'est Lerable qu'il nous faut.

JEAN, considérant Biron.

Comme Monsieur est gai !

CIKON.

Ça ne vous gêne pas, au moins? (Se dirigeant vers le cabinet de toilette et s'arrêtant.) Ah ! Qui avOnS-UOUS

encore en bas?

JEAN

Peu de choses. Les remisiers sont partis.

BlPiON, sur l'air des liirondelles.

Les remisiers sont partis.

JEAN

Il n'y a plus que le chemisier de Monsieur.

DIKON.

Renvoyez.

JEAN

Et M. Martinon.

BIRON

Renvoyez... avec un mot aimable, celui-là

JEAN, qui va sortir.

J'oubliais. M. le marquis de la Roche Pluvignon Gransac a téléphoné. Il demande à voir Monsieur aujourd'hui.

BIKON.

Oui. Je sais. Pour la commode de M. de Choiseul. Elle est truquée. Ah ! il m'embête, ce brocanteur. Demain. Dépêchons, ja-

mais je n'y arriverai...

JEAN

Monsieur va au bureau ?

BIBON.

Sapristi 1 Vous avez raison de m'y faire penser. Aussitôt rentré, vous attaquerez M. Perlier au téléphone et vous lui direz que je ne passerai qu'à cinq heures pour la signature... qu'il téléphone lui-même à Londres et à Berlin... mais (lu'on me garde une communication avec Bruxelles, pour cinq heures et demie... Vous avez corn-

ACTE TROISIÈME

pris?... Et qu'on ne me dérange pas ici... qu'on me fiche la paix, hein?

JEAN, triste.

Monsieur atlend quelqu'un?

DIRON, gaiement.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient?...

JEAN

Une dame...

BIRON

Dites donc!... Jean, mon ami, vous devenez insupportable...

JEAN

Monsieur... j'ai toujours peur que Monsieur fasse des bêtises....

Assez !... Sonnez Frédéric!

JEAN, sonnant.

C'est pour le bien de Monsieur... Monsieur n'a plus cinquante ans...

BIRON, qui a regardé Jean et haussé les épaules, à Frédéric qui entre.

Ma redingote ! la dernière... le pantalon...

JEAN, scandalisé.

Une redingote... à onze heures... à la maison...

BIRON, regardant Jean.

Samedi... j'ai trouvé Courtin en redingote, chez lui, à dix heures...

JEAN

Monsieur le baron Courtin!... (il hoche la tête.) C'est que M. le baron allait à un mariage... (À Frédéric.) Donnez à Monsieur le veston d'appartement habillé...

BIRON, à Frédéric qui sort.

Et mes pantoufles vernies... les neuves...

JEAN

Monsieur sait bien qu'elles font mal à Monsieur...

BIRON

Je ne vous^ demande pas votre avis... (Sur la porte du cabinet de toilette.) Dépêchez-VOUS d'aller chercher Lerible.

(U passe en chantonnant : c C'est Lerible, Lerible, Lerible... » dans le cabinet de toilette.)

JEAN, resté seul, va jusqu'au téléphone et, bourru :

Et ce cab?... Il est prêt?... Mais non, je sais ce que j'ai dit. J'ai dit le cab... Hein?... Je ne vous

demande pas votre avis. (Après avoir accroché l'appareil, il remet en place quelques meubles. On entend sonner le

SCÈNE IV JEAN, THÉRÈSE, puis la voix de Biron

JEAN

Oh ! Madame la baronne !

(H s'incline de nouveau.)

THÉRÈSE

Bonjour, Jean!

JEAN, ému.

Que Madame la baronne me pardonne... Je ne peux pas m'empêcher de dire respectueusement à Madame la baronne, tout le bonheur que j'ai de revoir Madame la baronne chez nous.

THÉRÈSE

C'est très bien, Jean...

JEAN

Toujours respectueusement dévoué aux ordres de Madame la baronne.

io8 LE FOYER

LA VOIX DE BIRON, qui chante derrière la porte du cabinet.

C'est Lérable... Lérable... Lérable...

(Thérèse tourne la tête vers la porte.) JEAN.

Oui... Monsieur est là!... Monsieur^e finit de s'habiller... Monsieur chante... Monsieur est content...

THÉRÈSE

Allez le prévenir...

JEAN

J'y vais, Madame la baronne... j'y vais !...

(Il entre dans le cabinet de toilette.)

ACTE TROISIÈME

B I U ON, s'approchant.

Je suis content... je suis content...

THÉRÈSE

Vous pouvez triompher...

BIRO?î, protestant.

Oh!

Mais non... 11 faut être généreux...

RIRON.

Je ne triomphe pas... Je suis trop parfaitement heureux... (il veut lui prendre la main. Thérèse recule, met adroitement une petite table entre eux... Il répète,

déçu:.) trop parfaitement heureux?...

THÉRÈSE

C'est toujours joli, ici...

(Elle met un genou sur un fauteuil, pour considérer un Lancret, au mur.)

BIRON, qui Ta considérée.

Vous voilà... tout est redevenu comme autrefois... (Thérèse se redresse.) Thérèse... ma petite Thé...

THÉRÈSE, suppliant.

Je vous en prie... Ce que j'ai à vous dire est

tres difficile... Xe m'embarrassez pas... Aidezmoi... (Tout à coup, solennelle.) Biron, êtes-vous mon ami?

BIRON, se începilant.

Si je suis votre ami?...

(U lui prend les mains.)

Voilà un cri du cœur !.. (Elle ôte vivement ses mains

comme pour se dégager...) Non, sérieusement... Ne me regardez pas... Ne me regardez pas comme vous faites... Savez-vous où nous en sommes?

BIRON, air de supériorité.

Je sais tout !...

THÉRÈSE

Ah ! tant mieux!... Même le...

BIRON, joyeux.

Tout... tout... (Elle s'assied.) Parbleu !... Je

savais tout... il y a longtemps... (Venant s'asseoir près

de Thérèse.) Qu'est-ce que je VOUS disais?... Je vous avais prévenue...

THÉRÈSE

C'est vrai... Eh bien, je viens vous demander de nous sau*er.

ACTE TROISIEME 2H

BIRON

Sans doute... sans doute... (U se lève...) Je ferai... (De plus près.) je ferai tout ce que vous voudrez...

(11 la regarde. — Elle recule un peu.) tOUt Ce qu'il faudra... (S'éloignant.) Je disais à Courtin, tout à l'heure...

THÉRÈSE

Tout à l'heure?...

BIRON, se retournant.

Eh oui... tout à l'heure... quand il est venu....

(Mouvement de Thérèse.) VoilS ne Saviez paS qu'il
était venu ?

THÉRÈSE

Non...

BIRON, de plus près.

Qu'il devait venir?

THÉRÈSE

Non... mais non...

BIRON, considérant Thérèse.

Tiens !... Tiens !...

THÉRÈSE

Ah !... voilà le Biron qui se défie... le Biron que je n'aime pas...
Croyez-vous aune comédie?

BIRON

Oh!... Oh!... Oh!... Oh!...

THÉRÈSE

Jamais je n'ai élé plus sérieuse... Non, restez là... restez où vous êtes... vous allez me faire pleurer... Vous savez bien pourtant que je ne sais pas mentir... (Biroa s'éloigne.) Vous n'avez pas confiance en moi?... (Biron se retourne.) Pourquoi est-il venu ?... Ah ! quand les hommes perdent la tête !... Qu'est-ce qu'il est venu faire?

Mon Dieu !

THÉRÈSE

Est-ce qu'il vous a demandé?..

BIRON

Il m'a parlé de l'affaire du juge... pas autre cliose... du juge...

THÉRÈSE, criant.

Un juge?... Quel juge?... Est-ce pour me tourmenter?... (Elle pleure.) Est-ce qu'il faut que j'aie •encore plus peur?...

(Un sanglot.)

BIRON, s'asscyanl près d'elle, prenant ses mains.

Allons !... Allons !...

ACTE TROISIEME

THÉRÈSE, même ton.

On va nous faire encore du mal...

BIRON

Mais non... ma petite Thérèse... mais non... {Il caresse ses mains.) Yos gauts brûlent... Mais, ma petite Thérèse... il ne vous arrivera rien...

THÉRÈSE, en larmes.

Il ira en prison...

BIRON

C'est fou !... Est-ce que Je ne suis pas là?

Il avait si peur !...

(Elle sanglote.) ,

BIRON, caressant les épaules de Thérèse.

Gomme vous tremblez en pleurant!... A-t-on idée de se mettre en des états pareils !... Il n'arrivera rien... rien... je vous dis... Est-ce que je

vous ai jamais trompée?... (Geste de dénégation de Thérèse.)
Alors ?

THÉRÈSE, qui ne pleure plus.

Bien vrai, au moins?... Je peux être tranquille?

BU! ON

Oui... mais oui...

THÉRÈSE

Tout à fait tranquille?

BIRON

Ououii...

THÉRÈSE

Aï ! C'est que vous ne savez pas comme je me tourmente, depuis hier... depuis qu'il m'a tout dit... Je n'ai pas dormi de la nuit... j'ai pleuré toute la nuit... (changeant de ton.) Je dois avoir le nez rouge... Xe riez pas... Si, riez... Ça m'est égal... Je crois que je suis... (Un sanglot.) très contente... (Joyeuse.) Alors, VOUS uous sauvez ? Je savais bien... (Elle va jusqu'au miroir.) G'cst qu'il faut

tellement d'argent !

(Elle se poudre.)

BIRON, soupirant.

Je crois bien... (Nouveau soupir.) Malheureusement.

THÉRÈSE, se retournant.

Trop?..,

BIRON

Assez comme ça... Mais ne vous occupez pas... ne vous occupez de rien... Venez vous asseoir près de moi... (Geignant.) que je vous aie un peu à moi, ma petite Thérèse...

(Il lui tend les bras.)

ACTE TROISIÈME

THÉRÈSE, grave.

Prenez garde!... vous allez tout gâter... Ne gâtez pas votre beau mouvement de générosité..

BIRON, laissant aller ses bras.

Hein?

THÉRÈSE, s'exaltant à mesure.

Soyez généreux jusqu'au bout... Sauvez-nous par bonté de cœur, par pure J)onté!... Ne me "demandez rien en échange...

BIPiON, farceur.

Je ne vous demande rien... Je vous demande de venir vous asseoir près de moi.

Non... S'il ne s'agissait que d'argent, je ne serais pas si gênée...
(Brusque.) Il s'agit de renoncer à moi...

BIPiON, sursautant.

Quoi?

THÉRÈSE

D'y renoncer tout à fait...

C'est trop fort !... que je renonce à tout ce que je souhaite?... à
ma raison de vivre?... à ma vie?...

THÉRÈSE

Vous refusez ?

BIUON.

Aaaaii !... Vous exigez l'impossible...

THÉRÈSE, debout, amère.

Voilà votre amitié !

BIRON

Je vous promettrais... que je ne pourrais pas.. C'est inimaginable ! . . .

THÉRÈSE, criant.

Croyez-vous donc que je sois venue, comme une fille... débattre le prix... .

Mais, c'est idiot!... Avec vous, toujours les extrêmes... Il n'est pas question de... Encore une fois, je ne vous demande rien... Mais... C'est vrai aussi... (Ému.) Vous venez chez moi, jolie comme vous êtes jolie... troublée encore... Moi, je m'affole... J'écoute votre voix... vous avez quelque chose à me demander... c'est le Paradis... Tout à l'heure... vous avez mis un genou sur ce fauteuil... Est-ce que je puis oublier ce qui a été?

THÉRÈSE, doucement.

S'il le faut?...

ACTE TROISIEME

BIRON, colère.

Ah!

THÉRÈSE

Si je ne puis rien accepter autrement?... Si je vous en supplie ?

BIRON, s'arrêtant à la regarder.

Vous perdre, par-dessus le marché?... Ah! non... Vous sauver pour vous perdre?... Non... ah !... non !...

THÉRÈSE, s'exaltant.

Vous ne me perdez pas... vous gardez le meilleur de moi...

BIRON, secouant la tête.

Oh ! vous savez... moi... ces choses-là...

THÉRÈSE, même ton.

Vous ne connaissez donc pas quel bonheur c'est de se sacrifier... de se sacrifier pour quelqu'un qu'on aime ?... (Sourire extatique.) Une félicité... une félicité qui donne jusqu'au dégoût du plaisir !

BIRON, essayant de la faire rire.

Moi, le plaisir, ma petite Thérèse... le plaisir me suffirait... me suffirait...

THÉRÈSE, quia regardé Biron, frissonnant.

Oh! Biron... oh!...

BIRON, geignant.

Mais, ma petite Thérèse, je ne suis pas un héros, moi... ni un saint... ni un poète!...

(U s'ossied.)

THÉRÈSE, venant s'asseoir près de lui.

Écoutez-moi... écoutez-moi... Jamais je n'oserai... (Elle détourne les yeux et lentement, bas.) Ce garÇOO

m'aime comme im fou...

BIRON; rageur.

Comme un fou?... C'est-à-dire que c'est vous qui en êtes folle...

THÉRÈSE, tranquille.

Je ne lui ai jamais donné le moindre espoir...

BIRON.

Oh! il n'a qu'à vous regarder...

THÉRÈSE, grave.

Il ne me Ven^a plus... (Biron^'écarquille^les yeux.

Oui... si je vous demande de renoncer à moi... je m'engage à ne plus le revoir.

RIUON.

, Jamais?

THÉRÈSE, la voix mouillée.

Jamais... (Un soupir.) Ou enfin, jusqu'à ce que je sois guérie...
(Un sanglot .) tout à fait|§

ACTE TROISIÈME

BIRON, se levant.

Ça n'a pas le sens commun... (Remontant.) Ça n'a pas le sens commun... Mais, c'est le meilleur moyen de ne jamais guérir... (Redescendant.) Ça ne fait rien... J'admets toutes vos belles phrases, ah!... (Les bras croisés.) Pratiquement... dites-moi ce que vous allez faire?...

(11 s'assied.)

THÉRÈSE, embarrassée.

Je partirai... Dès que le baron pourra... nous partirons.

BIRON

Partir?... Où?

THÉRÈSE, s'e.Kaltant de^nouveau à mesure.

Il faut bien à présent que nous changions notre vie... que nous refassions notre vie... Je ne quitterai pas mon mari... je ne l'abandonnerai pas...

Bon!... Et puis?

THÉRÈSE

Il travaillera... Je serai près de lui... pour lui donner du courage... J'ai eu de graves torts envers lui... il faut que je les répare... Vous ne savez pas comme il est bon... comme il est capable de gé-

nérosité... (Souriant.) Ce grand homme, c'est un enfant !

BIRON, bourru.

Nous sommes tous des enfants.

THÉRÈSE, poursuivant.

Ce qu'il a fait... c'est un peu par faiblesse... C'est beaucoup pour moi... J'ai réfléchi, depuis hier soir, allez!... j'ai réfléchi toute la nuit...

BIRON, même ton.

Au lieu de dormir et de ne penser qu'à être heureuse et jolie!

THÉRÈSE

J'étais transportée de bonheur!

BIRON

Ah! je les reconnais bien ces projets qui paraissent si beaux la nuit... (Un temps.) Oui, mais

quand vient le jour... (Lançant les bras en croix, tandis

([ue Thérèse frissonne.) quand on se réveille, les châteaux s'écroulent... les projets merveilleux paraissent impossibles... ridicules...

THÉRÈSE

Je ne vois rien de ridicule dans mes projets.

BIP. ON

Parce que vous n'êtes pas loin de faire réveiller. . . Sérieusement, croyez-vous qu'à la campagne ou sur la montagne que vous aurez choisie, vous ferez autre chose que de pleurer"?... (Tiède pleure. > Vous voyez... Croyez-vous que Gourtin soit fait pour mener la vie des champs?... Et d'Auberval, cet espèce de petit...

THÉRÈSE

Armand!

P, IRON

Oui... enfin... Croyez-vous qu'il ne trouve pas le moyen de vous rejoindre? Ah! aussi facilement qu'il trouvera le moyen de vous abandonner?

THÉRÈSE

Armand !

BIRON

Et avant qu'il soit longtemps...

THÉRÈSE, passionnée.

Il y a des hommes qui aiment une seule femme toute leur vie.

BIRON

Tenez... tenez... Et vous parlez de renoncer à lui? (Un temps.) Est-ce que je vous demande, moi, de renoncer à lui?... Est-ce que je vous demande

un sacrifice, moi?... Si vous avez tout oublié, moi, je me rappelle... Il vous faut la joie, toute la joie... une vie où vous puissiez « faire fête à tous vos caprices », comme vous disiez... (Thérèse sourit.) Ah! enfin, vous souriez... (Changeant de ton.) Gc n'est qu'une crise, votre crise... mais oui!... Elle passera... Demain, vous redeviendrez la femme délicieuse qui osait dire qu'il n'y a pas d'ivresse méprisable...

THÉRÈSE, comme à elle-même.

J'ai été cette femme-là?

BIRON

Vous l'êtes toujours... et c'est moi qui vous sauve de vous-même... (Un;emps.) Après tout, il €St gentil, ce gamin...

THÉRÈSE, atten.lrie.

est tellement gentil!...

BIRON

Mais naturellement... naturellement... C'est

un petit... (Otant la main de Thérèse de sur sa bouche.)

Mettons un petit niais... ah! mais très gentil! ... Et vous voulez le désespérer?

THÉRÈSE

Est-ce ma faute?

BIROX.

Et à qui?... qui vous force à le lorlurer... à vous torturer... et moi?

THÉRÈSli, étonnée.

Vous?

BIR

•Mais, naturellement, moi!... Ah! je n'ai pas l'air de compter beaucoup...

THÉRÈSE

Vous savez que je vous aime bien..

RIRON.

Alors, pourquoi vous priver de moi, aussi? me chasser?

THÉRÈSE

Je ne vous chasse pas...

BIRON, ^aressant les mains, les bras de Thérèse.

C'est tout comme... Et vous aurez encore si souvent besoin de moi... C'est à moi que vous reviendrez faire vos confidences, confesser vos peines... Quand vous pleurerez, c'est moi encore qui vous consolerais... Non?... On dirait que cela ne vous est jamais arrivé...

THÉRÈSE

Comme vous m'aimez !

Vous ne savez pas !... Et puis, j'inventerai, de nouveau, des distractions... des plaisirs à vous faire crier de bonheur...

THÉRÈSE

Vous avez trop envie de mon plaisir...

(Elle pleure.)

BIRON

N'analysez pas... ne discutez pas... Surtout ne pleurez pas...
iNous ferons ce que vous voudrez... nous irons dans les pays que

vous voudrez... Paris ne vous vaut rien, en ce moment...

Tant pis!...

Ni à Courtin.

C'est vrai.

THÉRÈSE

BIRON

THÉRÈSE.

BIRON, vite.

Ni à moi... ni à... Partons...

THÉRÈSE

Hein?

Oui... allons faire une croisière.

ACTE TROISIÈME

THÉRÈSE, mollement.

Une croisière?

BIRON

Sur VArgo, cette bonne A rgo. Partons... partons... (Avec force.) NoUS partOHS !

THÉRÈSE, lasse.

Oli ! mais c'est impossible... Le baron ne peut pas encore...

BIRON

Il s'arrangera... (De très près.) Et vous ne savez pas? Vous ferez les invitations, ah!... Voulezvous beaucoup de monde?... Peu de monde?.... (Un temps.) Une scule personnc?

THÉRÈSE

Oh!

(Elle sanglote.)

BIRON

Eh bien... eh bien !...

THÉRÈSE

Vous voulez me faire honte...

BIRON

Vous êtes une petite bête... (a roreiie.) Tout ce qui vous fera heureuse me ravira.

THÉRÈSE

Pourquoi excitez-vous toujours en moi les pires instincts?

BIRON'

Ne vous occupez pas de moi...

THÉRÈSE

C'est fou... (Vite, souriant.) Et nous partirions quand?

lilRON.

Tout de suite. . . tout de suite. . . Le temps d'être à Marseille.

THÉRÈSE

Tous allez rire... mais... c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux...
je n'ai pas une robe....

BIRON

Tant mieux !... L'Argo vous emportera comme

vous êtes... (Tenant les mains de Thérèse.) Thérèse,

VOUS rappelez-vous Véia d'il y a trois ans, sur VArgo?

THÉRÈSiSÉ, regardant devant elle.

Oui... Trieste au jour levant... Le soleil sur l'Adriatique. Raguse... Raguse!... Et la voix qui chantait à Grado !

La nuit d'Amalfi?... Les danses sur le pont?... Et quand la'pe-lite Maiianita...

THÉRÈSE, meltanl une main sur la bouche de Biron^

Taisez-vous !

BIRON

Sebenico?... Lissa?

THÉRÈSE

Lissa !... (Un temps.) D'où| vient que je n'ai pas la force de vous résister?

IJIROX.

Thérèse ! ma petite Thérèse !

THÉRÈSE

J'ai trop de faiblesse, pour ma lâcheté.

BIRON

C'est-à-dire que vous devenez raisonnable...

THÉRÈSE

Ah ! je sens bien que je vais me laisser faire.. Mon pauvre cœur ne me vaut pas...

BIRON

Vous vous calomniez... vous redevenez la Thérèse d'autrefois, la jolie Thérèse qui veut vivre... (Emphatique.) Nous allons faire fête à tous vos caprices...

THÉRÈSE, comme à elle-même.

Pauvre petit!... (Changeant (le ton.) Je suis tellement fatiguée, étourdie... Je ne sais plus où j'en suis... Il me semble que je suis grise... ne vous moquez pas... presque grise, comme quand j'ai bu du Porto trop doux... Ce soleil aussi !...

BIRON, enthousiaste.

Thérèse!... Je vous retrouve... Thérèse bien aimée...

(Il veut renlacer.)

THÉRÈSE, lairétant.

Mais, il doit être affreusement tard... Il faut que je m'en aille...
iRiant.) Il faudrait que je me lève, d'abord... Je ne peux pas...
Tout tourne... Armand, aidez-moi!...

(Elle tend les mains à Birou qui l'aide à bondir, et cherche à
l'embrasser au passage. Elle échappe et Biron ne retient que ses
mains qu'il bai?e.)

BIRON

Ma chère amie!... mon amie bien aimée!...

THÉRÈSE, cherchant àse dégager.

Qu'est-ce qu'il y a de changé", là?...

BIRON

Ce miroir?... Il y était... C'est le miroir de la Dubarry.

ACTE TROISIEME 22J

THÉRÈSE

Je sais... non... sur la console... devant...

(Elle rajuste son cliajieu.)

BIRON

Vous avez raison... La petite pendule de Falconnet. (a rorciie, bas.i Elle était dans ma chambre à coucher...

THÉRÈSE, riant et très vile.

Je m'en vais... je m'en vais...

lilRO^.

Je ne vous retiens pas, parce que j'ai à faire... à faire pour vous... (ii sonne.) Mais vous revenez... vous allez revenir?...

THÉRÈSE

Il faut que je revienne?

BIRON

Mais naturellement... vous revenez... (A Jean qui parait.) Le-rible ?

JEAN^ air de Iriompiie, tranquille.

Il est là I

BIRON

Bien!

JEAN

Mais Madame la baronne peut,,. J'accompagnerai Madame la baronne...

C'est bon... allez !...

(Jean sort. — Biron se rrotle les mains.) THÉRÈSE.

L'atTreux petit Lcrible?

^BIRON, riant.

Oui,

THÉRÈSE.

Le petit ver qui grimpe?... (Geste de la main.) qui travaille... (Biron fait signe que |oui, en riant. — Thérèse frissonne.) Il déjeunC ?... (Biron fait igné que non.)

Aurez-vous fini à deux lieures?

(Elle remoeale vers la porte.)

BIRON. la suivant.

Avant... Avant... Je vous attends avant deux heures... Quelques petits points à régler... Ce ne sera pas long... Vous comprenez... il faut absolument que je tire Courtin de cette affaire-là... que je le débarrasse du Foyer.

THÉRÈSE

Oii ! oui... n'est-ce pas?... Je vous en prie...

SCENE VI

BIRON, puis UN TALET DE PIED, puis FRÉDÉRIC, puis LERIBLE.

BIHON, au valet de pied, en tenue, qui paraît.

Introduisez ici ce Monsieur qui attend. (Le valet de pied .s'incline. — Arrêtant le valet de pied.) Mais, avant tout, dites à Frédéric de venir me donner mes vieilles pantoufles.

(Le valet de pied, qui a apporté les chaussures, aide Biron à les mettre. Lerible entre.)

BIRON, tendant la main à Lerible, par-dessus la tête du valet de pied accroupi,

A nous deux, papa Lerible.

LERIBLE.

Monsieur Biron, qu'est-ce qu'il y a donc?

23iJ LE FOYER

BIRON, gaîment.

Nous allons voir si vous êtes un homme, Lerible. (H le prend par un bouton de sa redingote.) Si je vous proposais de reprendre... pour de bon celle fois... Le Foyer?...

L E n I B L E, froideur affectée.

Le Foyer? Je ne dis pas, monsieur Biron, je ne dis pas.

DIRON^ jovial.

Ail ! nous n'allons pas recommencer à discuter la combinaison ! Vous prenez toutes les dépenses à forfait... on vous les

garantit... Qu'est-ce que vous risquez?

LERIBLE.

Sans ça, parbleu !

BIRON, poursuivant.

El le travail des petites vous appartient. (Leribie regarde Biron, sourit.) Allous douc ! Je sais bien que vous en grillez d'envie !

LERIBLE.

Mon Dieu!... Mais nous ne pouvons rien faire sans M. le baron Courtin?

BIRON

Ne vous occupez pas de Courtin... Je vais

IRoN

Oh! vous savez... Courtin est un grand seigneur... Il voit les choses de haut... ça va aller tout seul... Mais je veux être sûr que nous serionsd'accord, vous et moi... le cas échéant... lime faut votre réponse avant de rien décider.

LERIBLE, mollement.

Je vous dirai, monsieur Biron, que je ne tiens plus tant à cette aliaire... Non, sincèrement... (Il se gratte la tête.) L'atTaire cst lourdc... Le Foyer? On n'arrive pas à joindre les deux bouts...

BIRON

Courtin, parbleu! Il ne sait pas s'y prendre... Il ne sait que dépenser... Il n'a jamais fait œuvre de ses dix doigts.

LERIBLE.

M. le baron Courtin a de trop belles mains...

[BIRON, cachant les siennes.

Il en est assez fier... (Changeant de ton, très gaîment.)

Allons, allons, vieux caïman, ne finassez plus, ne marchandez plus... Est-ce que vous n'avez pas envie de voir làenlôt, à votre boutonnière... Hein?... Céleslin Lerible, chevalier de la Légion d'honneur?

LERIBLE.

Vous l'avez promis... bien sûr... bien sûr... Mais vous avez votre intérêt... vous riez?... Ce n'est peut-être pas en argent... Je n'en sais rien... Le fait que vous ne m'envoyez pas pour rien chercher en automobile. Eofm, vous ne me <lonnerez pas votre part... M. le baron Courtio, lui, je ne veux rien savoir non plus... Et ce .serait ce pauvre Lerible qui irait perdre son temps et sa peine, pour rien... pour une misère... Écoutez donc, monsieur Biron...

BIRON

Sacré Lerible!... Mais un homme comme vous... avec un contrat bien fait...

LERIBLE.

Ça!... le contrat sera bien fait...

ACTE TROISIÈME

BIRON, poiirsuivant.

Peut gagner, au Foyer... je ne sais pas, moi... sept... huit mille... voyons... avec de l'ordre... un billet de mille, par mois.

LERIBLE.

Bien sûr... bien sûr... Tenez, monsieur Biron, si vous voulez me garantir quinze mille francs...

BIRON

Il est gourmand, ce Lerible !...

LERIBLE.

Voyons, monsieur Biron, c'est vous qui, à présent, allez marchander... pour une affaire qui vous tient tant à coeur!...

BIRON

Allons... je suis bon prince... je suis de bonne humeur, ce matin... c'est entendu... Mais, vous savez, papa Lerible... il y a un passif...

Il y a toujours un passif, au début d'une affaire intéressante.

BIRON

Ce passif... (ii fait la çrrimace.) Admettons que je e couvre... Avez-vous? le moven de me faire ren-

trer dans mon argent?... Toute la question est là... J'avance les Tonds... Je ne veux pas les perdre...

LE RIBLE, souillant.

Je vous l'ai toujours dit, monsieur Biron... le moyen, c'est la loterie. Une belle loterie d'un million!

BIRON

Je sais bien... C'est assez difficile...

LERIBLE.

Il faut l'autorisation, voilà tout... Et si vous... vous ne l'obtenez pas?... Alors?... Vous l'avez bien obtenue en 94!

BIRON.

Ail! En 94!... C'était le temps du Panama.

LERIBLE, grave.

La belle époque!...

BIRON

Et j'avais un journal à moi...

Je n'ai jamais compris que vous n'en ayez plus...

BIRON

Se remettre à faire chanter les gens... Ma foi, non! J'ai pris du grade...

ACTE TROISIEME

BIRON, rogardant la pendule.

Eh bien, Lerible... C'est parfait!... A présent, je vais pouvoir vous mettre en présence du baron... Jl ne va pas tarder... Dites comme moi, laissez-moi faire... laissez-nous faire... Vous ne

vous en repentirez pas... (On entend le timbre d'eutrtre.)

Ça doit être lui...

(Second coup de timbre.)

LERIBLE, inquiet.

Je m'en vais? Je reste?

BIRON

Si c'est lui, vous allez nous attendre un instant,, je vous ferai demander.

Ne le laissez pas me dire de ces choses si blessantes... vous savez, avec son air... Il a besoin de moi.

BIRON, riant.

Bah ! laissez donc.

LEIIIBLE.

On a sa dignité.

UN VALET DE PIED, entrant.

M. le baron Courtin demande...

BIRON

Introduisez-le ici. Je reviens, (Le valet de pied sort.) Allons, Lerible.

(Il l'entiaîne au cabinet de toilette.)

LERIBLE, s'arrêlant à Li porte, reculant.

Mais qu'esl-ce que c'est?... Vous voulez?... Qu'est-ce que c'est?

BIRON, poussant Lerible et le suivant.

Là... Vous êtes un peu épaté... petit papa Lerible...

SCÈNE VII FRÉDÉRIC, GOURTIN, puis BIRON

FRÉDÉRIC, qui a ouvert le battant de la porte et précède Courtin.

Monsieur sera ici dans un instant.

(Il entre à gauche. Courlin se promène seul en scène, jouant avec sa badine. Biron fait, en entrant, un geste de surprise de le voir si gai. Courtin se retourne.)

Oui... mon bon, j'ai d'excellentes nouvelles...

ACTE TROISIEME

excellentes... (Protecteur.) et j'ai tenu à venir, moi-même... vous rassurer... Tout va bien... tout va très bien...

BIRON, stupéfait.

Ah!... (Finissant par s'inquiéter.) Et Comment?

GOURTIN.

Mon cher, ce matin... on a beaucoup parlé du Foyer, au Conseil des Ministres.

BIRON

Ah!

COURTIN

On ne tient pas tant à me créer des embarras... Je le pensais bien... Vous comprenez... je suis un fort gros morceau...

BIRON, le regardant avec étonnement."

Eh! mais voilà un Courlin bien fringant! (Tout à coup sérieux.)
Et Le Foyer?

COURTIN, se levant.

Quoi?

BIRON

L'argent?

COURTIN, embarrassé.

Ohl... bien l'argent !...

240 LE FOYELI

BIRON

Vous n'avez oublié que ça... Une paille! (Bon rire.) Allons! je ne veux pas vous faire languir... J'ai travaillé, moi aussi... tout est arrangé.

COURTIIN, joyeux, mais .ie liant.

Voyons!

BIRON

Vous allez voir.

(Il va ouvrir la porte du cabinet 'la toilette. Courlia Ta suivi des yeux avec une, curiosité joyeuse. Lerible paraît et, troublé, demeure sur le seuil, respirant ses mains et ses manches.)

COURT IN, bas à Biron, qui est descendu à lui.

Lerible?

BIRON

Lerible. (a Lerible.) Approchez, Lerible, et venez expliquer à M. le baron Courtin.

(Courtin s'éloigne. Biron se frotte les mains.)

SCENE VIII LERIBLE, COURTIN, DIRON

LERIBLE, s'avançant.

Expliquer!... bien sûr... bien sûr... Mais il n'y a rien à expliquer... M. le baron sait bien.

Ce sont toujours les mêmes conditions qu'il y a trois mois...

COURTIN, se relourna. et vivement.

L'ancien projet?

LERIBLE.

Mais oui... Mon Dieu, oui, monsieur le baron.

BIRON

Attendez donc!...

COURTIN

Le projet que j'ai refusé?... Qui me dépouille? qui me met, en propres termes, à la porte du Foyer ?

LERIBLE.

Au contraire.... monsieur le baron... au contraire...

BIRON

Puisque vous restez Président du Comité?

LERIBLE.

Bien sûr... C'est même toute la base de la combinaison... vous restez avec nous... monsieur le baron... vous restez...

COURTIN, à Leriche, avec l'air d'un homme.

Pour couvrir de mon nom, de mon honorabilité, de ma situation... je ne sais quel com-

merce?... Merci!... Pour que vous puissiez mettre sur vos prospectus : (Ennaat la voix.) Président : M. le baron Courtin, de l'Académie française... Sénateur...

LERICHE.

Commandeur de la Légion d'honneur... tiens!...

COURTIN

C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

BIRON

Courtin, vous êtes épatant!... Je vous admire t

COURTIN.

Je refuse...

BIRON

Non... ma parole d'honneur... je n'ai jamais

COURTIN

Quoi? Enfin, si je refuse?...

BIRON, calme.

Eh bien, mon petit Courtin, c'est très simple...

Vous vous débrouillerez tout seul... (Courtin reprend

sa marche saccadée.) Comment? Je ïïiv lucls cu quatre pour vous obliger... (il le suit.) Je vous tire d'une affaire... (Un temps.) embêtante! Vous ne voulez

ACTE TROISIEME

pas?... Arrangez-vous!... Arrangez-vous !... (Un

silence. Courtin s'arrête. VOVOUS, Courtin... mon bon

Courtin... Réfléchissez!...

COURTIN, amer.

Vous savez bien que je n'en fais pas une question personnelle... Je m'efface... Un sacrifice de plus ou de moins, mon Dieu!... Mais, sans parler de moi... où allons-nous? Je vous le demande, où allons-nous?... (a leribie.) El si, pour augmenter inconsidérément les recettes... car enfin, il y a une limite... On ne peut pas tuer ces petites au •travail... les tuer !...

LERIBLE.

Bien sur... bien...

COURTIN, interrompant.

Il faut aussi les nourrir... Elles sont difficiles, vous savez?...

LERIBLE.

Comme tous ceux qui ne paient pas...

COURTIN

Je sais bien... (Changeant de ton.) Il faut pourtant qu'elles aient l'indispensable...

24i LE FOYEft

LERIBLK.

Monsieur le baron... rassurez-vous... J'ai un principe... On vit en travaillant... On ne s'enrichit

qu'en faisant travailler... Les petites travailleront... elles vivront... Nous... nous les lerons travailler...

COURT IN, vivement.

Vous n'espérez pas, au moins, gagner argent au Foyer?

BIRON

Laissez-le donc faire...

GOURTIN.

Je vous avertis, loyalement... C'est impossible l

LERIBLE, souriant, très calme.

Monsieurle baron, j'avaisuneprison à Nantes...

BIRON, interrompant.

Une prison?... à vous?...

LERIBLE.

Bien sur... bien sûr... C'est-à-dire, j'étais adjudicataire d'une prison, à Nantes... Je fabriquais des chaises de paille... des chaises de pauvres... et je soumissionnais la nourriture des prisonniers... Enfin... quelque chose dans le genre du Foyer... (Mouvement de courtin.) Deux de

ACTE TROISIÈME

mes prédécesseurs s'y étaient ruinés... Moi, j'ai toujours réalisé, bon an mal an, vingt mille francs de bénéfice...

BIRON

Sacré Lerable!... Et vous l'avez toujours, votre prison?

LERIBLE.

Hélas! non!... (Levant les bras.) Ils CU OUT fait,

monsieur Biron, une prison humanitaire!...

BIRON, à Courtin.

Que dites-vous de ça?... (Tapant sur répaule de

Lerable.) Yoilà Thomme qu'il vous fallait...

COURTIN, s'asseyant, découragé.

Oh ! j'ai bien peur... j'ai affreusement peur... cfue nous faisons fausse route... (a Lerable.) Le Foyer est une œuvre de charité... Qu'est-ce que vous allez faire de la charité?

LERIBLE.

Bien sur... Mais, je vais vous dire, monsieur le baron, la charité n'est pas mon métier...

(Courlin se lève.)

COURTIN, méprisant.

Monsieur, la charité n'est pas un métier.

LERIBLE.

Le fait est...

COURTIN, niènie ton.

La charité est un luxe... (S'éloignant.) C'est un devoir... Nous devons l'exemple au peuple...

BIRO>'.

Eh bien! il est joli!... l'exemple que^ [nous donnons, hein?... Laissez donc... Dans la vie, il faut se tirer d'affaire, avant tout...

C'est le plus bel exemple qu'on puisse donner, monsieur le baron.

COURTIN, emphatique.

Voilà les raisonnements avec lesquels on arrive à saper les fondements d'une société... Voilà comment nous serons tous balayés !...

BIRON

Courtin... vous êtes épatant... Parce qu'on va serrer un peu plus fort la vis à ces petites... c'est la Révolution !

LERIBLE, à Couitin.

iMonsieur le baron, on commence à avoir l'expérience des révolutions... On sait très bien qui en fait toujours les frais !

ACTE TROISIÈME

BIRON, tapant dans ses mains.

Mes enfants, nous nous égarons... On 'ne peut plus se [mettre au contrat... il est trop lard... 11 faut pourtant le discuter et le signer le plus tôt

possible. . . (A Courtin qui s'est assis à Técart.) Qu'en ditCS-VOUS ?

COURTIIN-

Je ne dis rien...

BIRON

Lerible... préparez-nous un petit projet... '

Je l'apporterai...

[BlRON, à Courtin.

•Quand se réunit-on ?

COURTIN

Quand vous voudrez...

BIRON

Où?

COURTIN

Où vous voudrez...

BIRON.

Eh bien... demain... ici... dix heures... Pas ■ d'opposition?...
Adopté... Lérible, je vous reconduis.

LERIBLE, s'incliiiant.

Monsieur le baron, à demain... (Courtin salue de

la tête. Lérible remonte, suivi de Biron et montrant sa bouton-
nière.) Et ça?... Vous êtes bien sûr, au moins?

BIRON, à la porte.

Mon cher, mais je lais décorer... cinq, dix personnes dans mes
alî'aires... tous les ans... Passez

donc!... (Lérible sort. Biron se retourne vers Courtin absorbé,
affalé dans un fauteuil.) AlloUS ! alloUS ! Gour-

tin... On vous sauve... Du nerf! Du nerf! Sacristi!

(Biron sort.)

ACTE TROISIÈME

COURTIN

Je ne l'attends pas... (Un lemps.) Je n'attends rien...

THÉRÈSE, le considérant.

Est-ce que les choses ne s'arrangeraient pas?

COURTIN

Si... Elles sont arrangées.

THÉRÈSE

Bien?

COURTIN

Les choses ne s'arrangent jamais bien...

THÉRÈSE, s'asseyant près de lui.

Mon pauvre ami ! (Un temps.) Il n'y a que les enfants qui espèrent le bonheur.

COURTIN

Oui l'aient.

THÉRÈSE.

C'est vrai... (Regardant devant elle.) Je me rappelle... Plus tard!... (Un temps.) Yoyez-vous, c'est l'argent qui empoisonne notre existence...

COURTIN

Ah ! l'argent !... (Un temps.) Mais comment faire ?

THÉRÈSE

Il faudrait imaginer des joies différentes... un monde de satisfactions qui lui soient étrangères. ..

COURTIN.

Vous rêvez toujours...

THÉRÈSE

Je voudrais bien...

COURTIN, se levant.

La vie se fait pendant ce temps-là !,

(Thérèse essuie ses yeux.)

SCENE X

Les Mêmes, BIRON.

BIRON, entrant gaiement en se frottant les mains, à Thérèse.

Le baron vous a dit ? Tout est arrangé... Vous êtes contente ?
(\ Courtin.) La baronne vous a dit ? .. Nous partons... nous parlons...

COURTIN, surpris.

Nous partons ?

BIRON

Mais oui...

COURTIN, à Thérèse.

Nous partons ? '

THÉRÈSE, tristement.

Il paraît...

(Elle s'assied.)

ACTE TROISIÈME

COURTIN

Je ne comprends pas. Pourquoi partons où ?

BIRON

Une croisière... En Adriatique... La baronne... vous... moi... le petit...

THÉRÈSE, interrompant vivement.

Nous avons bien le temps de décider qui.

BIRON, à Thérèse.

Oui... Bon ! (A Courtin.) Enfin, c'est votre femme qui veut bien faire les invitations... L'essentiel, c'est que nous partons... Vous ne saviez pas?...

COURTIN

C'est impossible... Mes affaires...

BIRON, interrompant en riani.

Mais vous n'avez plus rien à faire... Plus de discussion au Sénat... plus de Foyer... plus rien... Heureux Courtin !

COURTIN, très amer.

Je croyais que vous m'aviez laissé au ip.oins l'Académie.

BIRON. riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !... i\lais, mon cher, ce n'est pas l'Académie qui vous...

rOURTIN.

Pardon !... Mon rapport... Vous n'en avez pas chargé M. Le-rible, j'imagine?...

BIRON

Ouel rapport ?

COURTIN, se redressant.

Mon rapport sur les Prix de vertu...

BIRON.

Ah! oui! Eh bien?... Quoi?... Vous le ferez là-bas... dans la paix... le silence... tout à votre aise... Les prix de vertu? Songez donc!... Le larue, les couchers de soleil... les nuits bleues... Venise... Venise... Ah ! vous allez nous en écrire des pages admirables!...

(Le maître d'hôtel paraît. Biron offre le bras à Thérèse. Courlin remonte derrière eux.)

Rideau.

Le vestibule du Foijer, orné de plantes vertes dans des caisses. Aux fenêtres et aux portes, des guirlandes de fleurs en papier, des banderoles. Au milieu, une porte ronde, vitrée, très large. Par les baies et les vantaux qui resteront ouverts, on aperçoit le perron qui descend au préau, planté d'arbres maigres et d'arbustes, dont quelques-uns sont des lilas en fleur. Le préau est fermé par un mur, percé d'une porte qui donne dans la rue. Au-dessus du mur, en perspective, les maisons, les usines du faubourg ensoleillé. De chaque côté de la grande porte du vestibule, un banc de jardin. A droite, une porte par où l'on va aux ateliers. A gauche, premier-plan, porte donnant sur le parloir : on y accède par quatre degrés. A gauche, encore, second plan, une autre porte, ouverte, celle-là, et par laquelle les spectateurs doivent voir le réfectoire, où l'on dresse un buffet. Sur les murs, quelques inscriptions, un crucifix. Pendant toute la durée de l'acte, des fillettes, des surveillantes vont et viennent, ratissent, travaillent. On voit passer des pensionnaires, en rang, dans le préau.

(1) Cet acte figurait dans une première version de l'œuvre et se plaçait entre le premier et le deuxième acte actuels. Les auteurs l'ont supprimé pour la scène quand ils se sont aperçus qu'il n'était pas indispensable à l'action et surtout, ([u'en le faisant représenter, ils auraient excédé notablement la durée ordinaire des spectacles. Le lecteur observera que quelques traits et notamment l'épisode de la mort de la petite Mézy ont été repris dans le deuxième acte.

Notons — pour répondre à des allégations inexactes — qu'il avait été retranché du manuscrit reçu par l'Administrateur général de la Comédie- Française et qu'il n'en a pas été question au procès.

{Note de l'Éditeur.)

DEUXIÈME COUPLET

Si vous voulez des jours heureux.

Mademoiselle Oriflorette, {bis) Quittez matin lit paresseux, N' perdez pas d'heure à vot' toilette.

Surtout retenez la leçon, etc.

MICHE, appuyée contre la porte du réfectoire et regardant.
Elle est partie... (EUe revient avec ses compagnes.)

Dis-donc, Lapar?

LAPAR, sans se retourner.

Quoi?

MICHE

On ne fait pas les révérences?

LAPAR, se retournant, une fleur de papier aux dents.

Et ta sœur?... (Les fillettes rient.) Si ça t'amuse de
faire le singe. . . (A une fillette au-dessous d'elle qui l'aide.)

Mais non, moule, la grosse agrafe...

(Elle se remet au travail, chantant, sans se retourner.)

Si vous voulez des jours heureux, Mademoiselle Oriflorette...

TOUTES, on chœur.

Mademoiselle Oriflorette...

FLANDRIN, accourant et criant.

Mézy n'est pas avec vous autres?

TOUTES

Non... mais non...

RIBANEL.

Tiens... c'est vrai... Où qu'elle est, Mézy... depuis deux jours?

FLANDRIN

Personne ne l'a vue, Mézy?

LAPAR.

Non... on te dit.

'SARLAT, égalisant de la mousse au pied d'un arbuste.

Quelle Mézy?

RIBANEL.

Elle en a une couche, cette Sarlal!... (imitant Sariat.) Quelle Mézy?... Caroline Mézy... donc! Y en a pas trente-six.

LAPAR, à Flandrin.

Qu'est-ce que tu lui veux?

FLANDRIN

C'est une lettre pour elle...

L4PAR

Une lettre?... (Haussant les épaules.) AvCC ça !

FLANDRIN, agitant la lettre.

Bien sûr, une lettre...

MICHE

Oh! là là!... Une lettre d'amour?... Tais-toi, mon cceur.

LAPAR.

Va voir aux ateliers!

FLANDRIN

J'en viens.

FLEURANCE, riant.

Va aux cuisines...

FLANDRIN

C'est ça... Chouette! J'y vas...

(Elle sort en gambadant.)

RIBANEL.

Voyez-vous qu'elle se soit caltée!

Ça serait rigolo...

LAPAR.

Elle est bien trop gourde... On la retrouvera.

(Fredonnant.)

Si vous voulez des jours heureux...

MICHE, sautant.

Au moins... aujourd'hui... on va bouffer...

(Elle se frotte l'estomac.) On Va houffer

(Les autres se frottent les mains... Hibanel et Fleurance toup-
Hent en rond, en se tenant par les poignets.)

RIBANEL. chantant.

Des bonnes choses...

FLEURANCE, même jeu.

On boira... on boira...

RIBANEL.

...du vin.

FLEURANCE

...du bon vin.

LOUISETTE. sur l'échelle.

Alors, vous croyez que c'est pour vous la bonne Jjonstife?...
Vous n'avez pas peur!

M I C H E, 'précieusement.

Pardon, madame.

LOUISETTE, même jeu,

Ya erreur, madame...

MICHE, à Ribanel et Fleurance.

Vous n'avez pas fini de tourner?... Quelle grande idiote que
cette Ribanel!... T'es plus gosse que les gosses !

RIBANEL, qui s'est arrêtée.

Et moi... j' te dis que nous en aurons!

LOUiSETTE.

Des fayots, oui... Ça, c'est boiirratif!

FLEURANCE

Mais c'est dimanche...

LOUISETTE

Alors, mes amours, le joli petit bifteck de cheval du dimanche.

TOUTES, se bouchant le nez.

Pouah!... pouah!...

LOUISETTE

Fleurance, elle... préférerait des sandwiches? Pas, Fleurance?

FLEURANCE

Tiens!... Pour sûr!...

LOUISETTE

Faut te faire une raison... Les sandwiches c'est pour les dames...
pas pour les purées...

SARLAT, éclatant en larmes.

Moi... j'en voulais... moi, j'en voulais...

T'as pas honte de gueuler comme ça, Sarlat?

RIBANEL.

Elle est trop mauvaise aussi, leur carne!

MICHE, à Sarlat.

Demande-lui du vol-au-vent, à la Rambert.

(Sarlat se remet à pleurer, les autres rient.) LOUISETTE, à
Miche.

Fous-lui la paix!

RIBANEL.

Blague dans 1' coin!... si qu'on réclamerait?

LOUISETTE

Contre?

RIBANEL.

La nourriture, tiens!...

(Louisettes hausse les épaules et descend de l'échelle.) SARLAT, pleurant toujours.

A quoi ça sert?

RIBANEL.

Pas de danger que tu réclames, toi!... T'as trop la frousse.

SARLAT, essuyant ses yeux.

Ça sert à rien...

RIBANEL.

T'as trop la frousse...

'Elles continuent à se disputer.)

LOUISETTE, imitant Mlle Rambert.

Eh là, mesdemoiselles?... (Elle frappe des mains l'une contre l'autre. Toutes s'immobilisent comme au bruit de

la ciaquette.) ...Je ne sais vraiment pas ce qui vous prend, mesdemoiselles... Ah! tu veux manger, Ribanel?... Tu veux?... Le

roi dit: « Nous voulons », ma fille... Sans doute, vous étiez mieux nourries, dans la rue où l'on vous a recueillies, mesdemoiselles? Vous n'avez pas honte de vous plaindre?... Vous ne devriez pas oublier, petites malheureuses, que vous n'êtes ici que par charité...

(Toutes les fillettes se mettent à rire, pendant que Louissette fait un geste de menace à une personne imaginaire, puis un gesto plus libre.)

MICHE

Ah! t'as la langue bien pendue... pour ça!... Celui qui t'a coupé le sifflet n'a pas volé sa galette...

LOUISETTE

Domage que t'aies pas été finie ce jour-là...

(Éclats de rire.)

RIBANEL.

Enfin... c'est trop dégoûtant, tout de même... On travaille, on peut manger-.

FLEURANCE

On s'esquinte assez.

MICHE

Puisqu'on te le dit!... T'en as une caboche!

Si on parlait à l'abbé Laroze?

LOUISETTE

L' ratichon?... Ce qu'il s'en fiche!... C'est un autre genre de boniment, voilà tout.

RIBANKL.

Eh bien?... Le patron?...

LOUISETTK.

Ça, c'est trouvé!... Le patron?... veux-tu savoir, l' patron?... Il vous fera un beau discours et vous vous mettrez toutes à pleurer comme des veaux... (Protestations.) Je blague'^... Quand on a réclamé pour le linge... Ribanel, tu voulais lui montrer un drap de lit... et, toi, Sarlat, ta chemise!

MICHE

Oh! Sarlat!

FLEU RANGE, presque en même temps.

Sa chemise!

LOUISETTE

Vous n'avez rien montré du tout... Moi, j'ai bafouillé... et au bout de deux minutes qu'il jaspina, l' patron... Oh! là là... l' i^obinet de la pompe, quoi !

RIBANEL.

Avec ça!

FLEURANCE

Tiens! pour 1' patron!... fElle fait un pied de nez.)

Tiens! pour la Rambert!... (Même jeu.) Tiens, pour

r ratichon ! (Même jeu.)

LOUiSETTE.

Oui... oui... va toujours!., . On te connaît... Ah! malheur!.,. Si vous aviez seulement pour deux ronds d'estomac!...

MICHE

Paix, paix!... La Quintolle qui s'amène avec des mômes.

(Louisette remonte vivement sur Téchelle, toutes regagnent leur place, en chantant.)

TOUTES, en chœur.

Si vous voulez des jours heureux...

SCÈNE II

Les Mêmes, MADEMOISELLE QUINTOLLE, amenant AUBRY, LACAVE, trois autres fillettes.

(Mlle Quintolle est entrée par la ilroite, suivie des cinq fillefles. Le chœur s'est arrêté.)

mademoiselle quintolle, aux premières miettes.

Vous ne chantiez pas... Pourquoi ne chantiezvous pas?

MICHE

Mais si, on chantait.

On ne fait que ça!

(Les autres riochent. Louiseette travaille sur son échelle,) MA-
DEMOISELLE QUINTOLLE.

Taisez-vous... Enfin, vous ne chantiez pas... Combien de fois
vous a-t-on dit qu'il fallait chanter, quand vous étiez seules?...
(Remontant.) Qu'est-ce qui est monitrice, ici?

FLEURANCE, RIBANEL, SARLAT, très vile.

C'est Louiseette... C'est Louiseette Lapar... C'est Lapar...

MADemoISELLE QUINTOLLE.

Lapar?... Ça ne m'étonne plus!...

(Les fillettes rient, se poussent du coude, font la grimace à La-
par, sourient à Mlle Quintolle.)

LOUISETTE, surréchelle.

C'est toujours moi... Je ne peux pourtant pas les battre.

MADemoISELLE QUINTOLLE.

Assez!... ton bec!... (Aux fillettes qu'elle a amenées.)

Mettez-vous là, vous autres... sur un rang... dépêchons!... (Elle
les place avec brusquerie.) Là!... (S'éioignant à reculons.) Vous
allez toutes venir à

moi... l'une après l'autre... (Les premières s'arrêtent de tra-
vailler, regardent.) Je Suis la ducheSSC !... (Rires parmi les spec-
tatrices.) AlleZ-VOUS travailler?...

Faites ce que vous avez à faire... Et la paix, hein !

MICHE, bas, à Kibanel.

Elle en fait, un foin !

MADemoisELLE QUINTOLLE.

Aubry!... Oui, toi... Commence... Allons...

(Aubry interpellée se détache du rang et vient très gauchement faire la révérence. Geste de désespoir de la surveillante.)

Ah! on m'a vraiment donné les plus stupides!...

(Secouant rudement la petite par le bras, la pinçant.)

Idiote, va!... Et tes cheveux?... On t'avait pourtant dit...

(Elle tire cruellement les cheveux de la petite, qui pousse un cri de douleur, s'agenouille, joint les mains, pendant que les quatre autres se serrent les unes contre les autres, effrayées, et que les spectatrices ricanent.)

AUBRY, sanglotant.

Mademoiselle ! . . . Mademoiselle ! . . .

MADemoisELLE QUINTOLLE, relevant Aubry, avec des bourrades.

As-tu tini de crier?... Est-ce qu'on t'écorche?... Tais-toi!... (Appelant.) Lapar !

LOUISETTE, sur l'échelle.

Quoi?

MADemoiselle Quintolle.

Viens lui montrer... (Louisette descend.) Et vous aussi, regardez bien... (Louisette f. it \> révérence avec beaucoup de grâce.) Tâchez de faire comme elle... D'ailleurs, celles qui ne sauront pas, au cachot...

et le fouet!... (Quelques-unes pleurnichent.) Et UC pleurnichez pas... Apprenez... ou sinon... (Elle menace la petite Aubry.) Reconnaissez. . . À fait, vous... tu es

ACTE SUPPRIMÉ À LA REPRÉSENTATION "265 trop bête... (Elle la renvoie dans le rang- en la brutalisant.)

À toi, Lacave... attention... quand tu voudras?... (La petite vient très maladroitement faire la révérence. La surveillante lui tire les oreilles.) Oh! ça...

c'est réussi... tout à fait distingué... C'est bien la peine!

(Geste de désespoir.)

LACAVE, pleurant.

Puisque j' peux pas!... Puisque.]' peux pas!

MADemoiselle Quintolle.

Quelle dinde!... (À Louisette.) Montre- lui encore... Lentement!... (Retenant Louisette par le bras, bas.) Tu n'as pas vu la petite Caroline Mézy, toi?

LOUISETTE

Non...

Elle ne s'est pas plaint de moi ?

LOUISETTE

Non... Pourquoi?

MADemoiselle QLI.NTOLLE.

Pour rien... (Changeant de ton et plus haut.; Moutrc lui...
(Après que Louissette a fait la révérence, la petite Lacave recommence encore plus maladroitement.; Mon

Dieu ! quelle idiote !...

(Toutes les fillettes entourent Lacave, rient, se moquent. Brouhaha I — Entre Mlle Kambert, venant du parloir.)

â66 LE FOYER

SCÈNE III Les Mêmes, MADemoiselle RAMBERT

MADemoiselle RAMBERT

Eh ta, mesdemoiselles?... (Elle frappe sa claquette.

Toutes s'immobilisent.) Je ne sais Vraiment pas ce qui vous prend... (a Mlle QuintoUe.) En voilà un endroit, pour les faire répéter!... Pourquoi pas au préau ?

MADemoiselle QUINTOLLE.

Mais, madame la directrice...

MADemoiselle RAMBERT

Il n'y a pas de mais... C'est inouï!... Tout va de travers, aujourd'hui... Oh ! mais prenez

garde... (EUe fait un geste de menace.) Et VOUS autres,

là-bas, VOUS n'avez pas fini?

On se dépêche...

RIBANEL.

On a fini...

MADemoiselle RAMBERT

Alors?... Qu'est-ce que vous attendez pour

enlever cette échelle?... (Toutes se précipitent vers

l'échelle.) Pas toutes à la fois... Viens ici, Sarlat... Es-tu fagotée, mon Dieu!...

(A ce moment, l'abbé Laroze, pâle, effaré, entre en courant et bousculant quelques fillettes.)

SCÈNE IV Les Mêmes, L'ABBÉ LAROZE

L'ABBÉ, essouffné.

Mademoiselle Rambert!... (L'apercevant.) Ah! Je vous cherche partout...

MADemoiselle RAMBERT

Eh là, monsieur l'abbé?... Qu'est-ce qui vous prend?

L'ABBÉ, soufflant, montrant sa gorge.

Je... je... ne peux pas.

MADemoiselle RAMBERT

Mais qu'est-ce qu'il y a?...

L'ABBÉ

Il y a... Il y a... La justice...

MADemoiselle RAMBERT

Quoi ?

L'ABBÉ

La justice... la police... je ne sais pas... Enfin... la justice... est ici...

/Les petites manifestent de la joie. On les entend cliuclioter, en se poussant du coude : « La police... la police!... » Une, dernière Mlle Rambert, saute, en se tapant les cuisses.)

Qu'est-ce que vous dites?... Vous êtes fou!...

L'ABBÉ

Fou?.. De ma fenêtre, je les ai vus... deux messieurs, en noir, cravate blanche, longs favoris... C'est terrible!...

MADemoiselle RAMBERT, agitée et gesticulant.

Vous avez la berlue... Des invités...

L'ABBÉ, levant les bras.

Des invités !... des invités !... Vous êtes incroyable... Puisque je les ai vus... descendre de fiacre... sonner.

MADemoiselle RAMBERT

Vous ne savez pas ce que vous dites...

L'ABBÉ

En ce moment ... ils parlementent avec Mme Antoinette... ils vont venir...

(Il regarde vers le préau, toutes les fillettes tendent le cou vers le préau.)

MADemoiselle RAMBERT, allant, venant, tapant du pied.

Mais... mais... voyons... voyons...

L'ABBÉ, avec de grands bras.

Ça devait finir comme ça !... . Ah ! ça ne m'étonne pas!

(Il y a toujours comme un murmure parmi les petites.) MADemoiselle RAMBERT, à l'abbé.

Mais taisez-vous donc!... (Elle frappe de sa cla-

quette. Toutes s'immobilisent.) Si j'apprends quelle est

la malheureuse...

(Nouveau coup de claquette. Elles se mettent en rang. Mlle QuintûUe les emmène à droite.)

L'ABBÉ, regardant le préau.

Les voilà !... Les voilà !...

MADemoiselle RAMBERT

Un jour pareil !...

(Entrent deux messieurs.)

SCENE V

MADemoiselle RAMBERT, L'ABBÉ LAROZE, PREMIER MONSIEUR, DEUXIÈME MON- SIEUR.

MADemoiselle RAMBERT, s'avançant toute tremblante.

Messieurs...

(Les deux messieurs s'inclinent.)

L'ABBÉ, derrière Mlle Rambert.

Sovez les bienvenus au Foyer...

(Les deux messieurs s'inclinent.)

PREMIER MONSIEUR

Madame... Monsieur le curé... Nous venons de la part de la maison Potel et Chabot...

MADemoiselle RAMBERT

Potel et Chabot?... Alors vous êtes... ?

L'ABBÉ, presque en même temps.

Alors vous n'êtes pas. . . ?

PREMIER MONSIEUR

Nous sommes les maîtres d'hôtel...

DEUXIÈME MONSIEUR

Nous venons pour le buffet.

MADemoiselle RAMBERT, les toisant.

Pour le buffet?... C'est évident... (Toisant rabbé qui se détourne.) Ça, par exemple !

PREMIER MONSIEUR

Si vous voulez bien nous indiquer?...

MADemoiselle RAMBERT

Je... je vous conduis... (Elle leur indique la porte du réfectoire. A l'abbé.) OÙ aviez-VOUS la tête, VOUS?...

Attendez -moi là... (aux maîtres d'hùiei.) Venez, VOUS autres...

(Elle sort avec les maîtres d'hôtel.)

L'ABBE, la suivant du regard.

Si, au moins, ça pouvait lui servir de leçon !...

SCÈNE VI

L'ABBÉ LABOZE, LOUISETTE LAPAR, puis MADEMOISELLE RAMBERT.

(L'abbé Laroze, en voulant s'en aller, aperçoit Louissette Lapar qui descend les degrés du parloir.)

LOUISETTE

Alors, monsieur l'abbé, il paraît que ça. n'est pas encore pour aujourd'hui?

L'ABBÉ

Quoi donc?... (Louissette désigne d'un doigt le réfectoire, en s'empêchant <le rire.) Tu u'es qu'une effrontée... Tu écoutes donc aux portes?... C'est joli.

LOUISETTE, riant.

Oh ! monsieur l'abbé !

L'ABBÉ

Tu te permets... Au lieu de te moquer de ton prochain, tu ferais bien mieux...

MADemoiselle RAMBERT, sortant du réfectoire, à l'abbé.

Les magistrats sont installés... (Louissette s'est écartée.) Ah! VOUS en avez un œil!... Tous mes compliments!

L'ABBÉ, s'approchant de Mlle Rambert, d'un air mystérieux.

Malheureux, ceux qui ont des yeux pour ne point voir!...

(Il sort en levant les bras.)

MADemoiselle RAMBERT, le regardant partir.

Heureux les pauvres d'esprit!.,, (a Louissette.) Est-ce moi que vous cherchiez?

MADemoiselle RAMBERT, LOUISETTE LAPAR

LOUISETTE

Non... c'est mes ciseaux et ma ficelle que j'ai oubliés là...

MADemoiselle RAMBERT, maternelle.

Toujours désordonnée?

LOUISETTE, bourrue.

On m'appelle de tous les côtés à la fois. (Elle ramasse ciseaux et ficelle.) Faut que je faSSe tOUt!...

MADemoiselle RAMBERT, qui iw l'a pas quittée des yeux, doucement.

Eh là!... Ne vous fâchez pas, mon petil... Je ne voulais pas vous faire de reproches, aujourd-

ACTE SUPPRIME A LA REPRESENTATION 273 d'hui... Au contraire... Je suis contente de vous...

(Regardant la porte décorée.) Votre pOrte CSt tfès

bien... elle est très bien, votre porte... (Eiie recule pour juger de l'effet, prend son face à main.) Très bien ! LOUISETTE, radoucie.

Elle n'est pas mal...

MADemoiselle RAMBERT, lorgnant Louise et s'approchant.

Et puis... vous... vous êtes bien coiffée, au moins... à la bonne heure! (a peine lui a-t-elle touché

les cheveux que Louise recule.) Et VOtre robe?...

C'est vous qui l'avez faite?... Toute seule?

LOUISETTE

Dame ! j'ai pas de couturière.

MADemoiselle RAMBERT, riant.

Tournez-vous un peu !... (Eiie la fait tourner.) Estelle coquette?... Ah ! elle fait bien tout ce qu'elle veut!... Mais voilà!... il faut que mademoiselle veuille... Vous ne voulez pas souvent... (Louise détourne les yeux.) Vous avez votre tête, Lapar... Ah ! je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans cette petite tête-là!... Ne froncez pas les sourcils, vous cachez vos yeux... C'est dommage... (Louise sourit.) Vous êtes donc bien malheureuse, ici?

LOUISETTE

Où voulez-vous que j'aille?

MADemoiselle RAMBERT

Mais je ne veux pas que vous vous en alliez...

(S'âsseyant sur le banc de gauche.) Ah ! que c'est donc

bon de s'asseoir un instant. (Elle tire sa montre.)]\les pauvres jambes ont bien mérité un instant de repos... (Keniiiant.) Mou Dieu ! qu'il vient donc une bonne odeur de ce jardin.

LOUIS ETTE, qui embobine sa ficelle.

C'est les lilas...

MADemoiselle RAMBERT

Elle a bien dit ça. (L'imitant.) C'est les lilas!... (Louisetie se met à rire.) Pourquoi me faites-vous toujours la tête?...

LOUIS ETTE, le menton baissé.

S'il vous plaît? (Si ou plet ?)

MADemoiselle RAMBERT

Je VOUS demande pourquoi vous me faites toujours la tête?

LOUISETTE, mémo altitude.

Je ne vous fais pas la tôle.

MADemoiselle RAMBERT, la prenant par le bras.

On dirait que je ne vous connais pas... Vous me faites la tête... (Changeant (le ton.) Dites donc, ma petite, vous n'êtes pas maigre?

LOUISETTE, dégageant son bras, enjouée.

Je suis comme Fleurance... j'suis à point...

(Se sentant regardée, elle détourne les yeux.)

ACTE SUPPRIME A LA REPRÉSENTATION 275 MADEMOISELLE RAMBERT, l'imitant

J' suis à point... (Changeant de ton.) Yenez VOUS
asseoir là.

LOUISETTE

Je suis pas l'atiguée.

(Elle s'éloigne un peu.)

MADemoiselle RAMBERT

Tous avez donc peur que je vous lasse du mal?... Je ne vous
mangerai pas...

LOUISETTE

Oh ! je me mettrais en travers.

(Elle s'approche.)

MADemoiselle RAMBERT

Vous avez peur, tout de même? Non?... Alors, c'est votre jolie
robe qui vous rend si fière?... Écoutez...

LOUISETTE, debout, tout près de Mlle Ranihert.

Quoi?

MADemoiselle RAMBERT

Enfin... vous êtes tout de même la seule qui ne veniez jamais me voir, dans ma chambre?... Vous n'avez donc jamais rien à me dire?... Jamais besoin d'un chiffon... d'un livre?...

LOUISETTE

J' sais pas lire...

MADemoiselle RAMBERT

Alors, de causer un peu ?

LOUISETTE, gênée.

C'est pas mon affaire... Le soir, j'ai envie de dormir...

MADemoiselle RAMBERT

Les autres viennent bien . . .

LOUISETTE

C'est des hypocrites... Et puis ça les regarde...

MADemoiselle RAMBERT

Tenez... voilà justement pourquoi je vous aime bien, Louissette... J'aime votre caractère... Vous valez mieux que les autres... Vous êtes fière... Ça vous va... Et gentille!... Je pourrais faire beaucoup de choses pour vous... je pourrais être une famille pour vous... sans que vous vous humiliiez... Je ne demande qu'à m'intéresser à vous... Mais voilà... Je veux savoir où

je vais... (Elle pose la main sur les hanches de Louissette.)

Il faut qu'on soit pour moi, ou contre moi... ma fille ou mou ennemie...

LOUISETTE

J' suis pas vot' fille... J' suis la lille de personne...

(Elle se dégage brusquement.)

MADemoiselle RAMBERT

Allons!... allons!... (Elle essaye de la retenir. Louissette se débat et son tablier reste dans les mains de Mlle Rambert, qui se lève, colère. Pendant ce temps, Courtin, qu'elles n'ont pas vu venir, monte doucement les marches du

perron.) Ah ! tu fais la mauvaise tête !

Mais non...

MADemoiselle RAMBERT

Voilà comment tu reçois mes gentillesse!... Eh bien, ma petite, nous allons voir qui sera la plus forte... et si je vais te mater... On te fouettera comme une autre, morveuse !

LOUISETTE, arrogante.

Morveuse ?

MADemoiselle RAMBERT

On te fouettera !,.. Nous verrons...

LOUISETTE, d'vx-c défi.

Morveuse... ou non... je ne conseille à personne...

SCENE VIII Les Mêmes, COURTIN

COURTIN

Qu'est-ce qui se passe? (Louisette pousse un cri et s'arrête interdite, les yeux baissés. Mlle Rambert, interloquée,

esquisse un salut.) Qu'est-ce qu'il y a donc, madame la directrice?

MADemoiselle RAMBERT

Une mauvaise tête, monsieur le président...

(Louisette secoue la tête en signe de dénégation.) Une de

278 LE FOYEH

nos plus mauvaises têtes... Mais je ne veux pas vous importuner, monsieur le baron... Je referai, à un autre moment, mes observations à cette petite révoltée...

COURTIN, glacial.

Je vous en sais gré... (A Louisië.) Vous pouvez rejoindre vos compagnes, mon enfant.

(Louisetlo ne bouge pas.)

MADemoiselle RAMBERT

Eh bien?... Qu'est-ce que vous attendez?

LOUISETTE, s'empêchant de rire.

Mon tablier...

(Le baron considère Mlle Ranibert qui tend le tablier avec embarras. Louisetle, penchée, ne l'atteignant pas, le baron se décide à le prendre et à le transmettre, en souriant un peu, à la petite qui remercie, hésite, fait une révérence et sort. Le baron, que Mlle Rambert observe, suit des yeux Louisette, jusqu'à ce qu'elle soit sortie.)

ACTE SUPPRIMÉ A I.V HEPRÉSENTATJON 279 MADEMOISELLE UAMBEP.T

Je vous assure, monsieur le président, que cette petite...

COUR TIN, interrompant.

Madame la directrice, je n'ai ni le désir, ni le loisir d'examiner quelle sorte de grief vous pouvez avoir contre cette enfant... Je m'interdis, ici, d'affaiblir, en rien, votre autorité. Rendez-moi aussi cette justice que je n'interviens jamais dans les détails...

MADemoISELLE RA.MBERT.

(l'est vrai, monsieur le président...

COURTIN

Ce n'est pourtant pas que je sois sûr que vos façonS;^ votre manière d'être avec nos pensionnaires... toutes ces punitions...

MADemoISELLE RAMBERT

A Saint-Denis, monsieur le président...

COURTIN, interrompant.

Laissons là Saint-Denis, je vous prie, et toutes les maisons d'éducation de la Légion d'honneur... nous sommes au Foyer... D'ailleurs, je me réserve d'examiner tout cela, avec vous, un de ces jours...

MADemoiselle RAMBERT, digne.

Quand vous voudrez, monsieur le président...

COURTIN

Voyons! Tout devait être parfait... et c'est à

peine si l'établissement est présentable... (Remontant vers la porte.) Ici, naturellement, ces fleurs de papier... ces banderoles... c'est très joli....

(Changeant de ton.) Qu'CSst-CC qUC c'cSt qiie CCltte

échelle?... Qu'est-ce qu'elle fait là?

MADemoiselle RAMBERT

Elle a servi pour la décoration... On va l'enlever... j'ai donné des ordres...

COURTIN, tirant su montre, et redescendant.

Jamais nous ne serons prêts... (Changeant de ton.) .Je suis allé à la lingerie... Rien ne devait clocher, disiez-vous?...

MADemoiselle RAMBERT.

Oui... Eh bien?

COURTIN

C'est inouï!... C'est d'un désordre inouï!... Ah ! je serais curieux d'en refaire l'inventaire... Il n'y a là qu'une femme... C'est trop d'ouvrage... Elle paraît, d'ailleurs, n'y entendre absolument rien.

MADemoiselle RAMBERT, d'un ton plus vif.

Vous savez, monsieur le président, que la lingère en chef, Mlle Marguerite, est partie... et vous savez pourquoi ?

COURTIN, radouci.

Sans doute... En tout cas, j'ai dit qu'on ferme tout un pan d'armoires... tout le fond... et n'ai permis d'ouvrir que le côté gauche... près de la

porte... où nous passerons... On achève de le ranger... (Très nerveux, indiquant le plafond avec sa canne.;

Elles font un bruit, là-haut... C'est l'atelier de couture'^

MADemoiselle RAMBERT

Non, monsieur le président, le paill étage...

COURTIN

C'est agaçant... (Reprenant.) Ah! les cuisines !... Par l'escalier, il venait, des cuisines, une odeur... une odeur, à n'y pas tenir... Je descends... J'ai été suffoqué, mademoiselle... véritablement suffoqué... J'ai dû faire vider deux p-andes marmites...

MADemoiselle RAMBERT, levant les bras.

Toute la soupe!... Ah !

COURTIN, interdit.

C'était la soupe!... Ma foi!... J'ai cru que c'étaient des eaux grasses... Je regrette...

MADemoiselle RAMBERT

Vous n'avez pas l'habitude...

COURTIN

En tout cas, j'ai fait établir un grand courant d'air... Nous allons voir... Maintenant, madame la directrice, voulez-vous me dire ce qui se passe à l'infirmerie...

MADemoiselle RAMBERT

A quel propos?

CÔURTIN.

J'ai eu beau crier, frapper... C'est comme une tombe... Impossible de me faire ouvrir... On me dit que c'est vous qui avez ordonné de verrouiller l'infirmerie?

MADemoiselle RAMBERT, avec un air presque de défi.

C'est vrai...

COURTIN

Pourquoi?... Et si, tout à l'heure, quelqu'un demande à la visiter ?

MADemoiselle RAMBERT, énergiquement.

On ne visitera pas l'infirmérie... Il est impossible de la montrer dans l'état où elle est... (Appuyant.) On ne visitera pas l'infirmérie... (Changeant de ton.) A moins, monsieur le président, que vous n'en donniez l'ordre... Si vous en donnez l'ordre...

COURTIN, embarrassé.

C'est bien... c'est bien... On ne visitera pas l'infirmérie... Au moins, vous auriez pu me prévenir... (On entend un grand cri qui semble venir de la porte de droite. Courtin et Mlle Rambert écoutent, se regardent. Un

silence.) Qu'est-ce que c'est?...

MADemoiselle RAMBERT, après avoir encore écouté. Rien... ce n'est rien... (Un second cri éclate, s'éloigne,

cesse.) Voulez-vous que j'aille voir?

COURTIN, nerveux, laissant Mlle Rambert.

Non. non... restez!... Il faut absolument que

nous fassions ensemble une inspection rapide, pour remédier à ce qui est remédiable... J'aurais voulu pouvoir vous adresser des compliments...

MADemoiselle; RAMBERT, éclatant.

Ah ! il faut être juste, à la fin... Je ne peux pas tout faire... être partout à la fois... Je suis à bout de forces, et aidée... il faut voir!... Presque plus de personnel... pas d'argent... jamais d'argent !... Aucun n'est payé... Hier soir, j'ai dû renvoyer deux surveillantes, et prendre, sur ma bourse à moi, l'argent de leurs gages. Ce n'est pas pourtant qu'on ne me doive rien... Vous m'aviez promis

quinze cents francs, pour ce matin. Je ne les ai pas, naturellement... Voilà plus de trois semaines que vous m'annoncez une somme sur l'allocation des cent mille francs du Pari-Mutuel... Je ne les ai pas davantage...

COURTIN

Vous savez bien que j'ai dû payer les entrepreneurs...

MADemoiselle RAMBERT

Six mille francs... je le sais... Non... non...

(Elle tamponno so-; vPiix.) il faUt être jUSte... cou R TIN, gêné.

Vous vous méprenez, mademoiselle, je n'ai pas voulu dire...

MADemoiselle RAMBERT, le verbe plus haut, à la fin criard.

Les fournisseurs viennent me faire des scènes

tous les jours... On me menace... On m'insulte, ici, en plein vestibule, devant les petites... jusque dans la rue !... Pour obtenir, dans le quartier, la moindre chose, il faut une diplomatie !... Et, encore, on n'obtient plus rien... Tenez, ce matin, faute du peintre, qui a refusé de venir, l'abbé Laroze a remis deux carreaux qui manquaient au réfectoire... 11 aura au moins servi à cela, le saint homme. Pas d'aide... plus de ressources... Obligée de tout supporter... et c'est à moi qu'on vient s'en prendre !...

COURTIN, qui a vainement tenté d'apaisér Mlle Ramberl, et qui a surveillé la porte.

Du monde... prenez garde!...

SCÈNE X

Les Mêmes, COMTESSE DE CHALAIIS, MADAME LUBIN-LAFARE.

COMTESSE DE CHALAIIS, paraissant à la porte.

Ah ! mon cher président, que notre Foyer est donc pimpant, joli... (a Miie Rambert.) Mademoiselle, tous mes compliments!...

COURTIN, incliné, baisant les mains des deux dame».

Vous nous gêtez!...

COMTESSE DE C H A L A I S, serrant la main lie Mlle Rambert.

Tout à fait réussi...

MADAME LUBIN-LAFARE, même jeu.

Tout à fait...

MADAMOISELLE RAMBERT

Nous essayons de nous rendre dignes de la confiance dont le comité a bien voulu nous honorer...

COMTESSE DE GHALAIIS, à Courtin.

Avez-vous vu toutes les inscriptions en sable dans le préau?... les ateliers?

COURTIN

Parfaitement: Yive la duchesse de Saragosse! en rouge et jaune... Ce sera très remarqué.

COMTESSE DE CHALAI

Vous savez que c'est mon piqueur qui a tout fait... avec un garçon d'écurie?

COURTIN.

Vous avez toujours les idées les plus délicates. . .

COMTESSE DE CHALAI

Ce sont de véritables artistes... Et ils font ce que vous avez vu avec un petit entonnoir... rien qu'un petit entonnoir et du sable... (Geste didactique.) rien qu'un petit entonnoir...

COURTIN

Oui... oui... je sais.

MADAME LUBIN-LAFAKK, à Courlin.

Et VOUS êtes toujours aussi sûr que la duchesse fera un don à notre œuvre ?

COURTIN

C'est une chose absolument certaine. Elle ne visite jamais un établissement sans laisser une obole.

MADAME LUBIN-LAFARE

Si ce n'est qu'une obole !...

COURTIN, souriant.

Une façon de parler... (Grave.) J'attends une somme...

MADAME LUBIN-LAFARE

Ah ! tant mieux !

COURTIN

Mais si vous voulez bien nous permettre, nous allons, Mme la directrice et moi...

MADAME LURIN-LAFARE.

Faites... Faites...

COURTIN, bis, à Mlle Rambert avec qui il se dirige vers la droite.

Tout ira à merveille... (Haut.) Passez, mademoiselle... (Mlle Rambert sort.) LcS CuisiueS d'abord,

n'est-ce pas?...

{Il sort.)

SCÈNE XI

COMTESSE DE GHALAIS, MADAME LUBIN- LAFARE, puis AUBRY, LACAVE, CHICHETTE, puis MADEMOISELLE BARANDOÏN.

COMTESSE DE CHALAIS, poursuivant tout haut.

Alors, vous avez déjeuné chez vous?... Mais à quelle heure?

MADAME LUBIN-LAFARE

A onze heures... figurez-vous...

COMTESSE DE GHALAIS.

C'est inouï... Comment avez-vous fait?... Nous, nous avons déjeuné, tout près d'ici, dans un endroit canaille... en bande... les Ribrac, les Challenge... Caméloni, ma belle-sœur...

MADAME LUBIN-LAFARE

Bien!

COMTESSE DE CHALAIS

Exquis!... Il y avait là des filles et desapaches... Très amusant... beaucoup de caractère...

MADAME LUBIN-LAFARE

Si j'avais su !... (Toucliant la robe de Mme de Glwlais.)

Vous aimez ces quatre boulons?... D'ailleurs, assez de chic... mais, ma chérie, je ne savais pas qu'on s'habillait... On avait d'abord dit qu'on ne s'habillerait pas.

COMTESSE DE CHALAIS

Oui... mais au dernier comité...

(Aubry, Laoave, Chichette, entrent par la droite, chacune avec un balai; elles se dirigent vers la porte du vestibule et commencent à balayer.)

MADAME LUBIN-LAFARE

Ah ! voilà ! ... je n'y étais pas. . .

COMTESSE DE CHALAIS

Vous êtes très bien, comme vous êtes...

MADAME LUBIN-LAFAKE, aigrement.

Ma foi, tant pis... ichangeant de ton.) Allous voir le buffet...

MADemoiselle BAKANDON, venant du parloir, tout effarée.

Pardon, mesdames... vous n'auriez pas vu Mme ia directrice?

MADAME LUBIN-LAKAUE.

Elle était avec nous...

COMTESSE DE CHALAIS, montrant la porte de droite.

Elle vient de sortir là... avec le président...

MADemoiselle HARANDON.

Merci...

(Elle sort, en courant, par la porte de droite.) COMTESSE DE CHALAIS.

Sont-elles affolées !

ACTE SUPPRIMÉ A LA REPRESENTATION

280 MADAME LUBIN-LAFARE

Ma chère, ces petites gens... pour un rien... ça s'affoie... (Aux fillettes.) Petites!...

COMTESSE DE CHALAIS, à l'oreille de Mme Lubin- Lafare.

On a beau faire... elles ont- toujours l'air de souillons...
Gomme c'est difficile!... (Aux miettes. Le buffet, mes enfants?

AUÏILY, la contemplant.

C'est au réfectoire, madame.

LACAVE, même jeu.

Par ici, madame.

(Chicliette s'interrompt de balayer et regarde Mme Lubin- Lafare et la comtesse qui sortent.)

CmCHETTE, à Lacave, en extase, devant le buffet.

Eh toi... là-bas... prends garde d'attraper une indigestion.

(Elles reviennent balayer le perron du vestibule au dehors.
Mlle Barandon entre en courant par Is petite porte de. droite, s'arrête, se retourne, attend. Entre Mlle Rambert.)

SCÈNE XII

"MADEMOISELLE BARANDON, MADEMOISELLE RAMBERT, AUBRY, L.\CAVE, CHICHETTE, puis GOURTIN.

MADEMOISELLE RAMBERT, essoufflée.

Mais, OÙ l'a-t-on mise? Vous courez... Vous •courez... Oii l'a-t-on mise?

MADEMOISELLE BARANDON, essoufflée aussi.

Dès que la^ pauvre petite (Eiie soupire.) a eu repris, à peu près, sa connaissance... je l'ai portée dans ma chambre... Elle n'était pas lourde !...

(Elle [i]leure.) MADEMOISELLE RAM B EUT, se remettant en marche.

Dans votre chambre?... Enfermée?...

MADEMOISELLE BARANDON.

Oui... avec Mme Antoinette, que j'ai prévenue aussitôt...

MADEMOISELLE RAMBERT

Bon!... Rien ne presse tant, alors?

COURTIN, paraissant à la porte de droite.

Ah!... Eh bien?

MADEMOISELLE RAMBERT

La petite est sous clef, gardée par la concierge... Nous avons un 'instant... (Plus bas.) Il faut bien savoir ce qu'on va faire...

(Apercevant les petites qui balayent.) Faites-moi le plaisir d'aller balayer dans le préau, et un peu vite.

Leé pCTJtes dégringolent le perron.)

CURTIN.

Pourvu qu'on la sauve, mon Dieu;... (Changeant de ton.)
Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

Mézy.w

ACTE SUPPRIMÉ A LA REPRÉSENTATION 291 MADEMOISELLE BARANDON

Caroline Mézy!... Mon Dieu!... Mon Dieu!...

CURTIN, considérant Mlle Baianilon.

Laisser une petite toute une journée et toute une nuit, dans un placard!... (Mlle Barandoo

se cache la tête dans son mouchoir.) Je n'ai jamais VU

^a!... On n'a jamais vu ça!... (a Mlle Rambert.) A-t-elle des parents ?

MADemoiselle RAMBERT

Sa mère...

CURTIN

A Paris ?

MADemoiselle RAMBERT

Elle était placée à Paris... Une coureuse... Elle est partie, en province, je ne sais où...

COURTIIS'.

Personne ne vient la voir?

MADemoiselle RAMBERT

Personne. . . Heureusement. . . (a M^Ue Barandon qui s'est remise à sangloter.) Ce n'est guère le moment de pleurer, ma fille... mais de tâcher à réparer le mal que vous avez fait.

COURTIN, qui va de long en large.

C'est effrayant!... C'est effrayant!...

MADemoiselle RAMBERT, à M^{lle} Barandon qui continue de pleurer.

Taisez-vous donc, à la fin!... On va vous entendre.

COU UT IN, même jeu.

C'est effrayant!... C'est effrayant!... Personne l'a vue, au moins ?

MADemoiselle BARANDON.

Personne, monsieur le président... (A M^{lle} Rambert.) C'était dans l'atelier de découpage... Quand j'ai couru au placard... j'y ai couru dès que je me suis appelée... elle était à peine tiède... e't

jaune... jaunei!.,. (Elle frissonne.) Nous l'avons emportée... couchée sur mon lit... frottée avec du vinaigre... Enfin... elle a poussé un grand cri...

COURTIN

Un cri ?

MADemoiselle BARANDON, poursuivant.

Puis un autre...

COURTIN, lapant dans ses mains.

Les cris que nous avons entendus, parbleu !... (A Mlle Rambert.) Alors, d'autres out pu entendre...

MADemoiselle RAMBERT, très calme.

Mais non... On est habitué, ici... Personne n'y fait attention... (a Mlle Barandon.) Et puis ?

MADemoiselle BARANDON.

Et puis... elle a eu une grande crise de larmes... (Un temps.) à présent, elle dort.

(Un silence.)

COURTIN, inquiet.

Etes-vous sûre qu'elle dorme?

ACTE SUPPRIMÉ A LA REPRÉSENTATION

293 MADEMOISELLE BARANDON

Elle respire faiblement... mais elle respire. (Liie soupire.) Madame la Directrice, je vous en prie, il faudrait un médecin. Laissez-moi aller chercher le docteur.

(Elle fait comme si elle allait partir.)

MADemoiselle RAMBERT, la retenant rudement par le bras.

Encore?... vous êtes folle !... Pourquoi pas le commissaire de police?

COURTIN

Cependant...

MADemoiselle BARANDON'.

Je vous en prie, mademoiselle...

MADemoiselle RAMBERT

Pour que tout le monde sache, n'est-ce pas?

COURTIN

Nous avons une responsabilité terrible...

On peut attendre... Mme Antoinette a été infirmière... D'elle, au moins Je suis sûre...

COURTIN

Mais si cette petite allait mourir !... (Mlle Baran- (k.n sanglote.) Ce serait du joli !... du joli!

MADemoiselle RAMBERT, énergiqLie.

Elle ne mourra pas... Elles en ont vu d'autres... <Un silence.) D'ailleurs, j'y vais...

(Elle se dirige vers la gauche.) ' COURT IN, à Mlle Barandon qui allait suivre Mlle Rambert.

Enfin... comment peut-on oublier une petite fille dans un placard?... (MUe BaranUon se remet à pleurer.) C'est inimaginable!... (MUe Barandon s'est arrêtée.) On nous traitera de bourreau.^., de tortionnaires... C'est de la Iblie !

MADemoiselle RAMBERT, qui est redescendue, demibas, à Goiirtin.

Monsieur le président, c'est une punition réglementaire...

(Mlle Barandon tombe assise sur une caisse d'arbuste, la tête dans son mouchoir.)

COURTIN

Joli règlement...

Approuvé par le comité... Deux heures de placard !...,

COLRTIN.

Deux heures!... quatre heures de placard, bien !... Mais tout un jour! toute une nuit !

MADemoiselle RAMBERT

Un accident... Il arrive des accidents... Il n'y a pas qu'ici... (De très près.) Je vous en prie, mon-

sieur le président, laissez cette fille... La voilà déjà aux trois quarts idiote... Elle fera une sottise ou un malheur...

MADemoiselle BARANDON, se levant brusquement.

Ah! j'oubliais... Elle a demandé monsieur Taumônier.

MADemoiselle RAMBERT, à Courtin.

Là !... Qu'est-ce que je disais?... (A Mlle Barandon.)

Pourquoi faire ?

MADemoiselle BARANDON.

Elle était si pieuse !

MADemoiselle RAMBERT

((Elle était... elle était... » Elle n'est pas morte... Elle est pieuse, c'est vrai... Elle est paresseuse aussi... (Énergique.) En tout cas, je vous défends de dire un mot... un seul mot à l'abbé. L'abbé ! Ah ! ce serait le bouquet.

On ne peut pourtant pas la priver des secours de la religion...

MADemoiselle RAMBERT

Mais, monsieur le président, vous ne savez pas dans quel état est, aujourd'hui, ce pauvre abbé Laroze. Il va amener toute la maison... tout le quartier. Il fera une cérémonie...

COURTIN

Peu importe... Il ne sera pas dit qu'on a refusé un prêtre à cette enfant... Refuser un prêtre ici ?... Songez donc ! Et dans ma situation !...

MADemoiselle RAMBERT, faussement conciliante.

Je m'incline... Seulement, monsieur le président, vous pourrez décommander la fête... fermer le buffet, renvoyer la duchesse, les invités... tout le monde... et la presse... la presse...

COURTIN, allant et venant

C'est effrayant !... C'est effrayant!

MADemoiselle RAMBERT

Laissez-moi faire... vous n'aurez pas à vous en repentir, (à Mlle Barandon.) Allons... Venez!

(Le préau ronronne à se remplir, et Eon voit, parmi les groupes, l'alibé qui péroré et gesticule.)

COURTIN

On nous a vus... Restez, mademoiselle, restez... (Plus bas.) Surtout pas un mot à la baronne... Elle est tellement impressionnable!... (S'exclamant.) Et cette échelle qui est toujours là !...

(Il s'avance jusqu'à la porte du vestibule, puis descend les degrés du perron, à la rencontre d'un groupe parmi lequel Thérèse, l'abbé, Biron, d'Auberval, et, par-ci par-là, d'autres groupes, et Mme Tupin, Mme Pivin, très raides, très dignes.)

MADemoiselle RAMBERT, à Mlle Barandon.

Allez vite, .fe vous rejoindrai tout à l'heure, si

ACTE SUPPRIME A LA REPRESENTATION 297 e peux... Et vous savez... (Elle liarre ses lèvres d'un

doigt.) Votre sort est entre vos mains...

(Mlle Barandoii sort. A la porte du vestibule, Mlle Tiambert joint les autres qui, conduits par elle, par Courtin, par l'abbé, traversent la scène en causant, et entrent au parloir. Pendant ce temps, des fillettes, parmi lesquelles Ribanel, Miche, Fleurance, Chiclielte, Aubry, Lacave, entrent par la droite et par la porte du vestibule, et restent seules en scène.)

VINGTAINE DE FILLETTES

LOUISETTE, accourant du parloir.

Où est-elle, cette échelle de malheur?... Ah ! la voilà! (Se dirigeant vers l'échelle,) Aidcz-moi, VOUS autres... Trois seulement... (Aidée des trois fillettes, elle enlève l'échelle, et remporte lentement. L'exercice rythme ses paroles.) La Rambcrt m'a menacée du Ibuet... Qu'elle y vienne !...

RIBANEL, MICHE, GHICHETTE, FLEURANCE.

La rosse !... la rosse!...

LOUISETTE

Pas si vite, donc!... Oui, qu'on y vienne!... Je les mords, je les griffe... Des coups de pied dans le ventre... Je leur crève les yeux... je crache... filles verront !...

RIBANEL, accompagnant l'échelle en trépignant.

Je les mords...

M ICHE, même jeu.

Je les griffe...

TOUTES, trépignant, «'exaltant.

Je les mords... je les griffe...

FLEURANCE

Attention !... L' raLichon !... Chantez!...

- {L'abbé Laroze descend les. degrés du parloir.)

SCÈNE XIV

Les Mêmes, L'ABUÉ LAROZE, puis MADEMOI- SELLE RAMBERT, des invités, MADAME LUBIN-LAFARE, LA COMTESSE DE CHALAI, THÉRÈSE, BIRON, D'AUBERVAL, COURTIN, puis FL.VNDRIN.

L'ABBE

Eh bien! Eh bien!... (a chichctie.) Comme le voilà rouge !

C'est toujours pas d'avoir mangé, m'sieii l'abbé!...

L'ABBÉ

D'avoir mangé... d'avoir mangé... Tu ne penses qu'à manger!...
(Tapant dans ses mains.) Venez,

toutes, ici... (Il les groupe autour de lui.) C'est

l'heure, n'ies enfants!... Ah! ah! ah ! Il va falloir défendre l'honneur de la maison... (Levant un doigt au plafond.) Tlionneur de la maison... Pas de plaintes, surtout... Tout est bien... tout est

excellent... On est bon pour vous... (Léger murmure.) On est très bon pour vous... On est très bon pour vous...

LOUISETTE, entrant par la droite.

On sait... on sait...

L'ABBÉ, à Louissette.

Tu as l'air bien agité, toi... Toujours l'esprit

de rébellion... (Tapant dans ses mains.) AIIIOUS, meS

enfants... rappelez-vous...

MADemoiselle BAMBEKT, venant du parloir, et gagnant le préau.

C'est bon... c'est bon, monsieur l'abbé...

(Elle passe. Les fillettes riochent, Des invités arrivent, traversent la scène en causant.)

UNE DAME, sur la droite, à un monsieur.

Gomment! vous voilà?... Je vous croyais en Espagne ?

UN JEUNE HOMME

Bien-aimée !

UNE DAME, également sur la gauche, à un vieux qui lui parle à l'oreille.

Taisez-vous... vous êtes dégoûtant !

(Ces répliques doivent se faire dans un brouhaha de conversations. Elles peuvent se modifier à la mise en scène.)

FLANDRIN, ivccourant du i)réau.

La duchesse! Yoilà la duchesse 1

(Presque sur les pas de Flandrin, Mlle r.ambert revient du préau, traverse la scène, agitée, pour entrer au parloir, et se croise avec Courtin qui, sorti du parloir, se précipite au préau.)

MADemoiselle UAMBERT, en passant, aux fillettes qu'elle bouscule.

Allons... allons... (Coup de claquette.) A VOS

places... vite... vite!

(La scène se vide presque instantanément. Tout le monde, l'abbé Laroze, les fillettes, pêle-mêle, gagnent le parloir en causant et chuchotant. Un peu de désordre, de bousculade, de petits cris. Thérèse, qui a repoussé et renvoyé au parloir Biron et d'Auberval. se promène à petits pas, à gauche, avec une amie. La comtesse de Chalais et Mme Lubin-Lafare se placent sur la droite, à mi-chemin de la porte du vestibule et de celle du parloir. On aperçoit, débordant du parloir, sur les degrés, dans le vestibule,

les deux rangs de fillettes qui font la haie. On ne voit d'un côté que Chichette et Aubry, de dos, de l'autre côté, Louissette, Lacave, Ribanel, Sarlat. Deux ou trois dames, sur la droite, se tiennent avec deux messieurs, à distance de la comtesse de Chalais et de Mme Lubin-Lafare.)

SCÈNE XV

Les Mêmes, LA DUCHESSE, GOURTLIN, LE MARQUIS DE TRABALDANAS, deux dames d'honneur, deux surveillantes.

(La duchesse paraît à la porte du vestibule, accompagnée du baron à droite, suivie du marquis de Trabaldanas et de deux dames d'honneur. Deux surveillantes ferment la

marche.)

LV DUCHESSE, s'avançant lentement, gênée par sa corpulence, et regardant autour d'elle.

Très joli... Figurez-vous, cher varon, j'avais

peur (l'être en retard. (Elle s'arrête, se retourne un peu vers le marquis.) N'est-Ce pas?

LE MARQUIS, s'inclinant.

Ah ! Votre Altesse n'est jamais en retard...

COURTIN, s'inclinant.

Votre Altesse est mille fois trop bonne... Votre Altesse veut-elle me permettre de lui présenter deux membres les plus zélés

de notre comité?...

(La comtesse de Chalais et Mme Lubin-Lafare, à hauteur de qui la duchesse vient d'arriver, font une profonde révérence.)

La comtesse de Chalais ! . . . Mme Lubin-Lafare ! . . .

(A mesure qu'elles ont été présentées, elles font une révérence et baisent la main que leur tend la duchesse.)

LA DUCHESSE, à la comtesse.

Vous avez remplacé votre tante... je vois ?

LA COMTESSE DE CHALAIS

Votre Altesse est mille fois trop bonne. Mais on ne remplace pas la marquise d'Ormailles.

LA DUCHESSE, souriant.

C'est très gentil ça, mon enfant... Oui, la marquise d'Ormailles est une... voyons... gaillarde... (Au baron.) On peut dire?

COURTIN

Je crois bien... C'est un mot vif... pittoresque...

LA DUCHESSE

Tant mieux... Vous savez, cher t-aron, je ne distingue pas assez dans les mots français... (A Mme Lubin-Lafa.e.) C'est votre bcEu-père que j'ai connu à J5ienne?... ambassadeur?... Oun homme charmant... si parisien !...

MADAME LUBI>-LAFARE.

Votre Altesse est mille fois trop bonne. Mon mari est neveu de l'ambassadeur et fils du général.

LA DUCHESSE

Ah! (Elle s'éloigne. Au baron.) Lubin-Fafarc était
un Ives bel homme!... (Savançant vers Thérèse qui lui
fait la révérence.) J'ai bien regretté, mon enfant, d'avoir man-
qué votre bonne visite.

(Elle l'embrasse.)

JHÉRÈSE.

Votre Altesse est mille fois trop bonne.

ACTE SUPPRIMÉ A LA REPRÉSENTATION 303 LA DU-
CHESSE, désignant le parloir-

C'est là?...

(Elle s'arrête au bas des degrés. Sur la plus haute marche, on
voit Mlle Rambert repousser l'abbé Laroze, et faire une profonde
révérence. Les fillettes font ht révérence.)

COURT IN, à la duchesse.

Notre directrice!

(Mlle Rambert fait une révérence.) LA DUCHESSE.

Voyons, madame, montrez-nous vos chers
enfants... (S'adressant à Aubry qu'on voit de dos.) VoUS,
nitlia... (Elle sourit. On sourit respectueusement.) Pardon...

vous... petite... Comment vous appelez-vous?...

(Aubry a baissé la tête, ne répond pas, et tout à coup éclate en sanglots.)

MADemoiselle RAMBERT, maternelle.

Voyons... Aubry... Répondez...

LA DUCHESSE

Eh bien... petite?...

MADemoiselle RAMBERT

Votre Altesse les intimide... Elles n'ont pas l'habitude.

LA DUCHESSE, caressant les cheveux d'Aubry.

Je leur fais peur?... C'est curieux!... (Aubry) En êtes-vous contente?

30 i LE FOYER

MADemoiselle RAMBERT

Très contente, Votre Altesse... (Tapotant les joues d'Aubry.)
Ah! la voilà calmée...

LA DUCHESSE

Quel travail faites-vous, petite?

Aubry, le menton baissé, très timidement.

Je suis... j'suis... d'atelier... des... paillettes...

(Elle se tait.)

MADemoiselle RAMBERT

Eh bien?

AUBRY, la voix tremblante.

Votre Altesse...

LA DUCHESSE

Elle est gentille!... (a muc Ramhert.) Est-ce cpie ce n'est pas oim travail pénible?

(Louisette fait signe que oui.)

MADemoiselle RAMBERT

Du tout... Votre Altesse... du tout!... Une récréation... D'ailleurs, nous prenons un soin particulier...

(Louisette fait signe que non.)

LA DUCHESSE

Natowrellement'... (Changeant de ton.) Elle sait faire autre chose?...

MADemoiselle RAMBERT, hésitant.

Non... Votre Altesse... Elle n'a encore appris que ce métier...

ACTE SU'PRIME A LA REPRESÈINTATION

305 LA DUCHESSE

Ah ! (Se tournant vers Courtiii.) Et si la mode change?

COURTIN, souriant.

Elle changera de métier... (Emphatique.) C'est l'adaptation... la loi d'adaptation...

LA DUCHESSE

Très bien... (Elle monte les degrés en touchant les cheveux de Louise.) Lcs beaux cheveux!... Bonjour... Bonjour, mes enfants... (Du dehors.) Et celle-ci?...

(Le cortège disparaît, emmenant les fillettes. Le bruit s'atténue. Thérèse, qui, avec les autres dames du comité, a assisté, du vestibule, à l'interrogatoire, les laisse entrer au parloir, et reste seule en scène. Au moment où elle va entrer au réfectoire, elle aperçoit d'Auberval qu monte les degrés du perron.)

SCÈNE XVI THÉRÈSE, D'AUBEUVAL

THÉRÈSE, joyeuse.

Comment?... D'où venez-vous?

D'AUDERVAL, aux doigts un brin de lilas qu'il fait tourner.

Ma foi! Je n'en sais rien... Des salles, des couloii^s. des escaliers... et me voici, comme par enchantement, près de vous...

Puisqu'il faut que je visite quelque chose aujourd'hui, voulez-vous que je visite ce très beau vestibule?

THÉRÈSE, souriant.

Je vais donc vous y laisser... (D'Auberval fait la
inouc.i Allons... si vous avez besoin d'un guide...

D'AUBERVAL.

Ah! Madame!... vous êtes gentille!...

Trop!...

(Elle s'assied sur un des degrés du parloir.) D'AUBERVAL.

Vous me traiteriez sévèrement... ce serait la même chose... Je
serais malheureux en plus... voilà tout... Pourquoi faire?

THÉRÈSE

Avec vos façons de bon apôtre... (L'imitant.) Pourquoi faire?...
Je n'aurais plus qu'à me plier à vos fantaisies...

D'AUBERVAL.

Oh! image délicieuse!... Certains mots que vous dites... Vous
plier... Je sens mon cœur battre jusqu'à ma gorge...

(U s'arrête en voyant Thérèse se lever.)

THÉRÈSE, après quelques pas.

Comment trouvez-vous notre bonne duchesse?

D'AUBERVAL, après une hésitation.

Une grosse dame... qui parle trop... (Plus aimable.) Mais tant mieux... plus elle est grosse,

moins elle va vile, plus elle parle, plus lard elle sera descendue... (Exultant.) Moi, pendant ce temps-là... je m'imagine que nous visitons ensemble, tout seuls... un palais... dans un pays .. étranger.

THÉRÈSE

Seulement, voilà, nous sommes à Paris, 184, rue de la Chapelle.

D'AUBERVAL.

Pas de danger que vous l'oubliez...

THÉRÈSE

Vous l'oubliez pour deux...

D'AUBERVAL.

Vous VOUS moquez de moi... c'est mal...

(U s'assied sur un degré.) THÉRÈSE, près de lui, son ombrelle sur les marches.

Mais non!... (Penchée, elle s'appuie sur son ombrelle, le menton au pommeau.) Après tOUT, VOUS me dilCS deS

choses très gentilles...

D'AUBERVAL, se dressant.

Si je pouvais... Voyez-vous... je voudrais être spirituel comme il y en a, pour vous faire rire... voir vos dents... Et je voudrais aus-

si trouver des mots très tendres... Oh! mais tendres, tendres, comme personne n'en a jamais entendus... ((■.este de Thérèse.) et que pourlant VOUS puissiez écouter... Seul, c'est plus facile... Le soir, par-

lois, je vous dis des choses dont la douceur me met. des larmes dans les yeux... Et vous êtes ravie...

THÉRÈSE, doucement.

Ravie?

D'AU IJKR VAL.

Pas VOUS... La VOUS que j'imagine... dont je rêve...

THÉRÈSE, émue.

Réveillez-vous et taisez-vous... Comme c'est malin de me forcer toujours à faire le croquemitaine!... On peut parler aussi, sans rien dire... N'enlendez-vous pas comme on vous écoute?

D'AUBERVAL, heureux.

Ah! iMadame!... Madame chérie!... (Thérèse se rembrunit.) Ou'avez-VOUS?

THÉRÈSE

M. Biron qui traverse le préau... éloignezvous, je vous en prie...

D'AUBERVAL, colère.

De quel droit, ce monsieur?...

(11 jette à terre le brin de lilas avec lequel il jouait.) THÉRÈSE.

Prenez garde... vous allez devenir inutilement impertinent.
(o'Aubervai s'éloigne.) Restez... restez... à présent qu'il vous a vu...

SCÈNE XVII

Les Mêmes, ARMAND BIRON.

BIRON. sur le seuil, puis s'avançant.

Je ne vous dérange pas?... (D'Aubervai s'approche)

encore, d'un air inquiet.) Je ne Suis pas de trop ? THÉRÈSE, tapotant le bas de sa robe avec son ombrelle.

Et la visite?... Où en est-on?...

BIROX.

Eh bien, voilà !... Je les ai laissés, dans le premier dortoir... Ils n'en finissent pas... (Regardant

d'Auberval.) Pauvre Courtin !... (Regardant Thérèse.)

Je le plains ! quelle corvée... Je le plains!...

THÉRÈSE

Et la duchesse?

Bir.OX, s'approchant de Thérèse.

La duchesse?... Lorsque je suis parti, elle se faisait expliquer... les soins d'hygiène... mais à la façon d'une personne... comment dire cela?

D'AUBERVAL.

Insuffisamment informée?... Le fait est... ce que j'ai vu de ses mains et de son cou.

THÉRÈSE, tapant sur les doigts de d'Auberval.

Voulez-vous vous taire !... Elle est si bonne !... (Grave.) Elle a été si malheureuse !

BIRON

Ça IV empêche pas!... (Thérèse hausse les épaules.)

.Je ne l'avais vue qu'à l'Opéra... Eh bien, ici... elle gagne... elle gagne...

THÉRÈSE

Et le chambellan?

DAUBERVAL, presque en même temps.

Trabaldanas est un de vos amis?

BIRON, avec importance.

Un très bon ami, à moi...

DAUBEUVAL, détaché.

Est-ce qu'il n'a pas été prévôt d'armes?... garçon de bains?

BIRON, interrompant.

Des potins!... (Après réflexion.) En tout cas, il y a très longtemps... et je sais bien qu'il y a plus de sept ans qu'il est marquis.

D'AUBERVAL.

.C'est quelque chose...

■THÉRÈSE, riant.

Il n'a rien fait d'extraordinaire, là-haut, votre ami?...

BIRON, se retournant vers Thérèse et riant aussi.

Mais si... justement... C'est-à-dire qu'il a fait scandale dans le dortoir...

THÉRÈSE

Contez-nous ca...

En voulant éprouver les ressorts d'un lit...

(Il s'assied sur le banc, près de Thérèse, qui s'écarte.)

Avec la main ?

Rin ON.

Pas du tout... avec... oui... enfin... carrément... (Geste didactique.) en s'asseyant dessus... Naturellement, il l'a cassé... ais-
sient.) Ce n'est pas tout... Gomme il prenait le menton d'une
fillette, il a essuyé, de la duchesse, un sermon!... Heureusement
que c'était en espagnol !

THÉRÈSE, riant.

Vous savez donc l'espagnol ?

BIRO.N.

Assez pour reconnaître les noms d'animaux et les appels à Dieu!... Je fais beaucoup d'affaires en Espagne... (Changeant de ton.) Cette duchesse est une luronne ! . . .

THÉRÈSE, se levant.

J'ai pi^omis de donner un dernier coup d'œil au butiet... Vite, monsieur d'Auberval, allez les rejoindre... Nous nous rapporteront des nouvelles... Allez !

BIRON

Allez !

D'AUBERVAL, ;i Biron.

Vous ne venez pas ?

(Biron proteste et se carre sur son banc.)

THÉRÈSE, gentinifiit.

Allez donc !

D'AUBERVAL, s'éloigiiani.

Mais je ne sais pas l'espagnol, moi.,

BIRON, criant.

Il y a les gestes !

SCÈNE XVIII THÉRÈSE, BIRON

BIRON, se levant et tendant ses mains.

Tapez-moi sur les doigts.

THÉRÈSE, haussant les épaules.

Vous êtes fou !

BIRON

Tapez-moi sur les doigts, comme vous faisiez 'à d'Auberval...
(Elle s'éloigne, il la suit.) Tapez-moi j sur les doigts. "à

THÉRÈSE. i

Finissez... Vous êtes stupide...

{Elle remonte.}

BIRON, la retenant par les mains.

Non, un nstanl... Je voudrais vous dire quelque chose?

Eh bien?... (Écoutant le bruit qui vient du réfectoire.)

Ah !... Mon Dieu !... Mais les voilà déjà !... (Levant
sa robe pour courir, elle gagne le réfectoire.) .le rTjanqiie à
tous mes devoirs.

BIRON, la suivant comme il peut.

Je ne vous le fais pas dire...

(Ils sortent.)

SCENE XIX

MADemoiselle RAMBERT, LE MARQUIS DE TRABALDANAS. i:

(Mlle Rambert et le marquis entrent par la porte du pailloir en causant.)

MADemoiselle RAMBERT, minaudant.

Oh! monsieur le marquis!... Un élabli.«sement comme celui-ci... en plein cœur de Paris !...

LE MARQUIS

Rue de la Paix... Évidemment... Évidemment... Un peu loin tout de même... pas assez central... Mais ça ne l'aide rien... je suis très content... Par exemple... vos lits ne sont pas assez solides. (Il rit.) Enfin, c'a été parfait!... les petites sont intéressantes, et, ma loi!... quelques-unes piquantes... assez piquantes...

MADemoiselle RAMBERT

Nous faisons ce que nous pouvons...

LE MARQUIS

Evidemment... Je reviendrai... (Plus bas.) Je reviendrai... (Silence.) Autre chose:.. Voilà !... Voulez-vous, à l'occasion de cette visite... (il tire son portefeuille.) Voulez-vous me faire le plaisir...

(Après une hésitation, il prend un billet de cinq cents francs.)

le grand plaisir d'accepter... (il le plie.) ce souvenir...

(Il le tend.)

MADemoiselle RAMBERT

En vérité, monsieur le marquis, je suis confuse.

LE MARQUIS

^ Du tout... du tout...

MADemoiselle RAMBERT, prenant le billet.

C'est trop...

LE MARQUIS, surpris.

Trop?

MADemoiselle RAMBERT

Vous êtes très généreux.

LE MARQUIS, ' gêné.

Sans doute... je... Mais je ne vous ai pas dit?. - C'est de la part de Son Altesse...

MADemoiselle RAMBERT, les yeux ronds.

De Son Altesse... de... Son... Al...tesse!

LE MARQUIS

Évidemment... Un souvenir de Son Altesse...

MADemoiselle RAMBEUT.

Cinq cents francs ! le don de Son Altesse au Foyer ?

LE MARQUIS

Le don!... le don!... C'est un souvenir... en passant... Vous paraissez surprise... Vous n'attendiez pas?

MADemoiselle RAMBERT, se renett;inl mal.

Si... si... je vous demande pardon... Je... je n'avais pas bien compris... Je vais prévenir monsieur le président...

LE MARQUIS, vivement.

Inutile... Une bagatelle... Son Altesse n'aime pas. . . Son Altesse a horreur des démonstrations.. . des remerciements... Elle est très simple... C'est une personne très simple... Elle est comme ça... (Il rit.) Il ne faudrait même pas que notre absence fût remarquée...

MADemoiselle RAMBERT

Nous voici au buffet...

LE MARQUIS

Ah! très bien!... (OnVant son hras àMlle Rambert.) Allons-y... (ils se dirigent vers le réfectoire. Montrant le

iond.) C'est égal... Un peu loin... un peu triste... Toutes ces cheminées !... Ces petites doivent bien

:!l(i LE FOYER

s'ennuyer dans ce quartier... Eh, dites-moi, comment passez-vous vos soirées ici ?.. .

(Ils entrent dans le réfectoire, où l'on entend parmi le bruit des voix, le bruit des bouillons de Champagne qui sautent.)

SCENE XX

LOUISETTE, FINE, puis MADEMOISELLE BARANDON, puis MADEMOISELLE RAMBERT.

(Un peu avant la fin de la scène précédente, on a vu à plusieurs reprises, derrière les baies du fond, se montrer et disparaître Louise Lapar. Elle est accompagnée d'une petite très sale, très pâle, dont la figure tuméfiée est enveloppée de linges. Quand Mlle Rauibert et le marquis ont disparu, Louise, suivie de Fine, s'avance le long des baies, au dehors, et s'arrête à la porte du vestibule.)

LOUISETTE, à Fine qui résiste.

Viens... Fine... viens donc !...

FINE, pousse un cri.

J'ai peur...

(Elle avance avec précaution, tendant le col vers le réfectoire. Mlle Barandon paraît, à la porte de droite, en larmes, se tamponnant les yeux de son mouchoir. Louise et Fine s'enfuient dans le préau. Mlle Barandon va jusqu'au réfectoire, dit un mot bas à une surveillante et se met à l'écart. Mlle Hambort paraît à la porte du vestibule, la bouche pleine, un gâteau à la main.)

MADAMOISELLE RAMBERT, bas,

Eh bien ? . . . (MUe Barandon éclate en sanglots.) Nou ? . . .

(Elle reste la bouche ouverte, épouvantée.)

ACTE SUPPRIMÉ A LA REPRÉSENTATION

317 MADEMOISELLE BARANDON, bas

Morte!

(Elle [lègue.] MADEMOISELLE RAMBERT, bas, tremblante.

Morte?...

MADemoiselle BARANDON.

Morte!... morte!... La pauvre petite!... La pauvre petite !...

MADemoiselle RAMBERT

Ne criez pas comme ça!... (Se retournant vers le

buffet.) Si on vous entendait... (impérative.) Yite, vite... allez!... (Mlle Barandon s'éloigne.) Je VOUS rejoindrai dès qu'on sera parti... Surtout...

(Elle met un doigt sur sa bouche, et puis, de ce doigt, menace Mlle Barandon qui, sans la quitter des yeux, disparaît à droite en pleurant. Mlle Rambert entre au

réfectoire.)

SCENE XXI

LOUISETTE, FINE, puis RIBANEL, MICHE, FLEURANCE, SARLAT, LACAVE, une bande DE FILLETTES, pus MADEMOISELLE QUIN- TOLLE.

LOUISETTE, sur le seuil du vestibule, à Fine qu'on ne voit pas.

A présent, je te dis que tu peux venir... Viens t

LE FOYEU

FIN E, paraissant.

J'ai peur...

LOUISETTE, tirant Fine.

Avance donc... Là!... Est-ce que tu vois?

FINE, se haussant.

Je vois un monsieur qui parle... qu'est-ce qu'il dit?...

LOUISETTE

Des blagues !... ■

FINE

Je vois des dames... de belles toilettes... Oh !...

LOUISETTE

Ouoi"

FINE, joignant les mains.

G 'est beau ! . . . C'est beau ! . . .

LOUISETTE, grave.

Oui... c'est très beau... Peux-tu voir le buffet'?

FINE

Non... y a trop de monde...

LOUISETTE

Avance encore... Les fleurs?

FINE

Oui... oui. C'est comme la chapelle au mois i' Marie...

Et les ç-rands machins, en argent et en verre... Vois-tu?... tout pleins de bonbons et de fruits?

FINE, tendant le col de plus en plus.

Non... je ne vois pas bien... Tu as vu le buffet... toi?

LOUISETTE, avec orgueil.

J' f écoute!... Je me suis appuyée dessus...

FINE

Tu en as de la veine!...

LOUISETTE, emphatique.

J'ai vu aussi un grand plateau, tout en or...

FINE

Oh! Cette dame-là... toute rose... Sa chaîne?... C'est des diamants ?

LOUISETTE

Tiens!...

FINE

Et la duchesse? Où qu'elle est?

LOUISETTE

Tu sais... elle n'est pas belle...

FINE, étonnée.

Pas belle?... (Tirant Louisettes qui regarde.) Toutes ces dames-là... est-ce qu'elles ont des enfants?

LOUISETTE

Probable.

FINE

Pourquoi qu'elles les amènent pas?,..

LOUISETTE

Gourde!..., C'est pas des pauvres!...

(On entend un roulement de pas sur un escalier. Fine et Louisettes tendent l'oreille. Une bande de fillettes fait irruption à

droite, Ribanel en tête.)

TOUTES, criant.

Oh! olé!... Regardez... Regarde... Tiens... c'est là!... Regarde!...

FLEUR ANGE, bousculée.

Attention, toi!...

SARLAT

Oh ! les belles robes !

RIBANEL.

Comme ils mangent !

MADemoiselle QUIN TOLLE, accourant, le bras levé.

Voulez-vous vous taire?... Voulez-vous rentrer?... vElle les pousse à la porte. A Lacave, qu'elle tire par l'oreille.) Toi...

LACAVE, hurlant et tombant.

Oooli!...

(Mlle Rambert, une surveillante, Courtin, Mme de Cbalais, attirés par le bruit, paraissent à la]ortc du réfectoire, pendant ijuc Mlle QuintoUe essaye de faire, à grands coups de poing, rentrer les petites.)

Rideau.

B — lICI.— Imp. MoTTEuoz et Mxkti.nët, 7, rue Sainl-Bcnoît,
Pari*.

î'Iirbean, Octave Le foyer

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/lefoyercomdieeoomirbuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.